

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE

LA MAITRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

RICHARD VALLEE

UNE NOUVELLE APPROCHE AU PROBLEME DES PRESUPPOSITIONS:

LA THEORIE DE KARTTUNEN ET PETERS

SEPTEMBRE 1982

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## Avertissement

Dans ce mémoire, j'utilise la notion d'énoncé, et caractérise un énoncé de la façon suivante: un énoncé est une phrase ayant une occurrence dans un contexte d'énonciation.

Dans ce mémoire, toutes les traductions sont de l'auteur, à l'exception de celles tirées de la traduction française de Speech Acts.

Dans la bibliographie, la date indiquée sous le nom de l'auteur est le plus souvent la date de la première édition. Dans les cas où l'édition utilisée diffère de l'édition originale, la date de l'édition utilisée est indiquée à la fin de l'entrée.

## Remerciements

Je remercie le C.R.S.H. et le F.C.A.C. pour l'aide financière qu'ils m'ont accordée, et qui m'a permis de me consacrer entièrement à mes recherches. Je tiens aussi à exprimer ma gratitude au groupe de recherche sur la philosophie logique des actes illocutoires, sous la responsabilité de Daniel Vanderveken, groupe dont j'étais membre lors de la rédaction de ce mémoire. Plus particulièrement, je tiens à faire part de ma reconnaissance à Daniel Vanderveken, mon directeur de thèse, pour ses commentaires, critiques, suggestions et encouragements.

J'aimerais aussi remercier Renée Bilodeau, Suzanne Leblanc et André Leclerc, pour leurs stimulantes conversations, de même que Lucille Vallée, pour avoir dactylographié d'illisibles versions manuscrites de ce texte.



## Table des matières

	page
Avertissement	I
Remerciements	II
Table des matières	III
Introduction	VI
1. Le problème	VI
2. Syntaxe, sémantique et pragmatique	VII
2.1 Syntaxe	VIII
2.2 Sémantique	IX
2.3 Pragmatique	X
2.4 Sémantique et pragmatique: nouvelle caractérisation..	XI
3. La théorie de la conversation	XVII
4. Plan du mémoire	XX
Chapitre 1 Les notions sémantiques de présupposition	1
1. Le problème des présuppositions: approche sémantique	1
2. Frege et les présuppositions	2
3. Russell: une alternative à l'analyse frégréenne	7
4. Critiques de Russell	9
4.1 Strawson: Retour à l'approche frégréenne	10
5. Les critiques de Strawson	18
5.1 Caton	20
5.2 Linsky	21
5.3 Donnellan	21
5.3.1 Donnellan et Kripke	23
6. Austin et les présuppositions.	28
7. La nouvelle théorie de Strawson	31

	page
8. Les linguistes et les présuppositions	35
8.1 Les factifs .....	36
8.2 Fillmore .....	37
8.3 Lakoff ..	40
8.4 Katz .....	44
Conclusion .....	50
Addendum: noms propres et descriptions définies .....	51
Chapitre II Les notions pragmatiques de présupposition .	53
1. Stalnaker .....	56
2. Karttunen .....	72
Conclusion .....	83
Addendum: la notion de monde possible .....	84
Chapitre III La nouvelle théorie des présuppositions de	
Karttunen et Peters .....	87
1. Les implications: la théorie gricéenne de la	
conversation .....	88
2. Les conditions préparatoires: la théorie des actes	
illocutoires .....	97
3. Karttunen et Peters .....	110
3.1 Lewis .....	111
3.2 Karttunen et Peters: suite .....	117
3.3 Critiques .....	126
Chapitre IV Critique de la théorie gricéenne de la conversation ...	129
1. Problèmes généraux .....	129
2. Problèmes particuliers .....	139
3. Commentaires supplémentaires .....	148
Conclusion .....	152

	page
Chapitre V La sémantique de Montague .....	154
1. Les sémantiques de Montague .....	154
2. Syntaxe de L .....	157
3. Les catégories syntaxiques de L .....	158
4. Vocabulaire de L .....	161
5. Les règles syntaxiques de L .....	162
6. Le langage intensionnel .....	169
Syntaxe de LI .....	169
Les types .....	170
Les expressions de base .....	170
Les règles syntaxiques .....	171
Sémantique de LI .....	173
7. Traduction de L dans LI .....	176
Traduction des catégories syntaxiques dans types .....	176
Règles de traduction .....	178
8. Karttunen et Peters .....	187
Règles de traduction .....	188
Conclusion .....	197
Notes .....	204
Bibliographie .....	210

## Introduction

### 1. Le problème

Intuitivement, présupposer, c'est admettre au préalable. Si, par exemple, quelqu'un vous dit:

(1) "Le roi de France aime les hamburgers",

il vous dit que le roi de France aime les hamburgers et, sans nécessairement le vouloir, vous "communiqué":

(2) "Le roi de France existe".

Le locuteur indique en quelque sorte qu'il admet préalablement que (2) est vrai. Si, par ailleurs, cette personne disait:

(3) "Le roi de France n'aime pas les hamburgers",

elle "communiquerait" et indiquerait tout de même qu'elle admet que (2) est vrai.

Il arrive fréquemment que l'on puisse dire qu'il y a présupposition de quelque chose quand quelqu'un dit quelque chose. Par exemple, si quelqu'un vous dit:

(4) "Pierre sait que Roger aime Marie."

(5) "Même le pape mange des hamburgers."

(6) "Tous les enfants de Jacques sont chauves."

(7) "Marie n'a pas réussi à escalader la montagne."

il présuppose, respectivement, que:

(8) "Roger aime Marie."

(9) "Quelqu'un d'autre que le pape mange des hamburgers."

(10) "Jacques a des enfants."

(11) "Marie a essayé d'escalader la montagne."

sont vrais.

La notion de présupposition, introduite en philosophie du langage par G.Frege (Frege, 1892), et abondamment utilisée par Strawson (Strawson, 1950, 1952, 1954), fut et est toujours l'objet de nombreuses controverses (Kempson, 1975, Wilson, 1975, Boer et Lycan, 1976, Dinsmore, 1981). Cette notion est le sujet de ce mémoire.

Revenons à l'exemple (1). Il est possible que (2) soit faux, et que notre locuteur ait une croyance fausse ou affecte d'avoir une telle croyance. Qu'advient-il alors de (1) ? Sera-t-il faux ?

Si maintenant notre locuteur dit (1) mais, et c'est de notoriété publique, ne croit pas (2), qu'advient-il de ce qu'il a dit ? On pourrait au moins affirmer qu'il a un comportement étrange (imaginez quelqu'un disant "Dieu nous sauvera !" et poursuivant en affirmant que Dieu n'existe pas !).

De tels problèmes nous occuperont dans les pages qui suivront, et nous verrons quelle est leur importance dans la construction d'une théorie de la signification pour les langues naturelles.




## 2. Syntaxe, sémantique et pragmatique

Le problème présenté à l'avant-dernier paragraphe est pragmatique; celui mentionné au paragraphe qui le précède est sémantique. Cette distinction entre sémantique et pragmatique fut introduite par Morris (Morris, 1938) lors de la caractérisation de la sémiotique, l'étude des si-

gnes (ou systèmes de signes). Cette discipline a trois "branches": la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. La sémantique et la pragmatique occupant une place importante dans ce mémoire, il convient de bien les caractériser et de bien les distinguer. Par la même occasion, je caractériserai la syntaxe.

## 2.1 Syntaxe

La syntaxe est l'étude des relations entre les signes, indépendamment de ce qu'ils désignent et des individus qui les utilisent.

Considérons par exemple ', , '; des dessins que l'on retrouve sur une tablette de pierre dont on ignore l'origine. Cette tablette est couverte de ces dessins. Mais on peut remarquer qu'un cercle ne suit jamais un triangle, qu'il n'y a jamais plus de deux carrés qui se suivent, etc... Ces dessins ne sont pas distribués au hasard sur la tablette: ils sont posés dans un certain ordre. Mettre à jour cet ordre est un travail qui relève de la syntaxe.

On met à jour cet ordre en formulant des règles qui permettent d'engendrer, ou de produire, avec les trois dessins, au moins toutes les séquences de dessins que l'on retrouve sur notre tablette.

Les dessins sont le vocabulaire, et les règles, des règles de formation qui permettent d'engendrer des séquences qu'on appelle des formules bien formées. Pour caractériser syntaxiquement une langue, il suffit d'énumérer le vocabulaire de cette langue et les règles de formation qui permettront d'engendrer toutes les formules bien formées, ou phrases, de cette langue.

Les concepts importants en théorie syntaxique sont ceux de formu-

le bien formée, de vocabulaire et de règle de formation. Dans les pages qui suivront, on appellera "phrase" toute formule bien formée.

La syntaxe n'occupant pas une grande place dans ce mémoire, on peut ne pas en poursuivre la caractérisation plus avant.

## 2.2 Sémantique

La sémantique fut définie, en 1938, par Morris, comme l'étude de la relation entre les signes et ce qu'ils désignent, des objets du monde.

Carnap (Carnap, 1939) réutilisa cette définition, mais, en 1955 (Carnap, 1955), il distingua, en sémantique, la théorie des extensions (l'extension d'une expression est ce qu'elle désigne, ou sa dénotation) et la théorie des intensions (l'intension d'une expression est le sens de cette expression, sens qui détermine, il faut le noter, l'extension de l'expression). Dans la théorie des extensions, la notion importante est celle d'extension; dans la théorie des intensions, les notions importantes sont celles de synonymie --- deux expressions sont synonymes si elles ont même intension --- d'analyticité, de vérité, etc...

Mais par la suite, la sémantique fut conçue de diverses façons; ainsi, pour Stalnaker (Stalnaker, 1970), c'est l'étude des propositions exprimées par les énoncés; pour Wilson (Wilson, 1975), c'est l'étude des conditions de vérité des énoncés utilisés pour faire des assertions (ce qui est la définition proposée par Davidson (Davidson, 1971)).

Ces auteurs se situent dans le paradigme de la sémantique vériconditionnelle, dans la tradition fondée entre autres par Wittgenstein dans le Tractatus logico-philosophicus. A l'intérieur de cette tradition, on

dit que connaître le sens d'un énoncé, c'est connaître ses conditions de vérité, c'est-à-dire savoir quels sont les états de choses réalisés dans le monde quand il est vrai. Ici, le sens est le plus souvent conçu comme ce qui est exprimé par l'énoncé.

Mais il est aussi possible de concevoir la sémantique en terme des conditions d'utilisation d'un énoncé pour communiquer. Searle (Searle, 1969) et Vanderveken (Vanderveken, 1981) sont deux représentants de cette approche en sémantique. Pour ces derniers, la sémantique incorpore une théorie des actes illocutionnaires. La plupart de ces actes sont de forme  $F(p)$ , où le 'F' est une force illocutoire (asserter, questionner, promettre, requérir) et le 'p' un contenu propositionnel, qui est une proposition exprimée par un locuteur qui utilise un énoncé. Par exemple, utiliser l'énoncé "Il pleut" revient à faire un acte illocutoire assertif de forme  $F(p)$  où le 'F' est le marqueur de force illocutoire d'assertion et le 'p' le contenu propositionnel de "Il pleut". Pour Searle et Vanderveken, la force est une composante de la signification.

Comme on peut le constater, la sémantique est définie de plus d'une façon.

### 2.3 Pragmatique

La pragmatique fut définie, en 1938, par Morris, comme l'étude de la relation entre signes, dénotations et locuteurs. Chez Carnap, en 1939, elle est définie comme une sociolinguistique (Carnap, 1939, p.148). Un peu plus tard, en 1955, il la définit comme "l'étude empirique de langues historiquement données" (Carnap, 1955, p.504), c'est-à-dire un peu comme une sémantique descriptive, une sociolinguistique ou une psycholinguistique.



Un peu plus tard, les caractérisations de la pragmatique se multiplieront : pour Stalnaker (Stalnaker, 1970), c'est l'étude des actes de discours (les actes illocutoires mentionnés plus haut); pour Kempson (Kempson, 1975), c'est la théorie de la façon dont le langage est utilisé (et elle réfère aux travaux de Grice en théorie de la conversation comme exemple de recherche en pragmatique).; pour Fillmore

c'est une sociolinguistique; pour Katz (Katz, 1977), la pragmatique est l'étude des énoncés dont la signification dépend des contextes dans lesquels ils sont utilisés (et la sémantique, l'étude des énoncés dont la signification ne dépend pas du contexte); pour Gazdar (Gazdar, 1979), c'est l'étude de ce qui, dans la signification, n'est pas purement vériconditionnel, etc...

On pourrait poursuivre longuement cette énumération. Mais on peut déjà constater que la pragmatique est caractérisée de diverses façons.

Il est aussi intéressant de noter que certains auteurs, plus sceptiques que ceux mentionnés plus haut, soutiennent que la distinction traditionnelle entre syntaxe, sémantique et pragmatique est insatisfaisante (Sayward, 1974), ou même, comme Allwood (Allwood, 1981), que

"nous ne disposons pas de façon consistante et intéressante de séparer la sémantique de la pragmatique, et que peut-être la distinction est plus un obstacle qu'un facteur de clarification dans l'étude de la signification dans les langues naturelles." (p.188)

## 2.4 Sémantique et pragmatique: nouvelle caractérisation

Dans ce mémoire, nous distinguerons la sémantique et la pragmatique en les caractérisant de la façon suivante.

1. La sémantique est la théorie qui a pour but d'associer à chaque

phrase d'une langue la proposition qui est exprimée par cette phrase. La proposition exprimée par cette phrase est la signification de cette phrase. Connaître la signification d'une phrase, c'est connaître ses conditions de vérité, c'est-à-dire savoir quels sont les faits qui doivent être réalisés dans le monde pour que la proposition exprimée par cette phrase soit vraie.

Une théorie sémantique devra minimalement:

- A. assigner, sur la base de la signification de chaque expression composant une phrase et des relations qu'entretient cette expression avec les autres expressions composant la phrase, les conditions de vérité de n'importe quelle phrase déclarative;
- B. séparer les phrases sémantiquement déviantes des phrases sémantiquement correctes;
- C. caractériser les relations de synonymie, d'implication stricte (une proposition P implique strictement une autre Q quand toutes les conditions de vérité de Q sont des conditions de vérité de P; P et Q sont strictement équivalentes quand elles ont les mêmes conditions de vérité), de contradiction (deux propositions sont contradictoires si elles ne peuvent être vraies en même temps); et
- D. caractériser les notions d'ambiguïté (une phrase est ambiguë si on peut lui assigner plus d'une proposition), de vérité, etc...

2, La pragmatique est la théorie des actes illocutoires qui permet de prédire la signification des énoncés utilisés dans des contextes. Un contexte comprend minimalement un locuteur, un lieu et un temps d'énonciation. Certains, comme Stalnaker (Stalnaker, 1970) et Karttunen (Karttunen, 1974), incluent dans le contexte un arrière-fond de propositions qu'un locuteur considère comme vraies (au moment où il performe un acte

de langage) et qu'il considère comme acceptées pour telles par son allocutaire. Nous ne nous attarderons pas sur l'intérêt de cette inclusion. Je reviendrai longuement sur ce sujet aux chapitres 2 et 3.

On a aussi recours à la notion de contexte pour rendre compte des phrases contenant des expressions indexicales, comme "je", "tu", "hier", "ici", "là", des expressions qui, quand elles font partie d'une phrase, font que la proposition exprimée par cette phrase varie d'un contexte à l'autre, et a une valeur de vérité variant d'un contexte à l'autre. Par exemple, si quelqu'un dit "J'aime les hamburgers.", il exprime une proposition le concernant, et la proposition est vraie parce qu'il aime les hamburgers. Mais si un locuteur qui n'aime pas les hamburgers utilise cette phrase pour faire une énonciation, il exprime une autre proposition, et dit quelque chose de faux. La proposition qui est alors le sens de cette phrase est fausse. La pragmatique doit rendre compte des conditions de vérité des phrases contenant des expressions indexicales.

La pragmatique doit aussi rendre compte des actes illocutoires indirects. Un locuteur performe un acte illocutoire indirect quand, utilisant un énoncé, il performe un acte illocutoire qui n'est pas celui littéralement exprimé par cet énoncé relativement au contexte de l'énonciation. Par exemple, quand un locuteur dit "Vous marchez sur mon pied.", il performe littéralement une assertion. Mais il performe en plus une demande: "Enlevez votre pied du mien !". Le locuteur fait donc une assertion et demande à quelqu'un de déplacer son pied.

La pragmatique devra surtout rendre compte des conditions de succès et de non défectuosité des actes illocutoires . Les conditions de succès

et de non défectuosité des actes illocutoires sont définies à partir de la notion suivante de force illocutoire (Searle et Vanderveken, à paraître). Chaque force a sept composantes. Ces composantes sont les suivantes:

- 1) un but illocutoire: un locuteur faisant un acte illocutoire veut atteindre un but, qu'il atteint automatiquement en performant l'acte; il y a cinq buts illocutoires de base: a) dire comment est le monde, b) engager le locuteur à changer le monde, c) faire une tentative pour que l'allocutaire change le monde, d) rendre existant un état de chose dans le monde en performant l'acte, et e) exprimer un état psychologique relativement à un état de choses du monde;
- 2) le degré de force du but illocutoire: un but illocutoire peut être atteint avec plus ou moins de force; par exemple, conjecturer que quelque chose est le cas, et jurer que c'est le cas, c'est s'engager avec différents degrés de force à la vérité du contenu propositionnel de l'acte illocutoire performé;
- 3) le mode d'accomplissement du but illocutoire; un acte illocutoire peut exiger que son but illocutoire soit réalisé d'une façon particulière; par exemple, la performance d'un acte illocutoire d'ordre exige que le locuteur invoque une position d'autorité ou de force par rapport à l'allocutaire;
- 4) les conditions sur le contenu propositionnel: une force exerce des contraintes sur les contenus propositionnels sur lesquels on peut l'appliquer; par exemple, je ne puis promettre quelque chose de passé ("Je promets que je suis venu hier." est mal formé);
- 5) les conditions préparatoires: la majorité des actes illocutoires ne peuvent être réussis et sans défaut que si certaines conditions sont réa-

lisées, et que le locuteur présuppose qu'elles sont réalisées; par exemple, un ordre a pour conditions préparatoires que celui auquel il est donné puisse lui obéir, et une promesse que celui qui la fait puisse la tenir; un locuteur présuppose aussi la satisfaction de présuppositions propositionnelles; les présuppositions propositionnelles sont des conditions liées au contenu propositionnel; par exemple, l'assertion "Le roi de France est chauve." a pour présupposition propositionnelle "Le roi de France existe." ; la relation de présupposition propositionnelle a pour arguments des propositions, alors que la relation de présupposition liée aux conditions de vérité a pour arguments un locuteur, l'acte qu'il performe et des propositions (celles représentant les conditions qui doivent être satisfaites dans le monde avant que la force illocutoire puisse être utilisée);

6) les conditions de sincérité: à chaque force illocutoire sont liés des états psychologiques ayant le même contenu que l'acte illocutoire performé en utilisant cette force, et qui sont exprimés lors de la performance de l'acte illocutoire; par exemple, un locuteur faisant une assertion exprime une croyance, et un locuteur faisant une promesse exprime une intention (celle de rendre existant le contenu de la promesse);

7) le degré de force des conditions de sincérité: les conditions de sincérité ont plus ou moins de force selon les forces illocutoires; par exemple, si un locuteur fait une demande, il exprime un désir, mais s'il supplie, il exprime un ~~désir~~ désir plus fort.

A partir de ces sept composantes, on peut engendrer toutes les forces illocutoires possibles en appliquant certaines opérations (voir Searle et Vanderveken, à paraître). Aux cinq buts illocutoires correspondent

cinq forces illocutoires primitives: les forces assertive, commissive, directive, déclarative et expressive. Parmi les dernières on peut distinguer deux forces: les forces illocutoires expressive de croyance (exprimer une croyance) et expressive de désir (exprimer un désir). Selon Searle et Vanderveken, tous les états psychologiques possibles peuvent être définis en termes de croyance et de désir.

Un acte illocutoire de la forme  $F(p)$  est réussi et sans défaut si et seulement si:

- (1) le locuteur réussit à atteindre, dans le contexte d'énonciation, le but illocutoire sur le contenu propositionnel avec le mode d'accomplissement et le degré de force caractéristiques de ce but;
- (2) le locuteur exprime le contenu propositionnel  $p$  (et , ce contenu satisfait les conditions sur le contenu propositionnel), et présuppose satisfaites les conditions sur le contenu;
- (3) les conditions préparatoires sont satisfaites --- et le locuteur présuppose qu'elles sont satisfaites ---; et
- (4) le locuteur a l'état psychologique caractéristique de la force qu'il utilise, avec le degré de force caractéristique de cet état.

Un acte illocutoire est réussi mais défectueux si le locuteur n'a pas l'état psychologique correspondant à la force qu'il utilise ( par exemple, s'il promet quelque chose sans avoir l'intention de tenir cette promesse), si une condition préparatoire n'est pas réalisée ou si une présupposition propositionnelle n'est pas satisfaite.

Tous les actes non défectueux sont réussis.

Une autre notion pragmatique importante est celle de référence. On dit qu'un locuteur utilise une expression pour référer à un objet. Par exemple, un locuteur utilisant une description définie comme "l'actuel roi de France" réfère normalement à l'actuel roi de France, l'objet qui est la dénotation de l'expression qu'il utilise. De même, un locuteur utilisant l'expression "le meilleur gardien de but de la Ligue Nationale de Hockey" réfère normalement au meilleur gardien de but de la Ligue Nationale de Hockey. Ce à quoi réfère le locuteur est habituellement l'objet qui est dénoté par l'expression qu'il utilise pour référer. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Un locuteur peut, par exemple, utiliser l'expression "l'assassin de Martin" pour référer à un individu nommé Claude Tremblay, alors que cette description définie dénote Roger Lafleur, qui est l'assassin de Martin. Ce à quoi réfère le locuteur peut être différent de la dénotation de l'expression qu'il utilise pour référer. La référence dépend du locuteur, alors que la dénotation dépend de l'expression linguistique. La notion de **référence** est **pragmatique**, alors que la notion de dénotation est sémantique.

### 3. La théorie de la conversation

La notion d'implicite occupera une place importante dans ce mémoire. Il convient d'en dire quelques mots.

Cette notion fait partie de la théorie gricéenne de la conversation. Examinons ce qu'est une théorie de la conversation. Par la suite, on comprendra mieux cette notion.

Une conversation est une séquence finie d'actes illocutoires performés par au moins deux locuteurs. Ces actes ont entre eux certains rapports: chaque acte illocutoire est "lié" aux actes illocutoires qui le

précèdent dans la séquence. Les actes illocutoires performés dans une conversation exercent des contraintes sur les actes illocutoires qui peuvent être performés par la suite dans la conversation.

La tâche d'une théorie de la conversation est, minimalement, de spécifier selon quelles règles les actes performés dans une conversation sont liés les uns aux autres par les locuteurs. Mais toutes les séquences d'actes illocutoires ne peuvent être appelés des conversations. Par exemple, si au marché j'offre une certaine somme pour un objet, le vendeur ne peut me répondre en démontrant un théorème. S'il le fait et si on présente la séquence à un locuteur, celui-ci hésitera à affirmer qu'il y a eu conversation. Par contre, la séquence:

-Y a-t-il un garage dans les environs ?

- Oui. Tournez à gauche à la prochaine rue et vous en verrez un.  
est une séquence acceptable. Une théorie de la conversation devra formuler des règles telles que l'on puisse dire qu'il y a eu conversation si et seulement si elles ont été appliquées.

Il faudra aussi que la théorie de la conversation spécifie quelles sont les contraintes exercées par les actes déjà performés dans une conversation sur les actes que l'on peut performer à la suite de ces derniers.

De façon plus générale, une théorie de la conversation devra permettre de distinguer les séquences acceptables (que l'on appelle conversations) des séquences inacceptables (celles qui ne forment pas des conversations). Elle devra aussi, éventuellement, distinguer divers types de conversations.

Habituellement on dit que les conversations ont des buts (Grice, 1975). Dans une théorie de la conversation, on devrait préciser quels



sont les buts possibles des conversations, la façon (ou les façons) dont ces buts sont réalisés et les contraintes qu'ils exercent sur les actes admissibles à un moment déterminé dans une conversation. Nous reviendrons longuement sur les théories de la conversation au chapitre 4.

Grice (Grice, 1975) a formulé une théorie de la conversation qui est paradigmatique. Selon Grice, des locuteurs en conversation respectent des maximes conversationnelles et un principe de coopération. Le principe spécifie que le locuteur doit coopérer pour atteindre le but de la conversation. Les maximes spécifient la façon dont il faut coopérer.

Toujours selon Grice, des locuteurs en conversation peuvent signifier, en performant un acte illocutoire, plus que le sens conventionnel de ce qu'ils disent. Par exemple, un locuteur disant "Bill est philosophe, il est donc brave." dit que Bill est philosophe et qu'il est brave, mais signifie, en plus, que du fait qu'il est philosophe il suit qu'il est brave. Ce qui est ainsi signifié, en plus du sens littéral de ce qui est dit par un locuteur, est appelé un implicatum.

On peut signifier plus que le sens littéral de l'acte illocutoire que l'on performe à cause 1) de certaines expressions que l'on utilise, et/ou 2) du principe et des maximes gouvernant les conversations. Dans le premier cas, on dira qu'un locuteur suggère ou implicite conventionnellement un implicatum, et dans le second qu'il implicite conversationnellement un implicatum. Dans l'exemple du paragraphe précédent, on aurait une implication conventionnelle: l'implication est due à l'utilisation du "donc". Plus précisément, elle est due à la signification de "donc".

Si, par ailleurs, un locuteur dit à quelqu'un qui veut savoir où est

Pierre: "Il est dans le sud de la France.", il implicite conversationnellement qu'il ne sait pas où est Pierre ~~ex~~actement Ceci est dû au fait que les locuteurs en conversation obéissent à une maxime demandant de donner autant d'information que requis, en respectant une maxime spécifiant qu'ils doivent dire quelque chose de vrai Ici, l'implication est due au fait que le locuteur n'a pas donné toute l'information demandée.

Ce bref exposé laisse probablement le lecteur insatisfait. Mais mon but n'étant que d'introduire certaines notions qui seront longuement développées, il serait prématuré de poursuivre actuellement cette introduction aux théories de la conversation.

Les théories de la conversations font-elles partie de la pragmatique? N'étendrions-nous pas indûment le champ de la pragmatique en y incluant les théories de la conversation ?

Je ne me prononcerai pas de façon définitive sur ces questions. Mais, pour simplifier ce texte, je considérerai que la pragmatique contient une <sup>5</sup> théorie de la conversation. Pour notre propos, cette simplification est sans conséquences graves.

#### 4. Plan du mémoire

Ce mémoire a deux parties. La première comprend les chapitres 1 et 2. J'y expose et critique des théories sémantiques et pragmatiques des présuppositions.

Le chapitre 1 porte sur la notion sémantique de présupposition et constitue un survol historique des essais de caractérisation de la relation sémantique de présupposition. J'examinerai d'abord l'essai de Frege,

puisje verrai quelles sont les positions de Russell à ce sujet. Par la suite, j'exposerai les critiques de Strawson à Russell, critiques qui sont à l'origine de la caractérisation paradigmatique de la relation sémantique de présupposition. J'examinerai ensuite les critiques que s'est adressées Strawson, puis celles que lui a adressées Donnellan, et enfin celles adressées par Kripke à Donnellan. La critique de Kripke et la présentation des thèses d'Austin termineront ce survol historique. Suivra un bref examen de quelques thèses présentées en linguistique, examen sur lequel se terminera ce chapitre.

Je soutiendrai dans ce chapitre 1) qu'il y a constamment, en philosophie du langage, une ambiguïté entre une relation sémantique et une relation pragmatique de présupposition lors de la caractérisation de cette relation --- sémantique ---- de présupposition, 2) que la relation sémantique n'est que de peu d'utilité, et 3) que les linguistes n'ont pas de théories satisfaisantes à offrir.

Le chapitre 2 porte sur trois théories pragmatiques des présuppositions: celle de Stalnaker et les deux premières de Karttunen. Je montrerai que ces trois théories, non seulement ne rendent pas compte de nombreux exemples, mais qu'elles comportent, en plus, des faiblesses au niveau de la précision des concepts utilisés pour les formuler et qu'elles sont formellement incorrectes.

La seconde partie comprend les chapitres 3, 4 et 5. Elle porte sur la dernière théorie des présuppositions de Karttunen. Cette théorie fut construite en collaboration avec S.Peters. Nous l'appellerons la théorie de Karttunen et Peters.

Dans le chapitre 3, j'exposerai la théorie de Karttunen et Peters, après avoir exposé la première théorie des actes illocutoires de Searle (Searle, 1969) et la théorie de la conversation de Grice (Grice, 1975). Ces deux dernières théories sont utilisées par Karttunen et Peters.

La théorie de Karttunen et Peters a de nombreuses faiblesses, dont celle de ne pas expliquer. Par ailleurs elle intègre, avec de légères modifications, une théorie de la conversation dont l'inadéquation sera démontrée au chapitre 4.

Dans le chapitre 5, je montrerai comment Karttunen et Peters formalisent leur théorie dans une extension de la sémantique présentée par R. Montague dans "The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English."

En conclusion, je ferai un bilan du mémoire et formulerai des conditions qui devront être satisfaites si on veut développer une théorie des présuppositions.

## CHAPITRE 1

### Les notions sémantiques de présupposition

Dans ce chapitre, nous ferons un survol historique des essais de caractérisation de la relation sémantique de présupposition et des problèmes qui lui sont liés en philosophie du langage. Par la suite, nous examinerons les thèses qu'ont soutenues certains linguistes à propos des présuppositions. Je maintiendrai qu'il y a en philosophie du langage et en linguistique une ambiguïté lors de la caractérisation de cette relation: cette caractérisation peut être interprétée sémantiquement ou pragmatiquement.

#### 1. Le problème des présuppositions: approche sémantique

Le problème des présuppositions a surgi avec la constatation de la possibilité d'absence de dénotation à certaines expressions, en particulier aux noms propres ("Pégase", "Superman", "Hamlet") et aux descriptions définies ("l'actuel roi de France", "le président du Québec", "la dixième symphonie de Beethoven"). Quand une telle expression est dépourvue de dénotation et a une occurrence dans une expression complexe (une phrase par exemple) l'expression complexe n'a pas de dénotation, si l'on admet le postulat de composition des dénotations (la dénotation d'une expression complexe est fonction de la dénotation de ses constituantes) en lui don-

nant l'interprétation suivante: si une expression faisant partie d'une expression complexe n'a pas de dénotation, l'expression complexe n'a pas de dénotation. Selon une autre interprétation, on dit que dans de tels cas on assigne une dénotation arbitraire à l'expression complexe; le faux. La dénotation d'une phrase est une valeur de vérité, c'est-à-dire le vrai ou le faux. Dans la dernière interprétation mentionnée, on assignait le faux. Mais on aurait pu désigner une autre valeur, ou tout simplement désigner un objet quelconque.

J'appelle la première interprétation l'interprétation TVV ("trou de valeur de vérité" ou truth-value gap), et la seconde l'interprétation VV ("valeur de vérité" ou truth-value). Ainsi, pour une expression de la catégorie syntaxique "énoncé" comme "L'actuel roi de France est<sup>1</sup> chauve.", l'absence de dénotation à "L'actuel roi de France" a pour effet, si l'on accepte le postulat de composition des dénotations et son interprétation TVV, que "L'actuel roi de France est chauve." n'a pas de dénotation, c'est-à-dire de valeur de vérité.

## 2. Frege et les présuppositions

Frege (Frege, 1892) fut le premier<sup>2</sup> à signaler ce problème, qu'il considérait comme caractéristique des langues naturelles<sup>3</sup> (et qui ne devait pas se présenter dans les langues logiquement parfaites), et utilisa la notion de présupposition à deux reprises dans "On Sense and Reference" pour analyser deux cas.

Dans le premier, où les expressions ont leur sens et leur dénotation ordinaires, Frege insiste sur le fait que le locuteur présuppose l'existence d'une dénotation au nom propre en position de sujet à l'intérieur de la phrase qu'il utilise pour faire une assertion. On lit: "(...) if

anything is asserted, there is always an obvious presupposition that<sup>4</sup>  
the simple or compound proper name used have a reference."

Dans le second cas, où une description définie est utilisée<sup>5</sup>, comme  
par exemple:

(1)"Celui qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires"

dans:

(2)"Celui qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires est mort dans la pauvreté."

Frege affirme que le locuteur présuppose la vérité d'un énoncé, à savoir:

(3)"Quelqu'un a découvert la forme elliptique des orbites planétaires".

Selon Frege, (1) est une subordonnée qui n'a pas pour sens une proposition, puisque "Celui qui" est une expression qui n'a pas de sens par elle-même. Ni (1) ni (2) n'exprimeraient donc des pensées complètes, et la dénotation<sup>6</sup> de (1) serait "Képler" et non une valeur de vérité."

Dans le premier cas, le locuteur présuppose l'existence d'une dénotation. Par exemple, pour l'assertion:

(4) "Képler est mort dans la pauvreté."

la présupposition est que "Képler" a une dénotation. Dans le second cas, le locuteur présuppose la vérité d'une proposition. Par exemple, un locuteur disant (2) présuppose la vérité de la proposition exprimée par (3).

Dans tous les cas, l'échec des présuppositions a le même effet: l'expression complexe qui contient l'expression privée de dénotation n'a

pas de dénotation. Mais les causes de cet échec varient: dans le premier cas, c'est l'absence d'un objet, et, dans le second, c'est la fausseté d'une proposition. On pourrait, bien sûr, uniformiser ces causes. Il y a deux façons. La première est de substituer à l'absence de dénotation la fausseté d'une proposition existentielle. Par exemple, la présupposition de (4) serait la vérité de la proposition exprimée par ""Képler" a une dénotation" ou par "Képler existe.". La première proposition est exprimée par un énoncé métalinguistique, la seconde par un énoncé de second ordre.

On pourrait aussi substituer à la vérité ou la fausseté d'une proposition l'absence d'une dénotation. Il suffirait de considérer (1) comme une description définie qui n'a pas de dénotation.

Frege n'effectue pas cette uniformisation.

Pour Frege, la présupposition d'une assertion vaut pour l'assertion contraire. Ainsi, un locuteur utilisant (4) ou

(5) "Képler n'est pas mort dans la pauvreté."

pour faire une assertion présuppose, dans un cas comme dans l'autre, que "le nom "Képler" désigne quelque chose." C'est dire que les présuppositions sont préservées sous la négation interne. Par la suite, nous dirons que les présuppositions sémantiques sont préservées sous la négation interne et/ou passent le test de la négation interne. Ce test est considéré dans la littérature comme permettant de caractériser, partiellement, la relation sémantique de présupposition.

Frege soutient aussi que ce qui est présupposé ne fait pas partie de ce qui est affirmé. Son argument est que si tel était le cas, la négation de (4) ne serait pas (5) mais



(6) "Képler n'est pas mort dans la pauvreté ou "Képler" n'a pas de dénotation." <sup>10</sup>

La notion introduite est paradigmatique et sert de base à toutes les théories des présuppositions qui furent présentées au XX<sup>ième</sup> siècle.

Chez Frege, il est caractéristique que les expressions qu'il appelle le "nom propre" puissent toutes manquer de dénotation (moyennant la restriction mentionnée à la note 3). Dans ce cas, quand elles sont composantes d'une expression complexe, l'expression complexe manque aussi de dénotation. (Frege ne se prononce pas sur la question de savoir s'il y a aussi présupposition d'existence d'une dénotation à une expression incomplète, par un locuteur, quand un locuteur utilise une telle expression). Ainsi, un locuteur utilisant "le père de Miss Piggy" utilise une expression qui ne dénote rien puisque "Miss Piggy" ne dénote rien. La phrase "René Lévesque a tué Miss Piggy." n'a pas de dénotation pour la même raison. Frege ne peut éviter ce résultat puisqu'il accepte le postulat de composition des dénotations et son interprétation TVV. A partir de ce résultat, on peut généraliser et affirmer que, pour Frege, un locuteur performant un acte illocutoire d'assertion présuppose au moins que toutes les expressions complètes qui ont une occurrence dans la phrase qu'il utilise pour faire cette assertion ont une dénotation.

La notion introduite par Frege est habituellement dite la notion sémantique de présupposition. Cette dernière est définie le plus fréquemment:

S présuppose S' si la vérité de S' est une condition à la vérité ou la fausseté de S

où "S" est une variable pour proposition ou assertion.

Mais affirmer que Frege a introduit, stricto sensu, une notion sémantique est trompeur. Si, chez Frege, les présuppositions sont des conditions à la vérité ou à la fausseté d'une proposition, la relation est introduite pour caractériser des propositions qui sont des contenus propositionnels d'actes de discours, et non simplement des propositions, comme ce serait le cas si on avait affaire à une notion sémantique. Il faut aussi remarquer que les présuppositions sont faites par un locuteur dans un contexte d'énonciation.

En fait, il y a chez Frege une ambiguïté entre une relation sémantique et une relation pragmatique de présupposition lors de la caractérisation de la relation de présupposition.

Cette thèse est d'autant plus soutenable qu'en caractérisant l'échec des présuppositions, on peut examiner non seulement l'effet sémantique de cet échec --- l'absence de valeur de vérité --- mais aussi son effet pragmatique --- s'interroger sur la "qualité" de l'assertion qui a été faite. Certains affirment que, selon Frege, aucune assertion n'est faite s'il y a échec des présuppositions.<sup>11</sup> Cette ambiguïté entre une relation sémantique et une relation pragmatique est due, à mon avis, à l'imprécision de l'expression "there is an obvious presupposition" utilisée par Frege, et à l'absence de distinction chez Frege, entre référence et dénotation.

Frege ne dit rien sur les présuppositions d'autres actes de discours que l'assertion ( promesse, requête, etc... ).

L'introduction de la relation de présupposition impliquait, parce que cette relation peut être considérée comme sémantique — et qu'elle

est de fait caractérisée sémantiquement — que la sémantique des langues naturelles ne pouvait être faite en utilisant une logique bivalente puisqu'il n'y a parfois aucune valeur de vérité — j'ai écarté ici la possibilité d'assignation d'une dénotation arbitraire, qui est une procédure trop artificielle pour être envisagée sérieusement à l'intérieur d'une sémantique des langues naturelles.

Mais la notion fré géenne allait bientôt disparaître.

### 3. Russell: une alternative à l'analyse fré géenne

Russell (Russell, 1905) allait balayer la notion de présupposition  
12  
de la scène de la philosophie.

Alors que Frege considérait les descriptions définies et les noms propres comme des expressions complètes qui ont un sens et parfois une  
13  
dénotation, Russell considère que les nom propres ordinaires sont des descriptions définies tronquées ( Russell, 1918, p.243, et en de nombreux autres endroits) et les descriptions définies des expressions incomplètes qui doivent être l'objet d'une analyse contextuelle ( le contexte étant la phrase dans laquelle la description définie que l'on veut analyser est insérée).

Pour Russell,

(7) "Le roi de France est chauve."

n'est pas de forme sujet/prédicat. Cette phrase est utilisée pour affirmer:

- a) qu'il y a un roi de France,
- b) qu'il n'y a pas plus d'un roi de France, et
- c) qu'il n'y a rien qui soit roi de France et qui ne soit pas

chauve.

Cette phrase doit donc être rendue par

$(\exists x) (x \text{ est roi de France. } x \text{ est chauve. } (y) (y \text{ est roi de France} \Rightarrow y = x))$

Cette dernière phrase a deux négations possibles:

(8) " Il y a quelque chose qui est roi de France et qui n'est pas chauve."

qui est de la forme logique:

$(\exists x) (x \text{ est roi de France. } \sim x \text{ est chauve. } (y) (y \text{ est roi de France} \Rightarrow y = x)),$

et

(9) "Il est faux que quelque chose soit roi de France et soit chauve."

qui est de la forme logique:

$(\neg \exists x) (x \text{ est roi de France. } x \text{ est chauve. } (y) (y \text{ est roi de France} \Rightarrow y = x))$

Dans (8), la description définie "Le roi de France" a une occurrence primaire, et dans (9) une occurrence secondaire. Mais si (8) est faux, parce que la première partie de la conjonction est fausse, (9) est vraie, même s'il n'y a pas de roi de France : Russell a éliminé l'absence de valeur de vérité ,

Ainsi , dans (7) est affirmée l'existence d'un roi de France. On peut énumérer les relations d'implications strictes suivantes:

(7)  $\rightarrow$  (a))

(7)  $\rightarrow$  (b))

(7)  $\rightarrow$  (c))

$$(\neg) \neg (a). b))$$

$$(\neg) \neg (a). c))$$

$$(\neg) \neg (a).b). c))$$

où  $(a).b).c))$  n'est pas une paraphrase mais une traduction de (7).

Dans la théorie de Russell, l'existence est une propriété de fonction propositionnelle et ne peut être prédiquée à un objet, parce qu'on aurait alors une formule mal formée, qui n'a pas de sens ("On Denoting", 1905). Plus tard, dans Principia Mathematica, Russell dira que prédiquer l'existence à un objet conduit à des problèmes, puisque  $((\exists x) x = a)$ , où  $a$  est un nom propre logique — un terme singulier dont la signification se confond avec la dénotation — serait toujours vrai, et  $((\exists x) x = a)$  serait une contradiction.

#### 4. Critiques de Russell

La théorie de Russell permet de faire disparaître la notion de présupposition. Mais cette théorie n'est pas à l'abri de toute critique.

Parmi les plus pertinentes pour notre propos, retenons celles de Geach (Geach, 1950) et de Searle (Searle, 1969).

Selon Geach, cette théorie implique la "fallacy of many-questions" (selon l'expression de Geach) pour certains énoncés, comme "Etes-vous heureux depuis que votre femme est morte?". Dans cette question sont en fait posées trois questions:

(10) "Avez-vous déjà eu une femme ?"

(11) "Est-elle morte ?"

(12) "Etes-vous heureux depuis qu'elle est morte ?"

Ici la question (11) présuppose une réponse affirmative à la question (10). Si (10) reçoit une réponse négative, (11) ne se pose pas. De même, (12) présuppose une réponse affirmative à la question (11). Si (11) reçoit une réponse négative, (12) ne se pose pas.

Même si on donnait une forme affirmative à notre exemple, pour avoir "Vous êtes heureux depuis que votre femme est morte.", Russell ne pourrait fournir une analyse satisfaisante.

Selon Searle (Searle, 1969), le problème majeur de la théorie de Russell est qu'elle n'est pas généralisable à des descriptions définies qui ont une occurrence dans des actes illocutoires qui ne sont pas assertifs, comme "Le roi de France est-il chauve ?".

Chez Russell, on devrait rendre ce dernier exemple par quelque chose comme :

$$?[\exists x](Fx. (y) (Fy \rightarrow y = x). Gx)]$$

ou

$$![\exists x](Fx. (y) (Fy \rightarrow y = x)]. ?[Gx]$$

ce qui est incohérent. Il en irait de même avec un acte illocutoire de promesse par exemple.

#### 4.1 Strawson: retour à l'approche frégréenne

Mais les principales critiques à "On Denoting" viendront de Strawson. Ce dernier refuse la théorie de Russell essentiellement pour quatre raisons :

- a) Russell dissocie le sujet grammatical et le sujet logique,
- b) Russell ne fait pas de distinction entre

"A 1 une phrase

A 2 l'usage d'une phrase

A 3 l'énonciation d'une phrase

B 1 une expression

B 2 l'usage d'une expression

B 3 l'énonciation d'une expression",<sup>15</sup>

c) Russell n'admet pas d'assertions sans valeur de vérité, et

d) Russell affirme que, dans une assertion, il y a une affirmation d'existence.

Ce que rejette Strawson en a) est l'idée que la phrase cache sa structure logique, et que le sujet grammatical n'est pas le sujet logique de la phrase. Pour Russell, le sujet de la phrase n'est pas son sujet grammatical, mais une expression dont le sens est la dénotation, et qui n'a pas de sens si elle n'a pas de dénotation. Ainsi, pour Russell, (7) est une phrase générale où la description définie ne dénote pas — ce qu'il faut bien distinguer de "où la description définie n'a pas de dénotation". Pour Strawson, en (7) la description définie dénote, mais elle peut parfois être privée de dénotation.

Selon Strawson, on ne doit pas distinguer le sujet grammatical et le sujet logique, ou la structure grammaticale et la structure logique. Ces deux sujets sont identiques, comme le sont la structure logique et la structure grammaticale. Il n'y a pas de raison, toujours selon Strawson, d'introduire de distinction entre le sujet logique et le sujet grammatical, ou entre la structure logique et la structure grammaticale.

En b), Strawson distingue une expression, son usage et son énoncia-

tion, ce que ne faisait pas Russell.

Soit, par exemple, la phrase "Le roi de France est chauve." Cette phrase peut être utilisée par différentes personnes, dans différents contextes d'énonciation. Si cette phrase est utilisée sous un même règne, on parlera de même usage. Si cette phrase est utilisée sous différents règnes, on parlera d'usages différents. L'usage dépend donc de la dénotation, de l'objet dénoté par l'expression utilisée en position référentielle: on fait même usage d'une expression quand cette expression est utilisée pour référer au même individu, et on fait différents usages d'une expression quand on utilise cette expression pour référer à différents individus. Mais l'usage ne dépend pas du locuteur: deux individus peuvent faire le même usage d'une expression s'ils utilisent cette expression pour référer au même individu. Par exemple, si deux individus utilisent la description "le roi de France" pour référer à Louis XIV, ils font un même usage de cette description définie.

Cependant, deux individus ne peuvent faire une même énonciation de cette description définie ou de la phrase "Le roi de France est chauve.". L'énonciation dépend du token : quand on a deux tokens, on a deux énonciations.

A ces distinctions est liée la position strawsonnienne selon laquelle une phrase déclarative n'est ni vraie ni fausse, mais est utilisée pour faire des assertions vraies, fausses ou sans valeur de vérité. Ne pas admettre d'assertions sans valeur de vérité est incorrect selon Strawson.

Par exemple, si "Le roi de France est chauve." est utilisé en 1784, et si le roi de France n'est pas chauve à ce moment, on a une assertion



fausse. Par contre, si cette même phrase est utilisée en 1788, et si on admet qu'à ce moment le roi de France est chauve, on a une assertion vraie. Par contre, si "Le roi de France est chauve." est utilisée en 1982, on a une assertion sans valeur de vérité, parce qu'il n'y a pas de roi de France au moment de l'énonciation.

On doit noter que la théorie de Strawson se distingue nettement de celle de Russell. En un sens, chacune doit être considérée comme un paradigme en théorie de la signification des expressions singulières.

Le premier soutient une théorie de la signification des expressions singulières fondée sur la notion d'usage, alors que le second soutient une théorie dénotationniste de la signification des expressions singulières, où la signification de ces expressions se confond avec leur dénotation.  
16

Les deux théories divergent considérablement, comme on peut le constater en les appliquant au problème de la référence: dans la première, on dit qu'un locuteur utilise une expression, qui a ou non une dénotation, pour référer, avec ou sans succès, à cette dénotation; dans la seconde, on ne parle pas d'utilisation, et référence et dénotation sont confondues, comme c'était le cas chez Frege.

Par ailleurs, alors que le but de Russell est d'exhiber la structure logique d'une phrase en la traduisant dans un autre langage, le but de Strawson est de produire une analyse des énoncés des langues naturelles et de construire une sémantique des langues naturelles sans considérer que la structure grammaticale d'une langue puisse cacher sa structure logique, et sans qu'il soit nécessaire de traduire les expressions des langues naturelles dans un autre langage.

Ceci nous amène à d). Pour Strawson, dans "L'actuel roi de France est chauve." n'est pas affirmée l'existence d'un roi de France. Cette existence est "impliquée" par le locuteur faisant l'affirmation: "Le roi de France est chauve." Il écrit, dans "On Referring":

"(...) if a man seriously uttered the sentence "The king of France is wise", his uttering of it would be in some sense evidence that he believed that there was a king of France. It would not be evidence for his believing this simply in the way in which a man's reaching for his raincoat is evidence for his believing that it is raining. But nor would it be evidence in the way in which a man's saying, "It is raining", is evidence for his believing that it is raining. We might put it as follows. To say "The king of France is wise" is, in some sense of "imply", to imply that there is a king of France. But this is a very special and odd sense of "imply". "Implies" in this sense is certainly not equivalent to "entails" (or "logically implies").<sup>17</sup>

Plus tard, dans Introduction to Logical Theory,<sup>18</sup> Strawson dira que cette existence est présupposée: "implies" devient "presupposes". Dans ce dernier texte, Strawson caractérise la relation de présupposition.<sup>19</sup> Elle s'établit entre des énoncés ( statements ). Auparavant, chez Strawson, il n'était question que de présupposition d'objets, c'est-à-dire que l'argument à droite de la relation de présupposition était un objet. Elle est maintenant définie de la façon suivante:

"a statement S presupposes a statement S' in the sense that the truth of S' is a precondition for the truth-or-falsity of S." <sup>20</sup>

Affirmer S et nier S' conduirait, selon Strawson, à "une sorte d'absurdité logique"—mais pas à une contradiction, comme ce serait le cas si on avait affaire à une relation d'implication stricte.

Les relations d'implication stricte et de présupposition sont nettement distinctes.

$$P \dashv\vdash Q = \sim \Diamond P. \sim Q$$

ce qui revient à:

$$P \dashv\vdash Q = \sim \Diamond \sim (P \supset Q)$$

Elle est définie par Carnap, dans Meaning and Necessity, d'une façon équivalente:

"Let "... " and "... " be sentences in S2. "...  $\supset$  ..." for N (...  $\supset$  ...) " 22

Carnap définit donc l'implication stricte de la même manière que Lewis et Langford:

$$P \dashv\vdash Q = \Box (P \supset Q)$$

Notons que, chez ces auteurs, la relation d'implication stricte s'établit entre des entités intensionnelles, des propositions, à cause du contexte intensionnel induit par les opérateurs modaux.

La relation d'implication stricte est définie par Strawson (Strawson, 1952):

S1 implique strictement S2 = "S1  $\supset$  S2 " est logiquement nécessaire.

Cette définition est logiquement équivalente aux définitions précédentes. Mais, parce qu'elle est métalinguistique, elle n'induit pas de contexte intensionnel. Ainsi, elle n'a pas des propositions pour arguments, mais des énoncés ( par la suite, nous dirons qu'elle s'établit entre des assertions.).

Les relations d'implication stricte et de présupposition sont nettement différentes. La première est réflexive ( $\forall x, x R x$ ), antisymétrique ( $\forall x, \forall y, \text{ si } x R y. \text{ et } y R x, \text{ alors } x = y$ ), et transitive ( $\forall x, \forall y, \forall z, \text{ si } x R y \text{ et } y R z, \text{ alors } x R z$ ). La seconde est irréflexive

$(\forall x, x \not R x)$  --- un énoncé ne peut se présupposer lui-même, puisqu'on ne pourrait alors lui assigner une valeur de vérité --- , asymétrique  $(\forall x, \forall y, \text{si } x R y, \text{ alors } y \not R x)$  --- un énoncé qui en présuppose un autre ne peut être la présupposition de cet énoncé. La question de savoir si la relation définie par Strawson est transitive ne peut recevoir actuellement de réponse définitive. Cependant on peut affirmer que c'est parfois le cas. Par exemple "Tous les enfants de Jacques sont chauves." a pour présupposition "Jacques a des enfants.", et ce dernier énoncé a pour présupposition "Jacques existe.". Ce dernier énoncé est aussi présupposé par "Tous les enfants de Jacques sont chauves."

On distinguera les relations d'implication stricte et de présupposition en utilisant le schéma suivant:

Implication stricte			Présupposition sémantique			
	S1	S2		S1	S2	
1)	V	$\rightarrow$	V	$\longrightarrow$	V	
2)	F	$\leftarrow$	F	$\longrightarrow$	V	
3)	F	$\longrightarrow$	$(V \vee F)$	$\sim (V \vee F)$	$\leftarrow$	F

23

23

Par exemple, "Le roi de France est chauve." présuppose, mais n'implique pas strictement, "Le roi de France existe." et "Tous les enfants de Jacques sont chauves." présuppose, mais n'implique pas strictement, "Jacques a des enfants." qui, notons-le, présuppose "Jacques existe." Cependant, "Pierre aime Marie." implique strictement, mais ne présuppose pas, "Pierre aime Marie."

Remarquons aussi que "Jacques existe." est un énoncé d'existence singulier qui n'est pas de forme sujet/prédicat selon Strawson. Son argument est que si tel était le cas, les énoncés d'existence singuliers se

présupposeraient eux-mêmes. Si un énoncé se présuppose lui-même, il est impossible de lui assigner une valeur de vérité. Pour le philosophe, la façon d'éviter ce problème est d'affirmer que l'existence n'est pas un prédicat.

Dans "A Reply to Mr. Sellars" (Strawson, 1954), Strawson apporte une dernière précision à sa caractérisation en affirmant que S', l'assertion présupposée, ne fait pas partie de la signification de S, l'assertion qui présuppose.

Relativement à l'échec des présuppositions, c'est-à-dire relativement à la fausseté ou à l'absence de valeur de vérité de l'assertion présupposée, l'assertion performée mérite d'être qualifiée. En plus de dire qu'elle n'est ni vraie ni fausse, Strawson caractérise la "qualité" de l'assertion. Le philosophe a d'abord des commentaires vagues, parlant de "spurious or pseudo-use"<sup>24</sup> ou d'usage incorrect<sup>25</sup>, pour finalement en arriver à affirmer que ce serait une assertion "inexacte (ou trompeuse, les cas sont différents)"<sup>26</sup>. Cette dernière position est la plus claire : un locuteur proférant un énoncé au temps t normalement "croit ou prend pour acquis"<sup>27</sup> les présuppositions de cet énoncé. Le cas d'inexactitude intervient quand le locuteur ne croit pas les présuppositions, et le cas de "méprise" quand le locuteur croit que la présupposition est vraie, alors qu'elle est fausse ou sans valeur de vérité.

Remarquons que, chez Strawson, l'échec des présuppositions a des effets qui sont caractérisés sémantiquement — en termes de valeur de vérité — et pragmatiquement, en disant que l'assertion qui a ces présuppositions est inexacte ou "trompeuse". On peut donc dire que chez Strawson, comme chez Frege, il y a ambiguïté entre une relation sémantique

tique et une relation pragmatique de présupposition: Strawson utilise un seul terme, "présuppose", pour nommer deux relations, une sémantique et une pragmatique.

### 5. Les critiques de Strawson

Les positions de Strawson furent très rapidement attaquées. Très tôt on critiqua sa théorie de la référence. Le premier de ces critiques fut Strawson lui-même. Initialement, il considérait qu'un locuteur faisant un acte de langage pouvait ne pas réussir à référer en utilisant une expression comme "l'actuel roi de France", dans "L'actuel roi de France est chauve." par exemple, parce qu'il n'y a pas de roi de France actuellement. Plus tard, en 1954, il affirmera ne pas avoir envisagé trois cas. Le premier est l'essai de tromper l'allocutaire en utilisant, pour référer, une expression qui n'a pas de dénotation tout en sachant très bien qu'elle n'a pas de dénotation. Par exemple, si quelqu'un vous dit "Mon frère me donnera cette somme." alors qu'il n'a pas de frère, et sait très bien qu'il n'a pas de frère, il essaie de vous tromper. Dans ce cas, Strawson dira que l'énoncé est faux dans un sens secondaire de "faux". Le second cas est celui de l'utilisation d'une mauvaise description en position référentielle dans une assertion, comme par exemple "la chambre des députés des Etats-Unis" dans "La chambre des députés des Etats-Unis comprend des représentants des deux partis principaux." Cette dernière phrase pourrait être dite vraie, malgré le fait que le locuteur ait utilisé une mauvaise description.

Le troisième cas est le plus intéressant. Pour le philosophe, quand

un locuteur dit: "Il a mangé avec le premier ministre, eu une audience avec le pape et fait une balade avec le roi de France.", on pourrait toujours lui répliquer: "Il est faux qu'il ait fait une balade avec le roi de France, parce qu'il n'y a pas de roi de France.", et on pourrait dire que ce qu'a affirmé le locuteur est faux, parce que le roi de France n'est pas le thème de l'intervention. Ce dernier cas anticipe la théorie qui sera présentée en 1964 par Strawson dans "Identifying Reference and Truth-Value", où la notion de thème est abondamment utilisée.

En 1954, Strawson ne caractérise pas la notion de thème. Nous reviendrons plus tard sur la théorie de 1964.

Par ailleurs, en 1950, Strawson écrivait, à propos des noms de fiction: "(...) we can, using significant expressions, pretend to refer in make-belief or in fiction, or mistakenly think we are referring when we are not referring to anything."<sup>28</sup>

Utiliser une expression de fiction pour référer a donc pour résultat l'échec de l'acte de référence et l'absence de valeur de vérité à l'assertion. Mais Strawson rajoutera plus tard la note 5, où il qualifie de secondaire l'usage des expressions de fiction pour référer. Selon cette nouvelle théorie, il peut y avoir réussite de l'acte de référence même quand on utilise une expression de fiction. Il y aurait échec de l'acte de référence, lorsqu'on utilise une telle expression, uniquement quand on croit faire un usage primaire (normal) d'une expression qui ne peut avoir qu'un usage secondaire, c'est-à-dire pour référer à un objet du monde de la fiction.

Cependant, Strawson n'envisage toujours pas les cas mentionnés par

Allwood, Anderson et Dahl où un nom de fiction est utilisé dans une assertion qui peut être dite vraie ou fausse. Par exemple, même si "Superman" est un nom de fiction, "Superman est populaire" est une phrase exprimant une proposition vraie ou fausse. L'usage du nom propre dans ce dernier exemple se situe entre l'usage primaire et l'usage secondaire.  
29  
On ne connaît pas d'analyse correcte de tels cas.

### 5.1 Caton

Caton (Caton, 1969) a attaqué la distinction strawsonnienne entre usage primaire et usage secondaire des expressions pour référer en signalant que dans le langage ordinaire on ne distinguait pas ces deux usages. Il écrit: "(...) referring is regarded as the same whether the  
30  
thing referred to exists, is fictional, pretended, dreamt or whatever."

Le problème, selon Caton, est qu'il n'y a pas de relation nécessaire entre l'acte de référence et l'objet auquel on réfère bien que différents actes de référence aient des implications et des présuppositions fort différentes --- référer à Jean-Paul II et référer à Mickey Mouse ne sont pas des actes qui, intuitivement, sont comparables sous tous les aspects. On ne pourrait rendre compte de ce fait, selon Caton, qu'au niveau du type de discours dans lesquels ces actes de référence ont une occurrence: discours de fiction, de feinte (make-belief), etc...

Cette attaque est relativement faible, puisqu'elle ne fait que repousser le problème au niveau de la théorie du discours sans que soit présentée une telle théorie. Par ailleurs, il n'est pas certain que ce soit là la seule solution possible. On pourrait toujours repousser le problème au niveau des intentions du locuteur.



## 5.2 Linsky

Linsky (Linsky, 1962) souligna qu'on pouvait réussir à référer même si la description définie utilisée n'était pas adéquate, ne décrivait pas l'objet auquel on voulait référer. Par exemple, quand dans une soirée quelqu'un dit : " Son mari est gentil avec elle !" à la vue d'une femme en compagnie d'un homme qu'il croit à tort être son mari et qui est gentil avec cette femme, il réfère à quelqu'un qui n'est pas le mari de cette femme en utilisant l'expression " son mari". Pour Linsky, le locuteur aurait tout de même réussi à référer, bien que l'assertion soit sans valeur de vérité dans le cas où la femme en question est célibataire par exemple. Mais Linsky n'envisage toutefois pas le cas où cette femme est mariée à une brute épaisse, qui n'est pas l'homme avec lequel elle est au moment de l'énonciation, et où l'assertion pourrait être dite fausse en un sens.

## 5.3 Donnellan

Donnellan (Donnellan, 1966) précisera et systématisera cette critique de Linsky en distinguant l'usage référentiel et l'usage attributif des descriptions définies.

Dans le premier cas, la description est utilisée uniquement pour permettre à un allocutaire d'identifier ou de distinguer un individu ou, comme l'écrit Donnellan, "pour rendre l'auditoire capable de distinguer l'individu ou l'objet dont on parle et pour dire quelque chose à propos de cette personne ou de cet objet."<sup>31</sup>

La description n'a pas à être adéquate ou vraie de l'individu auquel on veut référer quand elle est utilisée référentiellement. L'expression

"l'homme qui boit de la téquila" peut être utilisée pour référer à un homme qui boit de la vodka et, si cette expression est utilisée référentiellement, l'acte de référence sera dit réussi. Bien sûr, il y a présupposition d'existence et d'unicité — on présuppose que la description définie a une dénotation et qu'un seul objet est sa dénotation — lorsqu'on utilise référentiellement une description définie. Mais on présuppose simplement que quelqu'un ou quelque chose satisfait la description définie, pas quelqu'un ou quelque chose en particulier.<sup>32</sup>

Dans le second cas, le locuteur "dit quelque chose à propos de qui que ce soit ou de quoi que ce soit [qui satisfait la description]" qui est le tel-et-tel."<sup>33</sup>

Ici la description doit être adéquate. Ainsi, si on utilise "le plus grand espion québécois" attributivement, on réfère au plus grand espion québécois, qui qu'il soit, et à personne d'autre. Souvenons-nous que si on utilisait cette description définie référentiellement pour référer: à un professeur de philosophie (qui n'est pas le plus grand espion québécois) et qu'on réussissait à identifier l'individu pour notre auditoire, on aurait réussi notre acte de référence; si cette description avait été utilisée attributivement, l'acte de référence n'aurait pas été réussi.

Comme conditions à l'usage attributif d'une description définie il y a, en plus des présuppositions d'existence et d'unicité — qui sont caractéristiques de l'usage référentiel — l'exigence que la description soit vraie de l'individu auquel on veut référer. Dans le cas référentiel, si on utilise une mauvaise description, l'acte de référence est tout de même réussi; dans le cas attributif, si on utilise une mauvaise description, l'acte de référence est un échec.

Dans chaque cas, l'échec des présuppositions a un effet différent sur la valeur de vérité de l'assertion dans laquelle la description définie utilisée pour référer a une occurrence. Dans le cas attributif, si personne ne satisfait la description, l'assertion est soit fausse soit sans valeur de vérité. Dans le cas référentiel, si personne ne correspond à la description, on aura quand même dit quelque chose de vrai ou de faux à propos de ce à quoi on voulait référer. L'usage référentiel a des conditions présuppositionnelles moins fortes que l'usage attributif.

Ni Russell ni Strawson n'avaient fait la distinction entre l'usage référentiel et l'usage attributif des descriptions définies. Russell n'aurait caractérisé que l'usage attributif, et Strawson, en voulant caractériser l'usage référentiel, aurait confondu usage référentiel et usage attributif.

### 5.3.1 Donnellan et Kripke

La distinction introduite par Donnellan est importante et donna lieu à de nombreux commentaires et critiques. Parmi ces critiques, une vient de Kripke (Kripke, 1979).... et elle est dévastatrice.

Selon ce dernier, les critiques adressées à Russell (et à Strawson) par Donnellan sont pertinentes dans la mesure où les notions introduites par celui-ci sont sémantiques. Autrement, elles n'atteignent pas leur but. La distinction de Donnellan est-elle sémantique ? Si c'est le cas, les descriptions définies sont sémantiquement ambiguës (une description définie est sémantiquement ambiguë si elle a deux significations). Mais manifestement les descriptions définies ne sont pas sémantiquement ambiguës. Dans un contexte indirect, quand on cite par exemple, la description n'est utilisée ni référentiellement ni attributivement et n'est pas

ambiguë entre ces deux usages. Une expression sémantiquement ambiguë demeure ambiguë même en contexte indirect. Par exemple, bank en anglais est sémantiquement ambiguë et peut signifier "berge" ou "banque". Cette ambiguïté est préservée dans les contextes indirects, comme par exemple dans "Jones said he has never seen a bank".

L'ambiguïté des descriptions définies identifiée par Donnellan ne serait donc pas sémantique mais bien plutôt pragmatique. Voyons comment Kripke montre que, en conséquence de cette conclusion, l'attaque de Donnellan contre Russell (et Strawson) manque son but.

Imaginons que la distinction de Donnellan est sémantique. L'argument de Kripke est qu'on peut montrer qu'on peut la faire resurgir chez Russell. Imaginons trois langages R (un langage R est un langage dont les conditions de vérité sont celles spécifiées par Russell) Dans un premier langage, faible, les descriptions définies sont primitives et ne sont pas analysables; dans un second, les descriptions définies sont des abréviations pour les traductions de Russell; dans un troisième, il n'y a pas de descriptions définies, mais uniquement des traductions --- ce que nous appelons traduction est ce que nous avons appelé forme logique à la troisième section de ce chapitre. Dans le premier langage, les énoncés contenant des descriptions définies sont vrais si un objet correspond à la description définie, c'est-à-dire si un objet est la dénotation ou la référence sémantique de cette description, et si on dit quelque chose de vrai de cet objet. Par exemple, "Le roi de France est chauve." est vrai s'il existe un seul roi de France et s'il est chauve.

Les énoncés du second et du troisième langage s'analysent comme chez Russell.

Kripke argue que l'ambiguïté de Donnellan peut surgir dans chacun de ces langages, puisqu'un locuteur peut croire référer à l'objet que l'expression qu'il utilise dénote et se tromper: l'expression peut ne pas dénoter l'objet auquel il veut référer. C'est dire que Russell a produit une théorie sémantique et Donnellan une distinction pragmatique, et que la théorie de Donnellan n'est pas en conflit avec celle de Russell.

Imaginons maintenant deux langages D. Un premier est non ambigu. Dans ce langage, des énoncés de forme "Le F ....." sont vrais si les conditions de vérité d'énoncés contenant des descriptions définies utilisées attributivement sont satisfaites; dans ce langage, des énoncés de forme "Ze F ....." sont vrais si les conditions de vérité des énoncés contenant des descriptions définies utilisées référentiellement sont satisfaites. Un autre langage D est ambigu, parce qu'il n'y a qu'une expression pour "Le F..." et "Ze F...". L'anglais serait donc un langage D ambigu.

Il y a maintenant deux possibilités: ou l'anglais est un langage R ou c'est le langage D ambigu. Kripke choisit la première alternative, qui n'exige pas la postulation d'une ambiguïté sémantique, comme celle que l'on a dans le langage D ambigu, ce qui est plus économique.

On peut aussi faire resurgir l'ambiguïté de Donnellan chez Strawson. Ce dernier s'en est tenu au niveau sémantique en ce sens qu'il n'a envisagé que le sens littéral des expressions, et qu'il n'a pas considéré la possibilité de distinguer le sens littéral d'une expression et le sens que le locuteur accorde à cette expression.

Les deux façons d'utiliser les descriptions définies, identifiées par Donnellan, restent cependant à expliquer.

Kripke présente l'explication suivante.

Les expressions ont une dénotation et sont utilisées par des locuteurs pour référer à des objets. Normalement, le locuteur en utilisant une expression réfère à ce qui est la dénotation de cette expression.

Il y a deux types d'actes de référence. Un premier où la dénotation de l'expression que le locuteur utilise est fixée conventionnellement par la langue. Dans un second, le locuteur utilisant une expression pour référer en une occasion particulière doit normalement avoir l'intention de référer à l'objet que dénote l'expression qu'il utilise. Mais il ne peut, de fait, que référer à l'objet qu'il croit dénoté par l'expression qu'il utilise. Dans le premier cas, on parlera de la référence sémantique, et dans le second cas, de la référence du locuteur.

La distinction entre usage référentiel et attributif s'analyse maintenant comme suit: pour l'usage référentiel, on dit que la dénotation et l'objet auquel on a l'intention de référer, en utilisant une expression, peuvent ne pas être identiques et parfois ne le sont pas: ce à quoi réfère le locuteur peut être différent de l'objet dénoté par l'expression qu'il utilise pour référer.

Dans l'usage attributif, la dénotation de l'expression utilisée par un locuteur pour référer et ce à quoi il a l'intention de référer doivent être identiques, par définition.

Cette façon de reformuler la distinction de Donnellan, en termes purement pragmatiques, permet d'expliquer cette distinction en des termes déjà connus. Elle permet aussi de rendre compte de la même ambiguïté pour d'autres expressions que les descriptions définies: les noms propres. L'ambiguïté identifiée par Donnellan peut resurgir lors de l'utili-

sation des noms propres — ce que n'avait pas remarqué Donnellan.

La distinction de Donnellan n'est pas caractéristique des descriptions définies.

Par exemple, quelqu'un peut affirmer, en voyant un individu allumer une cigarette : "Tiens, Ryan fume des cigarettes !", alors que ce n'est pas Ryan qui allume une cigarette. L'individu auquel le locuteur réfère est Lévesque et non Ryan. L'individu auquel réfère le locuteur, dans ce cas, est très loin, et il est difficile à identifier. De là l'utilisation du mauvais nom propre. Toutefois, le locuteur a dit quelque chose de vrai à propos de l'individu qu'il a identifié pour ses allocutaires s'il utilise le nom propre référentiellement, et quelque chose de faux s'il l'utilise attributivement.

Le compte-rendu de Kripke de la distinction de Donnellan est préférable à la distinction originale. Elle n'est pas ad hoc, permet d'éviter la postulation d'une ambiguïté sémantique et rend compte de nombreux cas.

Les critiques de Donnellan contre Strawson ne valent pas contre Strawson dans la mesure où Strawson s'en est tenu à la sémantique. Mais elles sont intéressantes dans la mesure où Strawson a tout de même parlé de l'usage des expressions, et où il a introduit des concepts ambigus entre une interprétation sémantique et une interprétation pragmatique.

Kripke nous a encore amené dans le champ de la pragmatique. En montrant le caractère pragmatique de la distinction de Donnellan, dont nous avons vu l'intérêt au niveau de la théorie de la signification, il a montré des insuffisances de la sémantique pour rendre compte de certains traits des langues naturelles.

## 6. Austin et les présuppositions

Austin (Austin, 1962 a, 1962 b) utilise aussi la notion de présupposition, mais en la désambiguïsant partiellement. Il esquisse une distinction entre ce qu'il convient d'appeler une notion sémantique et une notion pragmatique de présupposition.

Il remarque que l'énoncé "John's children are bald." présuppose la vérité de "John has children." pour être vrai ou faux, et que, si le second énoncé est faux, le premier n'est ni vrai ni faux. Il reprend aussi l'idée de Geach (Geach, 1950) en disant que, dans cette dernière éventualité, la question de la vérité ou de la fausseté de "John has children." ne se pose pas. Mais l'originalité d'Austin est d'ajouter qu'il posera que, quand la question de la vérité ou de la fausseté d'un énoncé ne se pose pas, l'énonciation est nulle (Austin, 1962 a, p.51).

Austin utilise habituellement l'expression "nul" pour caractériser les performatifs alors que, dans ce cas, il l'utilise pour qualifier un constatif.

Un constatif est un énoncé qui décrit et qui a la propriété de pouvoir être vrai ou faux. Un performatif est un énoncé qu'on utilise pour faire quelque chose et qui ne peut être vrai ou faux. Par exemple, "Il est deux heures" est un constatif, alors que "Je promets de venir." est un performatif.

Les performatifs sont caractérisés par la propriété d'avoir des conditions de succès sans la satisfaction desquelles l'énoncé ne peut être performé et réussi. Il y a des règles auxquelles un locuteur utilisant un énoncé performatif doit se soumettre, sous peine de ne pas réussir à



accomplir l'acte qu'il veut performer, c'est-à-dire de ne pas faire ce qu'il veut faire.

Dans How to Do Things with Words (Austin 1962 a) mentionne de telles règles. Ces règles sont très générales.

- "(A. 1) There must exist an accepted conventional procedure having a certain conventional effect, that procedure to include the uttering of certain words by certain persons in certain circumstances, and further,
- (A. 2) the particular persons and circumstances in a given case must be appropriate for the invocation of the particular procedure invoked.
- (B. 1) The procedure must be executed by all participants both correctly and
- (B. 2) completely.
- (I. 1) Where, as often, the procedure is designed for use by persons having certain thoughts or feelings, or for the inauguration of certain consequential conduct on the part of any participant, then a person participating in and so invoking the procedure must in fact have those thoughts or feelings, and the participants must intend so to conduct themselves<sup>1</sup>, and further
- (I. 2) must actually so conduct themselves subsequently." 34

Par exemple, si quelqu'un dit : "Je vous déclare mari et femme", il faut, pour que l'énonciation de cette phrase compte comme faisant que les deux individus devant lesquels elle est prononcée soient dès lors mari et femme, que le locuteur utilisant cette phrase soit dans une position adéquate pour l'utiliser et réussir la déclaration qu'il veut faire. Au Canada il faudrait, par exemple, qu'il soit prêtre ou légalement autorisé; un plombier marié et sans autorisation légale ne le pourrait pas.

Ne pas satisfaire une des six conditions mentionnées plus haut a pour effet l'échec de la performance.

A l'aide de la notion de présupposition, Austin brouille la distinction entre performatif et constatif, et ce en deux temps. Il remarque

d'abord que si l'énonciation d'un performatif est réussie, un certain nombre d'énoncés doivent être vrais. Par exemple, pour que "Je m'excuse." soit performé et réussi il faut que l'énoncé constatif "Je m'excuse." soit vrai. Les performatifs ont donc des présuppositions, comme les constatifs. Mais ces présuppositions sont des conditions de succès ou d'échec, et non des conditions de vérité ou de fausseté.

Les constatifs ont, de leur côté, des conditions de succès. Le cas le plus clair présenté par Austin est : "The cat is on the mat." qui a pour condition de succès, entre autres conditions, que je crois que le chat est sur le tapis.

Austin, bien qu'il utilise des concepts vagues — "procédure conventionnelle" par exemple — et n'ait pas de théorie très précise et définitive à présenter, fait un apport substantiel à la théorie des présuppositions. Cet apport a deux dimensions.

Premièrement, il utilise la notion de présupposition pour caractériser des énoncés qui ne peuvent avoir de valeur de vérité, des performatifs. Traditionnellement seuls ce qu'Austin appelle des constatifs étaient dits avoir des présuppositions, ou pouvaient être dits avoir des présuppositions, étant donnée la définition classique de la relation de présupposition. En utilisant la relation de présupposition pour caractériser les performatifs, Austin remet en question la relation classique de présupposition, la relation sémantique.

Deuxièmement, il rapproche les notions de condition de succès et de présupposition, en montrant que les présuppositions, ou conditions de vériconditionnalité, sont aussi des conditions de succès, et que les con-

ditions de succès fonctionnent parfois comme des présuppositions.

En fait, Austin distingue deux notions, celles de présupposition et de condition de succès, ce que ne faisaient ni Frege ni Strawson, du moins explicitement. Mais il montre qu'un même énoncé peut avoir des présuppositions et des conditions de succès et que, à la limite, présuppositions et conditions de succès sont indiscernables. Cependant, Austin ne caractérise pas les relations qu'entretiennent les phénomènes saisis par ces deux notions, sinon vaguement.

## 7. La nouvelle théorie de Strawson

Strawson apportera des modifications à ses thèses sur les présuppositions dans "Identifying Reference and Truth-Value" (Strawson, 1964), texte dont trois thèmes nous retiendront.

Le premier est la formulation d'une nouvelle exigence pour qu'il y ait échec radical de l'acte de référence, c'est-à-dire pour qu'il y ait usage non réussi d'une expression pour faire un acte de référence parce qu'il n'y a pas de dénotation correspondant à l'expression utilisée. La nouvelle exigence prend la forme d'un critère, qui est le suivant:

Considérant que les actes de langage ont des sujets ( topics ) qui peuvent ne pas être mentionnés par le locuteur, la théorie des "trous de valeur de vérité" ne sera utilisable que quand le thème est mentionné, autrement, une assertion pourra être dite vraie ou fausse.

L'argument pour apporter une telle modification est que dans certains cas.

"(...) the failure of reference does not affect the topic

of the statement, it merely affects what purports to be information about its topic. We may still judge the statement as putative information about its topic and say perhaps, that the failure of reference has the consequence that it is misinformative about its topic." <sup>35</sup>

En plus de poser cette restriction au pouvoir explicatoire de la théorie des présuppositions, Strawson admet qu'une théorie russellienne, où l'on n'a que le vrai et le faux, est tout aussi raisonnable que la théorie des "trous de valeur de vérité": chacune a ses avantages et ses inconvénients. Si l'on s'intéresse à une théorie de la communication, on préférera la théorie des "trous de valeur de vérité" qui est plus adéquate. Si on s'intéresse à la théorie des assertions, sans égard pour le locuteur et l'allocutaire, on préférera une approche russellienne qui est plus simple.

Dans la nouvelle exigence mentionnée plus haut, on retrouve la notion de sujet, ou de topique, qui fait partie d'une théorie de la communication. Strawson avance une telle théorie, dans les termes suivants:

Soit un locuteur et un ensemble de particuliers (des objets). Strawson pose qu'un locuteur a une connaissance identifiante de ces particuliers

si 1) il peut en "identifier dans son champ de perception" <sup>36</sup>, et/ou

2) il sait que telle description s'applique à tel objet, et/ou

3) il connaît une description sans connaître l'objet auquel elle s'applique.

Il y a aussi des expressions qui permettent de référer à ces particuliers: des noms, des descriptions définies, des démonstratifs, etc.

Dans une situation de communication, un locuteur suppose que lui et ses allocutaires ont en commun la connaissance de certains particuliers et d'expressions pour y référer

, et utilise des expressions pour référer en invoquant la connaissance identifiante du ou des allocutaire(s). Il respecte trois principes en performant un acte illocutoire:

- 1) le principe de présomption d'ignorance: les allocutaires ne disposent pas de la connaissance identifiante de certains particuliers qui ont une importance pour le thème;
- 2) le principe de présomption de connaissance: il y a présupposition "(de la part du locuteur) de connaissance (possédée par l'auditoire) de faits empiriques pertinents pour le sujet important de l'énonciation";<sup>37</sup>
- 3) le principe de pertinence: chaque conversation a un thème, est à propos de quelque chose.

Dans la conversation, on présume la connaissance de l'existence de particuliers par l'auditoire ( et, devrait-on ajouter, l'existence de particuliers.) Cette connaissance est présupposée et non affirmée.

On peut maintenant caractériser différents cas d'échec d'acte de référence:

- 1) l'auditoire peut ne pas disposer de la connaissance identifiante du particulier auquel le locuteur réfère;
- 2) l'expression utilisée par le locuteur pour faire l'acte de référence peut ne pas être connue par l'auditoire;
- 3) le locuteur peut se tromper de description, et utiliser une mauvaise description, comme "le premier ministre des Etats-Unis"; et
- 4) le locuteur peut référer à un particulier qui est le thème, mais qui n'existe pas.

Il y aurait échec de l'acte de référence et échec des présuppositions seulement dans ce dernier cas. En tenant compte de la nouvelle contrainte posée plus haut, Strawson s'engage à affirmer que c'est uniquement

dans cette dernière éventualité qu'il y aurait assertion sans valeur de vérité.

Avec cette nouvelle théorie, Strawson échappe aux critiques de Donnellan (si on ne tient pas compte des critiques de Kripke à Donnellan), mais en s'exposant à de nouvelles critiques, plus graves celles-là.

Cette théorie est facilement criticable. Notons surtout qu'elle implique qu'une assertion puisse être dite vraie dans un sens et sans valeur de vérité, ou même fausse, dans un autre. <sup>38</sup> Un énoncé est vrai même si la dénotation de l'expression en position de sujet, à l'intérieur de la phrase utilisée par un locuteur, n'est pas identique à l'objet auquel réfère un locuteur quand le sujet de cet énoncé n'est pas le thème de l'énoncé. Le même énoncé sera dit faux si l'expression utilisée en position de sujet est le thème de l'énonciation. Par exemple, si je dis, en parlant de Roger: "Ce jeune travailleur est sympathique", j'aurai dit quelque chose de vrai de l'individu dont je parle si le thème de mon énoncé n'est pas Roger, et quelque chose de faux si Roger est le thème de mon intervention. On peut aussi attaquer l'imprécision de la nouvelle théorie présentée: l'imprécision de la notion de thème, de la notion de pertinence, l'absence de caractérisation de la notion de principe, etc... En fait toute cette théorie n'est qu'une esquisse de théorie de la communication.

Ces attaques ne seront pas développées plus amplement. J'examinerai plus loin, au chapitre 3, une théorie de la conversation, et je verrai au chapitre 4 les problèmes précis liés à la construction d'une telle théorie.

Ici se termine ce bref survol du problème des présuppositions sémantiques.

tiques en philosophie.

Avant de faire un bilan des études sur la relation sémantique de présupposition, jettons un coup d'oeil sur le traitement de cette relation en linguistique.

#### 8. Les linguistes et les présuppositions

Les linguistes se sont aussi intéressés au problème des présuppositions, ou du moins ont-ils utilisé cette notion. Mais, à quelques exceptions près, ils n'ont produit que des cas paradigmatiques ou des classifications. Dans les prochaines pages je survolerai les traitements du problème des présuppositions en linguistique.

Avant de débiter ce survol, il faut introduire un problème important affronté par les linguistes. Ce problème n'avait pas été envisagé par les philosophes. Ce problème est le suivant: comment les présuppositions des énoncés simples se comportent-elles quand ces énoncés sont constituants d'énoncés plus complexes ? Par exemple, traditionnellement on dit que

(13) "Le roi de France est chauve."

a pour présupposition:

(14) "Le roi de France existe."

Mais, quand (13) est inséré dans un contexte plus large, sa présupposition est-elle préservée comme présupposition de l'énoncé complexe duquel il fait partie ? Pour "Paul sait que le roi de France est chauve.", c'est certainement le cas.

Langendoen et Savin (Langendoen et Savin, 1971) posèrent l'hypothèse de la cumulation des présuppositions. Cette hypothèse, dans la formulation de Katz et Langendoen, est la suivante:

"Each of the presuppositions of a component sentence in a complex sentence is a presupposition of the complex sentence."<sup>40</sup>

Cette hypothèse fut très tôt falsifiée. De nombreux contrexemples se présentent immédiatement à l'esprit. Ainsi, (14) n'est certainement pas une présupposition de : "Le roi de France est sage ou le roi de France n'existe pas". De même, "Batman existe." n'est certainement pas une présupposition de : "Roger dit que Batman habite à Gotham City." Nous examinerons longuement ce problème, le problème de la projection des présuppositions, dans les prochaines pages.

### 8.1 Les factifs

Les cas de présupposition les plus fréquemment présentés en linguistique sont liés aux factifs<sup>41</sup>, qui sont des "prédicats" prenant des phrases pour objet, comme par exemple make sense, be odd, be relevant, bother, be significant, regret, ignore, deplore, etc... lors de l'utilisation desquels il y a "présupposition de la part du locuteur que la phrase en position de complément exprime une proposition vraie."<sup>42</sup>

Ainsi, toutes les propositions exprimées par les phrases en position de complément dans les exemples suivants sont présupposées vraies par le locuteur qui utilise les phrases complexes:

(15) "It is significant that John has been found guilty."

(16) "Peter ignores that John has been found guilty."

(17) "I deplore that John has been found guilty."

(18) "It is odd that John has been found guilty."

(19) "It bothers Peter that John has been found guilty."

Ces prédicats se distinguent des autres prédicats, les non factifs, par le fait qu'un locuteur peut utiliser ces derniers sans présupposer



que la proposition exprimée par la phrase qui est en position de complément est vraie. Parmi ces prédicats, on retrouve believe, assert, claim, conjecture, be possible, seems. Ainsi, on peut dire:

(20) "He believes that the earth is flat."

(21) "It is possible that the earth is flat."

(22) "He is sure that the earth is flat."

(23) "It seems that the earth is flat."

(24) "Linus conjectures that the earth is flat."

sans présupposer que la proposition exprimée par la phrase en position de complément est vraie. Remarquons que les factifs semblent satisfaire le test de la négation interne. On peut dire (17) ou "I do not deplore that John has been found guilty." et la présupposition ne change pas.

Kiparski et Kiparski, qui ont découvert ce phénomène et établi cette distinction entre "prédicats", présentent ce trait des prédicats comme un trait sémantique. Mais, de notre point de vue, il y a ici une ambiguïté. Ce trait des prédicats est dit sémantique, mais la relation de présupposition, elle, est pragmatique, puisque ce sont les locuteurs qui présupposent. On a affaire ici à une relation de présupposition qui ressemble beaucoup aux relations pragmatiques de présupposition que l'on rencontrera au prochain chapitre.

## 8.2 Fillmore

Fillmore (Fillmore, 1969) utilise aussi la notion de présupposition. Il identifie les présuppositions avec "les conditions qui doivent être satisfaites avant qu'une phrase puisse être utilisée dans n'importe laquelle de ses fonctions (asserter, questionner, c'est-à-dire faire des actes de langage) (...)" , ou des "conditions de succès" pour l'utilisation d'un item,

les conditions qui doivent être satisfaites pour que l'item soit utilisé  
 44  
 adéquatement.

Selon Fillmore, une phrase a des présuppositions, alors que l'on attribue habituellement cette caractéristique aux énoncés. Mais étant donné que les présuppositions sont liées à l'usage réussi d'une phrase, cela ne fait pas de problème. Chez Fillmore, les présuppositions sont liées, plus précisément, à des items lexicaux.

L'auteur donne pour programme ..... l'énumération des présuppositions de chaque item du lexique. Par exemple, pour le verbe "accuse" tel qu'il apparaît dans "Pierre accuse Marie d'avoir tué sa souris blanche.", les présuppositions seraient i) que les arguments de "accuse" sont des noms d'individus humains, ii) que d'avoir tué sa souris blanche est une activité et que iii) le sujet juge que cette activité est mauvaise. Pour bachelor les présuppositions seraient i) humain, ii) adulte et . iii) non marié.

Mais Fillmore, dans l'analyse de "Please, open the door." mentionne comme présupposition, en plus de i) la porte est fermée (présupposition liée à open), ii) il existe une porte spécifique. Cette dernière présupposition n'est pas lexicale (à moins qu'elle ne soit liée à the, qui serait utilisé indexicalement ?), bien qu'elle fasse partie des conditions d'ajustement de notre exemple.

Mais ces problèmes sont mineurs.

Le problème majeur tient à la confusion, notée par Katz (Katz, 1972), que l'on retrouve chez Fillmore entre restrictions de sélection et présuppositions. Selon Fillmore, les restrictions de sélection sont des présuppositions.

Les restrictions de sélection sont, brièvement, des restrictions posées par un item lexical sur les expressions qui peuvent avoir une occurrence dans son entourage immédiat. Ainsi, et en reprenant les exemples de Katz (Katz, 1972), handsome a pour restriction de sélection  $\langle(\text{humain}) \vee (\text{artefact})\rangle \langle(\text{conduite})\rangle \langle(\text{montant})\rangle$ . Ainsi, handsome ne pourrait être suivi que par une expression qui a, dans son sens spécifié,  $\langle(\text{humain})\rangle$ , comme par exemple woman, pour avoir handsome woman,  $\langle(\text{artefact})\rangle$ , comme desk, pour avoir handsome desk,  $\langle(\text{conduite})\rangle$ , comme welcome, pour avoir handsome welcome, ou  $\langle(\text{montant})\rangle$ , comme sum of money, pour avoir handsome sum of money. Chez Chomsky (Chomsky, 1971), ces restrictions sont considérées comme syntaxiques, chez Fillmore (et chez Katz), comme sémantiques.

Mais on doit considérer les présuppositions comme des conditions nécessaires, mais non suffisantes, qui doivent être satisfaites pour qu'un acte illocutoire soit réussi ou pour qu'une proposition soit vraie ou fausse, alors que les restrictions de sélection sont des conditions dont la satisfaction est nécessaire pour qu'une phrase ait un sens.

Fillmore confond donc conditions de correctitude sémantique et conditions de succès (au sens où il utilise ce terme), et même conditions de vériconditionnalité.

Son analyse ne fonctionne pas pour d'autres raisons. Comme le remarque Kempson, si on prend l'assertion "That person is a bachelor." ou sa négation, "That person is not a bachelor.", si ce que dit Fillmore est vrai, et si on fait passer le test de la négation interne à ce que Fillmore appelle présupposition, on obtient de curieux résultats. Ainsi, à "That person is not a bachelor.", on pourrait ajouter:

- (25) "He is married."  
 (26) "He is only five years old."  
 (27) "It's a woman, who is unmarried."  
 (28) "It's a spinster."  
 (29) "It's a scarecrow."

On obtient alors le résultat étonnant que bachelor a plusieurs significations et plusieurs présuppositions. Lisons le tableau suivant en nous souvenant qu'il n'est compréhensible que dans la mesure où l'on sait que les présuppositions ne font pas partie de la signification; et que les présuppositions sont préservées sous la négation interne:

I	<u>Bachelor</u> : signification: non marié présupposition: mâle, adulte, humain
II	signification: adulte, non marié présupposition: mâle, humain
III	signification: mâle, non marié présupposition: adulte, humain
IV	signification: mâle présupposition: non marié, adulte, humain
V	signification: non marié, adulte, humain. présupposition:

respectivement, pour les exemples (25)-(29). Dans chaque <sup>cas</sup>, ce qui est signifié est ce qui est nié. Mais n'est pas nié ce qui est présupposé.

La signification de bachelor varie avec ce qu'on ajoute après la négation!

### 8.3 Lakoff

Lakoff (Lakoff 1971, 1972) insiste aussi pour que la notion de présupposition soit utilisée en sémantique, et ce principalement pour

permettre l'évaluation du degré de grammaticalité de certaines phrases.

Il écrit:

"(...) there are great many cases where it makes no sense to speak of well-formedness and/or relative grammaticality, that is, in such cases, a sentence will be well-formed only with respect to certain presuppositions about the world."<sup>45</sup>

Ainsi, pour affirmer qu'une phrase est grammaticale, il faut connaître l'arrière-fond présuppositionnel sur lequel elle repose. Cette thèse est intéressante puisqu'elle implique que la syntaxe n'est pas indépendante de la sémantique, voire de la pragmatique. Mais cette thèse est mal défendue.

Parmi les présuppositions, Lakoff range de nombreux phénomènes: la connaissance factuelle, l'arrière-fond culturel, les croyances à propos du monde, les restrictions de sélection, l'information donnée précédemment dans le discours et les conditions à la performance réussie d'un acte de langage. Mais il ne caractérise ni ces phénomènes ni leurs relations. On ne sait pas non plus si ces présuppositions sont des phrases, des propositions, des faits ou les trois, ni si, dans ce bloc, on peut distinguer des phénomènes purement sémantiques et des phénomènes purement pragmatiques. Le test de la négation ne fonctionne pas, il va sans dire, pour tous les cas.

L'ensemble des phénomènes groupés sous le sigle "présupposition" forme un tout hétérogène, qui aurait intérêt à être distingué plutôt qu'à être confondu par une théorie des langues naturelles.

En 1972, dans "Linguistics and Natural Logic" Lakoff réutilisera la notion de présupposition, en la définissant d'une façon plus classique: les présuppositions sont les phrases qui doivent être vraies pour

qu'une phrase soit vraie ou fausse.

Mais, du même souffle, Lakoff affirme qu'un locuteur utilisant une phrase pour performer un acte illocutoire fait certaines assumptions à propos du contexte, et laisse entendre qu'il a ainsi défini la notion de présupposition (présuppositions = assumptions faites à propos du contexte.) Ceci est, on le verra, une notion pragmatique de présupposition.

Il est aussi remarquable qu'en quelques pages Lakoff affirme que la relation de présupposition relie une phrase à "quelque chose de vrai", ce qui est une caractérisation sémantique, et un locuteur à un acte de langage, ce qui est une caractérisation pragmatique. Il y a implicitement, chez Lakoff, deux notions de présupposition.

Dans ce même article de 1972, sans offrir de théorie ou de généralisation intéressantes, Lakoff fait des analyses de cas. On retrouve une analyse assez intéressante de contrefactuels. Selon le linguiste, lors de l'utilisation des énoncés contrefactuels comme: "Si tous les joviastes sont des marxistes, alors je suis un menteur." les locuteurs présupposent la fausseté des propositions exprimées par les phrases constituantes. Ces cas se distinguent des phrases complexes de forme "Si .... alors ...." non contrefactuelles. Lors de l'utilisation de ces phrases, le locuteur ne présupposerait ni la vérité ni la fausseté des propositions exprimées par les phrases constituantes. Lakoff soutient aussi qu'il existe des présuppositions de différents niveaux, et qu'on peut distinguer grâce à des "qualifications" qui parfois ..... annulent les présuppositions. Par exemple, soit:

(30) "Few men have stopped beating their wives."

(31) "Some men have stopped beating their wives"

(32) "Some men have beaten their wives."

Selon le linguiste, (30) présuppose (31), qui elle présuppose (32). (30) présupposerait aussi (32). Mais (31) serait une présupposition de premier ordre et (32) une présupposition de second ordre. La distinction est faite en affirmant qu'on peut annuler la présupposition de premier ordre sans construire de phrase bizarre, alors qu'on ne peut annuler la présupposition de second ordre sans construire de phrase bizarre. Ainsi, on pourrait éliminer la présupposition de premier ordre de (30) et dire "Few men have stopped beating their wives, if any at all have.", où la "qualification" élimine (31). Mais "Few men have stopped beating their wives, if any have beaten them at all.", où est éliminée la présupposition de second ordre, est bizarre.

Si cette analyse fonctionne bien dans certains cas, il n'en va pas toujours ainsi. Il y aurait parfois échec de la transitivité entre différents ordres. Mais ces cas ne nous intéresseront pas. Cette analyse est inadéquate à plusieurs points de vue. Par exemple, il est évident que (30) implique strictement (31), mais ne le présuppose pas: toutes les conditions de vérité de (31) sont des conditions de vérité de (30).

Lakoff présente d'autres cas sans quantificateur et où il y a des phrases insérées. Par exemple, "Max realized that he was pretending that he was sick." aurait pour présupposition de premier ordre "prétend qu'il est malade", qui aurait pour présupposition qu'il n'est pas malade, ce qui serait une présupposition de second ordre de notre exemple. Mais il ne présente que des cas où il y a échec de la transitivité, négligeant les cas où il n'y a pas échec de la transitivité et ne fournissant au-

cun moyen de décider si, pour un énoncé quelconque, il y a ou non échec de la transitivité. Par ailleurs, il n'offre aucun argument pour justifier sa distinction entre différents ordres de présuppositions.

Lakoff introduit, sans le souligner, le problème de la projection pour les présuppositions, sur lequel nous reviendrons. Mais il ne présente ni généralisations, ni définitions claires, ni explications. En fait, il ne fait que décrire certains phénomènes. Nous pouvons considérer que son apport théorique au problème des présuppositions est négligeable. Cependant, il présente des cas paradigmatiques qui sont d'importants "puzzles".

#### 8.4 Katz

Katz, qui affirme que la sémantique doit, entre autres choses, rendre compte du phénomène des présuppositions (Katz, 1972), redéfinit la relation frégéenne de présupposition à l'intérieur d'une sémantique linguistique<sup>46</sup>. La position katzienne tient pour l'essentiel dans l'affirmation suivante:

"The presupposition of an assertion will be taken to be a condition found in the meaning of the sentence expressing the proposition. It expresses a referential requirement whose satisfaction is the condition under which the proposition is either true or false, or has a true negation."<sup>47</sup>

Notons que les présuppositions sont liées à des "lectures" d'expressions qui ont une occurrence référentielle. La dernière clause de la dernière phrase permet d'écarter des expressions génériques comme "la baleine" dans "La baleine est un mammifère."

La conception katzienne de la sémantique est, en quelques lignes, la suivante: la sémantique est la théorie de la signification des expressions dans un contexte nul<sup>48</sup> — ou indépendamment d'un contexte, c'est-



à-dire dans le langage. La signification d'une expression dans un contexte nul correspond à son sens conventionnel. L'introduction de la notion de contexte nul permet à Katz de caractériser la relation sémantique/pragmatique d'une façon assez simple. La pragmatique devient tout simplement l'étude de la signification des phrases dont la signification n'est pas la signification dans le contexte nul, les phrases qu'on doit analyser en tenant compte des contextes dans lesquels elles sont utilisées, et de l'exploitation qu'en font les locuteurs. Par exemple, la pragmatique aurait entre autres objets d'étude les actes illocutoires indirects. Nous ne nous intéresserons pas ici à la pragmatique de Katz, mais uniquement à sa sémantique, puisqu'il affirme que seul un concept sémantique de présupposition est nécessaire en théorie de la signification,

Le linguiste distingue plusieurs sortes de définition en sémantique.

Il y a des "définitions de signification", où l'on retrouve les concepts de la théorie des sens (ou, en gros, de la théorie des intensions), des "définitions de référence", où l'on retrouve les concepts de la théorie de la référence (ou, en gros, de la théorie des extensions); on a ensuite des "définitions" structurales, qui expliquent la structure d'une propriété sémantique ou d'une relation qui est telle qu'on peut en identifier les instances sur la base du fait qu'elles exemplifient cette structure",<sup>49</sup> où l'on retrouve des concepts comme ceux d'anomalie sémantique (pas de "lecture"), d'ambiguïté (plusieurs "lectures"), etc..., des "définitions interprétatives", "interprétant les exemplifications d'une propriété sémantique ou relation en termes logiques"<sup>50</sup>; -- par exemple, l'interprétation de "anomalie sémantique" est, dans une définition interprétative, "n'exprime pas de proposition". Il y a, finalement, des définitions d'expressions où l'on retrouve des définitions de "phrase", "nom", etc...

des concepts syntaxiques, et des "définitions de sens", où l'on définit des concepts sémantiques tels que "concept", "proposition", etc...

Les définitions de "présupposition" sont des "définitions de sens" et des "définitions de référence", et doivent être distinguées en définitions structurales et en définitions interprétatives.

Le linguiste distingue, relativement à la notion de présupposition, deux types de propositions. On a d'abord les indéterminables, qui sont présentées comme suit:

"A proposition is indeterminate just in case it is represented by a reading R which is the reading of the sense of a sentence and, moreover, the reading of the subject of this sentence, which is a component of R, contains two semantic markers from the same antonymous n-tuple." (Katz, 1972, p.144)

Par exemple, une phrase ayant "le cercle carré" en position de sujet serait une indéterminable. On peut aussi distinguer, parmi les indéterminables, les simplement indéterminables, celles dont une des "lectures" du sujet est contradictoire, et les complètement indéterminables, celles dont toutes les "lectures" de l'expression en position de sujet sont contradictoires. D'autre part, on a les déterminables, qui sont présentées de la façon suivante:

"A proposition is determinable just in case it is represented by a reading R which is the reading of a sense of a sentence, and, moreover, the reading of the subject of this sentence, which is a reading component of R, does not contain distinct semantic features from the same antonymous n-tuple." (Katz, 1972, p.144)

De même, on peut distinguer celles qui sont simplement déterminables et celles qui sont complètement déterminables en utilisant le modèle des indéterminables. Par exemple, "l'actuel roi de France" est complètement déterminable. Seules les propositions déterminables nous intéresseront.

Ces dernières sont déterminées --- les expressions en position référentielle dans ces phrases "réfèrent" --- ou indéterminées --- les expressions en position référentielle dans ces phrases "réfèrent", mais de façon contingente. Notons que Katz, par la suite, étend à toutes les expressions ayant une occurrence dans une phrase la clause de la "lecture" référentielle ou non, et que, donc, une phrase sera sans valeur de vérité même si une expression autre que celle qui est en position de sujet dans une phrase n'a pas de dénotation.

Katz propose ensuite la définition structurale suivante de la notion de présupposition:

- "(1) A proposition P has a presupposition just in case there is at least one referring term in P.  
 (2) The presupposition of a proposition P is the requirement that each referring term in P has its appropriate designatum." 51

Cette définition ne pose pas de problèmes majeurs: on demande que les expressions qui sont référentielles, dans une phrase, aient une dénotation. Le fait que ces expressions aient une occurrence référentielle sera marqué dans la "lecture" de l'expression à l'aide d'une mise entre parenthèses larges de variables catégorisées. Les variables catégorisées qui sont mises entre ces parenthèses permettent de noter qu'un terme présuppose. La mise entre parenthèses larges donne quelque chose comme

(.....  $\left[ \begin{smallmatrix} \text{X} \\ \text{X} \end{smallmatrix} \right]$  .....)

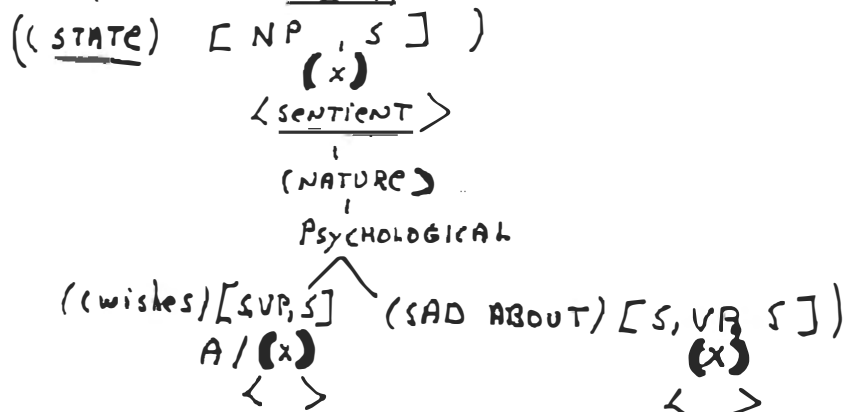
Les variables catégorisées sont liées à des positions syntaxiques.

Ainsi, on a

$\left[ \begin{smallmatrix} \text{NP, S} \\ \text{X} \end{smallmatrix} \right] \left[ \begin{smallmatrix} \text{NP, VP, préd. PL, S} \\ \text{X} \end{smallmatrix} \right] \left[ \begin{smallmatrix} \text{NP, Prop., PL, VP, Préd., PL., S} \\ \text{X} \end{smallmatrix} \right]$

où la première fonction grammaticale spécifie le sujet, la seconde l'objet direct et la troisième l'objet indirect.

Un exemple de l'application de la mise entre parenthèses larges est la "lecture" (simplifiée) de regret, un factif:

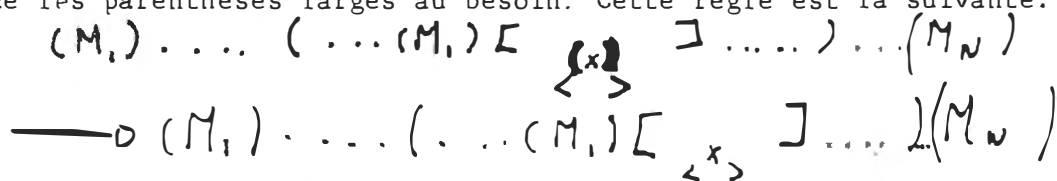


où l'on peut lire que l'existence du sujet, de même que celle de l'objet, sont présupposées.

Le problème est maintenant de savoir où mettre les parenthèses larges. Et Katz a une réponse désarmante:

"There is no general answer to the question of when to represent an argument place in a lexical item as referential, though often there are generalizations like one about verbs of propositional attitudes. This aspect of lexical reading has to be determined, more or less, on a case-by-case basis, by comparing a heavy-parentheses treatment with one that makes no use of them to discover which provides the best predictions about the semantic properties or relations of the complex constituents and the sentences in which the lexical item appears." 52

Mais pis encore, Katz a besoin d'une règle qui permet d'effacer les parenthèses larges au besoin. Par exemple, si un terme dans une phrase est marqué par des parenthèses larges et que, selon un autre locuteur, le terme n'est pas en position référentielle, ce dernier locuteur n'a qu'à appliquer la H.P.W.R., la "heavy-parentheses wipe-out rule", qui efface les parenthèses larges au besoin. Cette règle est la suivante:



Elle s'applique dans tous les cas où l'on ne veut pas dire qu'il y

a présupposition.

La définition interprétative présentée par Katz est la suivante:

"the presupposition of the proposition P is the condition under which a sentence expressing P succeeds in performing (in the null context) the illocutionary act<sup>53</sup> of the kind for which its propositional type qualifies it"

Si, dans le cas de l'assertion, la satisfaction des présuppositions est une condition nécessaire et suffisante pour que l'acte de langage soit réussi, pour les autres actes de langage, selon Katz, c'est une condition nécessaire mais non suffisante. Aussi doit-il définir des conditions de succès pour chaque type --- pour les autres actes de langage --- et définir interprétativement les conséquences de l'échec des présuppositions. Nous ne nous engagerons pas dans la discussion de ces conditions, ce qui nous demanderait un nombre trop important de pages.

Nous en savons toutefois suffisamment sur les thèses de Katz pour montrer que la théorie de ce dernier souffre de faiblesses majeures.

Mais avant de montrer ces faiblesses, il convient d'apporter quelques précisions. Chez Katz, la relation de présupposition lie des propositions et des objets (ou des ensembles d'objets<sup>54</sup>), ou des états de choses (dans le cas des factifs, par exemple, ou des énoncés contenant un quantificateur universel). Quand il y a échec des présuppositions, aucun acte n'est fait, bien qu'une proposition ait été exprimée, parce que la proposition exprimée n'a pas de valeur de vérité.

Mais cette théorie, bien qu'elle se présente comme scientifique, est infalsifiable, à cause de la H.P.W.R., qui permet d'effacer les positions référentielles au besoin. Par ailleurs, on ne sait pas où poser les parenthèses larges, puisqu'il n'y a aucune généralisation. Pourtant, on sait

que, dans des circonstances normales d'énonciation, quelqu'un disant "Paul aime Virginie.", présuppose que "Paul" a une dénotation. Katz ne semble pas, néanmoins, avoir vu la généralisation que l'on peut faire à partir de ce cas.

Enfin, Katz confond référence et dénotation tout au long de ses textes. Cette mauvaise utilisation du vocabulaire des théories du langage obscurcit l'exposé de la théorie.

### Conclusion

Au cours de notre survol historique des essais de caractérisation de la relation sémantique de présupposition, j'ai soutenu que chez Frege et Strawson il y avait une ambiguïté entre une relation sémantique et une relation pragmatique. Nous avons aussi vu que Strawson avait abandonné une relation de présupposition caractérisée principalement en termes sémantiques, au profit d'une relation que l'on qualifierait plutôt de pragmatique, puisqu'on y retrouve la notion de thème, qui fait partie d'une théorie de la communication ou de la conversation.

On s'est aussi rendu compte que la relation dite sémantique de présupposition était finalement de peu d'utilité, puisqu'elle n'est utilisable que pour analyser des assertions. Par ailleurs, on a vu comment Austin a brouillé la distinction entre présupposition et conditions de succès.

La relation sémantique de présupposition a peu d'importance en théorie de la signification. Ceci ne signifie cependant pas que cette relation n'ait aucun intérêt. Elle a motivé l'utilisation de logiques déviantes — de logiques trivalentes par exemple — et soulève des problèmes relatifs à l'ontologie de la logique formelle — en particulier relatifs au fait que

la quantification existentielle implique que l'univers de discours de la logique formelle est non-vide . Ce sont là des problèmes de philosophie de la logique qu'il ne nous appartient pas de traiter. Dans ce mémoire, il s'agit d'examiner l'impact du problème des présuppositions sur les théories de la signification, et non en logique au sens strict.

En linguistique, l'apport théorique à la théorie des présuppositions est faible. Ou plutôt était faible, puisque, depuis 1975, un travail important se fait dans ce domaine. Ainsi, une tendance récente se manifeste où l'on fait disparaître le problème des présuppositions. Kempson, Boer et Lycan, Wilson, sont les principaux représentants de cette tendance. Selon ces derniers, les phénomènes qualifiés précédemment de présuppositionnels sont analysables en termes d'implication stricte et de concepts pragmatiques (tels le concept d'implication, de Grice (Grice, 1975)). Karttunen et Peters font plus ou moins partie de cette nouvelle tendance.

Dans les années 1970, on a mis en place une notion pragmatique de présupposition, et ce, en particulier, devant des difficultés relatives au problème de la projection. Cette notion est l'objet des prochains chapitres.

#### Addendum : noms propres et descriptions définies

Nous n'avons pas fait de distinction entre les présuppositions à l'utilisation des descriptions définies et à l'utilisation des noms propres. Il faut maintenant expliquer cette négligence.

Jusqu'à Strawson, cette distinction ne fait pas de problèmes. Chez Frege, on a vu pourquoi. Chez Strawson, la raison est à peu près la même, puisque, pour Strawson, un locuteur utilisant un nom propre a "à l'esprit"

un certain nombre de descriptions définies, descriptions s'appliquant au porteur du nom propre, que le locuteur peut substituer au nom propre. (Voir Strawson, Individuals.) On pourrait considérer qu'un nom propre est une variable pour description définie, description définie utilisée attributivement chez Strawson. C'est là le "paradigme de l'arrière-fond des descriptions" selon l'expression de Donnellan.

Un autre paradigme s'est installé. Ses représentants sont Kripke ("Naming and Necessity") et Donnellan ("Proper Names and Definite Descriptions"). Selon ces derniers, aucun arrière-fond de descriptions n'est nécessaire pour utiliser un nom propre, et les noms propres n'ont pas de sens. Selon les tenants de ces thèses, Frege aurait soutenu dans la fameuse note 5 de Frege (1892), que les noms propres ont un sens. A l'intérieur de ce nouveau paradigme, le problème des présuppositions ne s'est pas clairement posé (mais voir Donnellan, "Speaking of Nothing") pour les noms propres.

Haack (Haack, 1978) soutient une approche qui se situe en marge des deux paradigmes déjà mentionnés. Selon cette dernière, les noms propres sont utilisés sur un fond d'information partagée au moins partiellement. Cette théorie se distingue de celle de Strawson, à cause de la notion de fond partagé, tout en se rapprochant de la théorie de la communication présentée par Strawson.

Mais ces positions de Haack nous ramènent au niveau de la pragmatique.



## CHAPITRE II

### .. Les notions pragmatiques de présupposition

On peut identifier, en philosophie du langage, plusieurs notions pragmatiques de présupposition. Parmi celles-ci on retrouve celle de Keenan (Keenan, 1971), qui est la plus faible et la plus générale:

"(...) we could state the general definition of pragmatic presupposition as follows: an utterance of a sentence pragmatically presupposes that its context is appropriate." (Keenan, 1971, p.49)

Parmi les traits du contexte qui seraient pertinents pour que l'énonciation d'une phrase soit comprise et qui permettraient de définir l'adéquation, on retrouve:

- " (a) status and kind of relations among the participants;
- (b) age, sex, and generation relations among the participants ;
- (c) status, kin, age, sex, and generation relations between participants and individuals mentioned in the sentence:
- (d) presence or absence of certain objects in the physical setting of the utterance; and
- (e) relative location of participants and items mentioned in the sentence itself." <sup>1</sup>

Mais Keenan , tout en considérant que sa définition est trop vague, ne produit aucune théorie de l'adéquation des énoncés. Sa définition est en effet nettement déficiente, puisque le définiendum a une occurrence dans le définiens. Pour ce, elle est inutilisable.

Toutefois, elle a un caractère descriptif qui permet d'entrevoir les phénomènes que l'on veut saisir à l'aide de cette nouvelle notion: ce qui doit être réalisé pour qu'une énonciation soit adéquate. Ici, le terme "adéquat" n'est pas défini. Par ailleurs, la notion de contexte utilisée par Keenan demeure vague. Nous reviendrons sur ces problèmes.

On peut aussi considérer comme une définition de la relation pragmatique de présupposition la reconstruction, par Boer et Lycan (Boer et Lycan, 1976), de la notion d'invitation à l'inférence de Zwicky et Geiss<sup>2</sup>:

"S1 invite à l'inférence de S2 (où "S" est une variable pour phrase) = donné un certain fond de croyances, on pourra avoir une certaine certitude en assumant que si quelqu'un énonce S1, il agira comme voulant être vu comme s'étant engagé, en énonçant S1, à la vérité de S2." <sup>3</sup>

Par exemple, quelqu'un disant "Elle n'a pas réussi à convaincre le jury." agit comme s'engageant vis-à-vis la vérité de "Elle a essayé de convaincre le jury."

Malheureusement, la notion d'invitation à l'inférence demeure très vague: la notion de "fond de croyances" devrait être précisée (qu'y a-t-il dans ce fond ?) et la façon dont est faite l'inférence devrait être esquissée avec plus de netteté. Cette notion ressemble à celle d'implicitation que l'on retrouve chez Grice (Grice, 1975), et qui sera examinée plus loin. Cette ressemblance est encore plus évidente si on examine la version originale de la notion d'invitation à l'inférence:

"Une phrase de forme  $(x \supset y)$  invite à une inférence de forme  $(\sim x \supset \sim y)$ ." <sup>4</sup>

Si quelqu'un dit "Si tu m'embêtes ce soir, je ne te laisserai pas aller au cinéma demain.", il invite à croire "Si tu ne m'embêtes pas ce soir, je te laisserai aller au cinéma demain." Selon les deux linguistes (Zwicky et Geiss), on retrouverait ici la formulation d'un principe de

perfection du conditionnel. Ce principe est modifiable pour avoir la formulation plus générale:

" Une phrase de forme  $(X \vee Y) \supset Z$  invite à l'inférence de  $(X \cdot Y) \supset Z$ "<sup>5</sup>

Par exemple, si un locuteur dit "Si Roger joue de la flûte ou chante un air d'opéra, je mange mon chapeau.", il invite à croire "Si Roger joue de la flûte et chante un air d'opéra, je mange mon chapeau.". Mais, toujours selon ces auteurs, la notion d'invitation à l'inférence rend compte de phénomènes explicables à l'intérieur de la théorie gricéenne de la conversation en termes d'implicitation non conversationnelle. Cependant, ni Zwicky ni Geis ne savent quelle serait cette explication.

De toute façon, la notion d'invitation à l'inférence est beaucoup trop restreinte pour être utilisée comme notion pragmatique de présupposition, puisqu'elle ne permet de saisir qu'un phénomène lié aux conditionnelles.

Enfin, Gazdar<sup>6</sup> mentionne une définition de Thomason<sup>7</sup>, définition formulée en termes d'implicitation:

"Sentence A pragmatically presupposes a proposition B relative to a context C if A conversationally implicates B relative to C and A conversationally implicates B relative to C."<sup>8</sup>

Cette définition fait appel à une théorie de la conversation qui est relativement faible, comme on le verra. On pourrait poursuivre plus longuement cette énumération d'essais de caractérisation d'un concept ou d'une relation pragmatique de présupposition. A mon avis, mis à part des théories très récentes (celle de Gazdar, par exemple), deux théories méritent d'être prises au sérieux. La première, celle de Stalnaker, fut construite dans le but d'analyser des problèmes pragmatiques. La seconde,

celle de Karttunen et Peters, dans le but de résoudre le problème de la projection. Nous aborderons cette dernière théorie dans le prochain chapitre. Dans ce chapitre-ci, on trouvera d'abord un examen de la théorie de Stalnaker avec un exposé de la conception de la sémantique et de la pragmatique sur laquelle elle repose, et finalement un exposé des deux premières théories de Karttunen. Ces deux théories occupent une place importante dans la littérature sur les présuppositions, et nous permettront d'introduire et de mettre en perspective la théorie que Karttunen a mis en place avec Peters.

### 1. Stalnaker

Pour Stalnaker, la sémantique est l'étude des propositions et de leurs relations avec les phrases qui les expriment. Ici la notion de proposition est caractérisée dans les termes de la sémantique des mondes possibles (possible-worlds semantics): une proposition est une fonction de mondes possibles dans valeur de vérité. Cette caractérisation demande quelques commentaires. Kripke, vers la fin des années cinquante, introduisit ce type de sémantique, qui fut largement utilisé par Montague dans les années soixante, et dont on peut retrouver les origines chez Carnap (Carnap, 1947). Les sémanticiens installés à l'intérieur de ce paradigme définissent ce que Carnap appelait des intensions, qui ne sont pas des entités linguistiques, en termes de fonction de monde possible dans extension. Plus précisément, chaque type d'intension est définie comme une fonction de monde possible dans l'extension correspondant à ce type. Par exemple, alors que chez Carnap une description définie a pour extension un objet, et pour intension un concept individuel, dans le nouveau paradigme, l'extension de la description définie demeure un objet, mais son

intension est définie comme une fonction de mondes possibles dans objet individuel. La notion de proposition exposée plus haut est un autre type de définition produite à l'intérieur de ce paradigme. Je ne ferai pas ici un exposé d'introduction à ce type de sémantique, qui sera utilisée au cours de ce chapitre et des chapitres suivants. (Pour plus de détails, on lira Hugues et Cresswell, 1968, Haack, 1978, Dowty, 1981, ou les articles de Kripke, (Kripke, 1963) . On pourra aussi consulter l'addendum à la fin de ce chapitre.)

Le problème majeur en sémantique est la définition des conditions  
9  
de vérité pour des phrases de certaines langues .

Mais la sémantique ne peut, selon Stalnaker, rendre compte des propositions exprimées par certaines phrases, celles contenant des expressions indexicales. Les propositions exprimées par de telles phrases varient relativement au contexte dans lequel elles sont exprimées. Par exemple, une phrase contenant l'expression indexicale "je", comme "Je suis malade." , exprime différentes propositions selon le locuteur qui l'utilise. Aussi, la valeur de vérité de la proposition exprimée par cette phrase varie d'un contexte à l'autre, selon le locuteur qui l'utilise. Si je dis cette phrase au temps  $t$ , la proposition exprimée par cette phrase est fausse, parce que je ne suis pas malade. Mais si Pierre Tremblay, qui est malade au temps  $t$ , utilise cette phrase au temps  $t$ , la proposition exprimée sera vraie.

Pour rendre compte de ces phrases, il faut utiliser la notion de contexte. Cette dernière notion est pragmatique selon Stalnaker.

La pragmatique est définie par ce philosophe comme :

"(...) the study of linguistic acts and the contexts in which they are performed."<sup>10</sup>

La pragmatique doit:

- 1) définir et caractériser les types d'actes illocutoires et leurs conditions de succès, et
- 2) caractériser les traits du/des contexte(s) d'énonciation pertinents pour l'interprétation des énoncés.

Les traits pertinents seront utilisés non seulement pour interpréter les phrases contenant des expressions indexicales, mais toutes les phrases. Ainsi, les phrases utilisées seront interprétées à l'aide de deux systèmes d'indices. Dans un premier, des mondes possibles, pour avoir des propositions, et dans un second, des contextes, pour avoir une phrase complètement interprétée. Plus précisément, une proposition est représentée par  $F(W, (1, 0))$ <sup>\*</sup>, et la phrase complètement interprétée par  $F(\text{prop.}, C)$ <sup>\*\*</sup>

Stalnaker range parmi les traits pertinents du contexte les présuppositions pragmatiques. On peut définir ces présuppositions, par anticipation, comme un ensemble de propositions considérées comme vraies par un locuteur, qui assume que son allocutaire fait de même.

Ces présuppositions sont:

- 1) faites par un locuteur dans une conversation,
- 2) "des dispositions linguistiques complexes manifestées dans le comportement linguistique",<sup>12</sup>
- 3) normalement considérées comme vraies (mais rien n'empêche qu'elles puissent être vues fausses),
- 4) indexées à un moment du temps, et peuvent varier au cours d'une

\* Où W est un ensemble de mondes possibles, "1" et "0" le vrai et le faux.

\*\* Où "prop." est une variable pour proposition et 'C' une variable pour context

conversation ( le contexte peut changer, ne serait-ce que par ce simple fait.)

On a ici une relation liant un locuteur, un énoncé et un contexte.

Stalnaker adoptera successivement quatre positions sur la relation présupposition/contexte. En 1970, il affirme que les présuppositions pragmatiques forment l'élément le plus important du contexte, en 1973, qu'elles définissent le contexte, et en 1974 qu'elles ne définissent qu'en partie le contexte. En 1978, il reprend la position de 1973. Par ailleurs, en 1973 sera abandonné le trait 2) auquel sera substitué le trait:

2') présupposer est une attitude propositionnelle, "l'attitude  
13  
d'accepter quelque chose comme vrai."

qui sera abandonné en 1974 au profit de:

2'') présupposer est une "disposition linguistique — une disposition à agir dans l'utilisation de la langue comme si on  
14  
avait certaines croyances, ou faisons certaines assumptions."

Il restait à Stalnaker à préciser son concept de présupposition. Il présenta d'abord la définition suivante:

"To presuppose a proposition in the pragmatic sense is to take its truth for granted, and to assume that others involved in the same context do the same."<sup>15</sup>

Cette définition fut ensuite précisée:

D "A speaker presupposes that P at a given moment in a conversation just in case he is disposed to act in his linguistic behavior as if he takes the truth of P for granted, and as if he assumes that his audience recognizes that he is doing so."<sup>16</sup>

Il présente finalement trois définitions possibles:

- "(a) a sentence X presupposes that Q just in case the use of X to make a statement is appropriate (or normal, or conversationally acceptable ) only in contexts where Q is presupposed by the speaker;
- (b) the statement that P (made in a given context) presupposes that Q just in case one can reasonably infer that the speaker is presupposing that Q from the fact that the statement was made;
- (c) the statement that P (made in a given context) presupposes that Q just in case it is necessary to assume that the speaker is presupposing that Q in order to understand or interpret correctly the statement." <sup>17</sup>

Remarquons que ces trois définitions ne sont pas équivalentes entre elles et qu'aucune n'est équivalente à la définition qui les précède, la définition D. La première est une caractérisation de phénomènes sémantiques en termes pragmatiques (elle s'applique à des phrases), et les deux dernières caractérisent un phénomène pragmatique, à cause de la notion de statement. Mais toutes ces définitions sont circulaires ou renvoient à la définition D: les deux dernières à cause de la présence dans le définiens des présuppositions faites par le locuteur, et la première à cause de l'expression "use ... to make a statement", qui renvoie aux définitions (b) et (c), et ainsi à la définition D. Descriptivement, la définition D répond à certaines intuitions sur lesquelles se basent la plupart des philosophes formulant des notions pragmatiques de présupposition : on voudrait saisir à l'aide d'une telle notion l'ensemble des propositions qu'un locuteur considère comme vraies au cours de la conversation, et considère comme partagées par ses allocutaires. Ces propositions posent des contraintes sur les actes illocutoires que peut performer un locuteur à un temps t.

Cette notion permet de rendre compte du fait que, par exemple, quand je parle de la crise polonaise avec mon barbier, je présuppose un certain nombre de choses : que les événements dont on parle ont lieu en Pologne,



que Solidarité est un syndicat indépendant, que la Pologne est aux prises avec de graves problèmes économiques, etc... Mais, dans une situation normale, je ne présuppose pas une connaissance des relations soviéto-polonaises depuis 1917, ni l'oeuvre de Lénine: je ne puis faire ces deux dernières présuppositions parce que je ne puis considérer que mon barbier connaît ces relations et a lu l'oeuvre de Lénine. Les présuppositions ont de l'importance pour déterminer quels actes illocutoires je performerai.

Il est évident que peuvent s'ajouter de nouvelles présuppositions. Si je suis un spécialiste des relations soviéto-polonaises, en discutant de cette crise, je restreins le nombre de propositions que je puis considérer comme partagées. Mais, si au cours de la conversation j'apprends que mon barbier a fait une thèse de doctorat sur le sujet, j'élargirai la classe des propositions que je puis considérer comme partagées. De même, si on échange de l'information au cours de la conversation, le champ des propositions qui sont partagées s'élargit.

Il faut rendre compte de l'élargissement de la classe des propositions partagées et, inversement, de son rétrécissement.

Il peut aussi arriver que mon barbier ne soit pas du tout d'accord avec la vérité de toutes les propositions que je présuppose vraies et qu'il se mette à contester certaines de ces propositions. A ce moment, des propositions présupposées seront affirmées, niées, discutées, etc.... Le modèle devra aussi rendre compte du fait que les présuppositions peuvent être affirmées, niées, etc... et, éventuellement, modifiées: la présupposition d'une proposition peut devenir, au cours de la conversation, la présupposition de sa négation. Plus globalement, le modèle devra rendre

compte du fait que les présuppositions à  $t_1$  et les présuppositions à  $t_2$  ne sont pas identiques.

Ces présuppositions sont des propositions, propositions qui ne sont pas nécessairement formulées linguistiquement. Stalnaker ne prend pas position sur la question de savoir si un locuteur devrait donner ces propositions si on le lui demandait.

Cet ensemble de propositions doit respecter certaines contraintes, dont la plus intéressante est qu'il doit être consistant et déductivement clos\* au temps  $t$ . Cette contrainte est trop forte et, on le montrerait facilement, inadéquate. Mais elle a l'avantage de permettre de formuler la notion pragmatique de présupposition en termes de mondes possibles, ce que fait Stalnaker. Il écrit.

"Given the presuppositions, a set of worlds is defined as containing just those in which the presuppositions are true. Given the set of possible worlds, the set of presuppositions is defined as containing just those which are true in all the possible worlds in the set. Intuitively, this set of possible worlds, which I call the presupposition set, contains just the alternative possibilities which the speaker considers to be relevant to the purpose of the participants in the conversation, or just the alternative possibilities among which the participants are expected to have some reason to distinguish with the propositions they might express." <sup>18</sup>

Stalnaker soutient aussi que la notion pragmatique de présupposition a plus d'intérêt que la notion sémantique (et rend cette dernière éliminable.) Trois de ses arguments sont les suivants:

- \* Un ensemble de propositions est déductivement clos s'il contient toutes les conséquences logiques des propositions qu'il contient, c'est-à-dire que s'il contient  $P$  et  $P \rightarrow Q$ , il contient  $Q$ , par exemple. Un ensemble de propositions est consistant s'il ne contient pas de proposition de forme  $(P \wedge \neg P)$ .

- 1) on peut expliquer ainsi des changements de présuppositions d'un contexte à un autre;
- 2) on peut plus facilement distinguer cette relation de présupposition de la relation d'implication stricte;
- 3) l'analyse pragmatique relie le phénomène des présuppositions aux situations de conversation.

Pour appuyer le premier argument, Stalnaker fournit l'exemple suivant: normalement, l'énoncé "My cousin isn't a boy anymore." présuppose que "cousin" est marqué sémantiquement MALE; mais il est facile d'imaginer un contexte où il y a présupposition pragmatique, et où, par l'énonciation de cette phrase, on affirme que ce cousin a changé de sexe. La présupposition pragmatique est donc qu'elle est jeune, alors que la présupposition sémantique est qu'il est un mâle. La phrase serait sémantiquement ambiguë si on utilise un concept sémantique de présupposition, et elle ne l'est pas si on utilise un concept pragmatique de présupposition: on pourrait simplement dire que les contextes ont varié, alors que la proposition exprimée par la phrase demeure "univoque".

Pour appuyer le second argument, Stalnaker montre que la relation d'implication stricte a pour arguments des propositions, alors que la relation pragmatique de présupposition a pour domaine des locuteurs et pour codomaine des propositions. Par ailleurs il faut remarquer que ce qui est pragmatiquement présupposé par un locuteur peut aussi être impliqué strictement par le contenu propositionnel de ce qu'il dit. Par exemple, "Paul réalise que Virginie a des cheveux blancs." a pour présupposition pragmatique la proposition exprimée par "Virginie a des cheveux blancs.", et implique strictement cette dernière proposition.

Pour appuyer son troisième argument, il écrit:

"More generally, it might be that one can make sense of a conversation as a sequence of rational actions only on the assumption that the speaker and his audience share certain presuppositions. If this kind of explanation can be given the fact that a certain statement tends to require a certain presupposition, there will be no need to complicate the semantics and lexicon." <sup>20</sup>

Ce type d'approche permet d'éviter la formulation d'hypothèses ad hoc relativement au comportement de certains items lexicaux.

D'autre part, Stalnaker affirme que l'on peut, à l'aide de cette notion, définir une notion sémantique de présupposition. Cette notion est la suivante:

Une phrase présuppose sémantiquement une proposition si l'utilisation de cette phrase est inadéquate à moins que le locuteur présuppose cette proposition.

On dira alors que "(la) phrase exige une présupposition". <sup>21</sup> L'usage de cette phrase serait inadéquat si le locuteur agit ~~comme~~ s'il ne croyait pas <sup>22</sup> ce qui est présupposé. La notion pragmatique de présupposition serait donc primitive et la notion sémantique dérivée.

Remarquons qu'une telle définition avait déjà été produite par Stalnaker (c'est la définition a)).

Voyons comment cette théorie résoud certains problèmes. Celui de la projection est résolu d'une façon aussi simple qu'élégante. Pour les énoncés complexes où plusieurs énoncés sont liés par des connecteurs logiques, la solution est la suivante: quand un locuteur utilise un énoncé complexe de ce type, la proposition exprimée par chaque phrase utilisée s'adjoint à l'arrière-fond partagé, de même que ses présuppositions si elle en a. Par exemple, si un locuteur dit une phrase déclarative de for-

me "A et B", il affirme A et affirme B. Mais dès qu'est affirmé A, la proposition exprimée par A va rejoindre l'arrière-fond, et devient une présupposition au reste de la conversation, de même que les présuppositions de A, s'il y a lieu. Il y a ainsi enrichissement de l'arrière-fond partagé, parce que ce qui est affirmé à t<sub>1</sub> peut être présupposé à t<sub>2</sub>. Notons qu'il y a ici abandon de l'idéalisation selon laquelle l'énonciation de (P.Q), par exemple, a lieu en un temps t.

La solution au problème des factifs est aussi très simple: on dit simplement que le locuteur présuppose la vérité de la proposition exprimée par la phrase en position de complément. Ici, Stalnaker reste fidèle aux Kiparsky.

23

Les définitions de Stalnaker, comme le souligne Gazdar<sup>23</sup>, contiennent des expressions vagues: "appropriate", "reasonably infer", "assume", "to understand or interpret correctly".

On voudrait que soient formulés des critères permettant d'évaluer l'adéquation d'un énoncé dans une conversation relativement aux propositions considérées comme vraies par un locuteur, que soient énoncées des "règles" par lesquelles un locuteur peut faire l'inférence ou que soit caractérisée la notion d'interprétation correcte.

Par ailleurs, ces définitions ont des conséquences inacceptables. Suivant ces définitions, si une assertion a des présuppositions qui sont en contradiction avec le contexte, elle ne peut être interprétée correctement, est anormale, etc... Par exemple, si quelqu'un dit "Je n'ai pas réussi à aller vous rejoindre.", il est dit présupposer, et considérer comme partagé, "J'ai essayé d'aller vous rejoindre." Selon Stalnaker, un locuteur disant la première phrase mentionnée, sans présupposer ou présupposer comme partagée la dernière proposition, fait un acte illocutoire

inadéquat. Mais un locuteur peut dire "Je n'ai pas réussi à aller vous rejoindre." à des gens qui ne savent pas qu'il a essayé, tout en ne pré-supposant pas qu'ils savent qu'il a essayé, fait une assertion qui n'est pas, intuitivement du moins, problématique dans la conversation.

Comme le remarque Gazdar:

"(...) utterances which have a presupposition that clashes with the context are not infelicitous, unacceptable, incomprehensible, inappropriate, insincere, etc...; they simply loose their presuppositions." <sup>24</sup>

Gazdar souligne aussi que si les présuppositions doivent être partagées, on élimine la possibilité de véhiculer de l'information sous forme de présupposition. Dans notre dernier exemple, on peut dire que de l'information était véhiculée sous forme de présupposition. Evidemment, on peut éviter ce dernier problème. On n'a qu'à poser qu'on agit comme si l'allocutaire partage les présuppositions. C'est là la stratégie de Stalnaker. La communication de nouvelles informations sous forme de présuppositions serait alors un élargissement du champ des présuppositions à l'aide de propositions que l'on considérerait comme non partagées, et que l'on considère maintenant à tort comme partagées.

Cette procédure est à mon avis assez artificielle, puisqu'on peut toujours ajouter aux présuppositions des propositions que l'on désire considérer comme partagées. Il n'est alors plus possible qu'il y ait échec des présuppositions, ou que l'acte de langage soit inapproprié, puisqu'il n'y a aucune contrainte sur l'élargissement du champ des présuppositions.

Stalnaker a, dans "Assertion", présenté une théorie des contextes qui permet de répliquer à certaines de ces critiques. Voyons cette théorie et ces répliques possibles.

En utilisant la notion de présupposition du locuteur (voir la définition D), qu'il définit en termes de mondes possibles et appelle l'ensemble contexte<sup>25</sup> ("l'ensemble des mondes possibles reconnus par le locuteur comme des "options vivantes" pertinentes à la conversation"), Stalnaker produit la théorie suivante.

Dans une conversation il y a au moins deux locuteurs, et donc au moins deux contextes, représentant respectivement les présuppositions du locuteur et celles de l'allocutaire. On dira alors qu'un contexte est non défectueux s'il est partagé par tous les participants, c'est-à-dire s'il est identique à l'ensemble contexte de chacun des participants, défectueux s'il n'est pas partagé par tous et presque non défectueux si les divergences entre ce contexte et les autres n'affectent pas le cours de la conversation.

Dans ces deux derniers cas, les contextes auront tendance à s'équilibrer, puisque les locuteurs auront tendance à chercher une base pour poursuivre la conversation ou les conversations ne se produiront pas. Dans cette théorie, on admet aussi que les contextes puissent varier, au cours des conversations, à cause des actes performés dans ces conversations.

Stalnaker représente la proposition exprimée à l'intérieur d'une conversation dans une matrice bidimensionnelle de la forme:

	I	J	K
I			
J			
K			

où I est le monde de l'énonciation (le monde du locuteur), J et K, des

mondes dans lesquels sont deux locuteurs.

En axe horizontal, les mondes fonctionnent comme arguments permettant de dire quelle proposition fut exprimée, et en axe vertical, les mondes fonctionnent comme contexte, et permettent de déterminer ce qui fut dit ou compris.

Imaginons que dans un monde d'énonciation  $I^*$  et un contexte  $i$  un locuteur dise: "Tu es un imbécile." à O'Leary, dont le monde est  $J$  et le contexte  $j$ , devant Daniels, dont le monde est  $K$  et le contexte  $k$ . Admettons d'abord que l'énoncé est vrai, et que Daniels croit aussi qu'il est vrai. Admettons en plus que O'Leary ne croit pas être un imbécile, et croit à tort que Daniels est un imbécile. Admettons finalement qu'il sait que le locuteur et Daniels croient qu'il est un imbécile. Pour terminer notre petite mise en scène, disons qu'il y a un malentendu. et que Daniels croit que le locuteur parle de lui.

On peut produire les tableaux suivants qui montrent, en termes de valeur de vérité, comment a été interprété, dans chaque contexte, ce qui fut dit par le locuteur.

Pour le locuteur, on a le tableau suivant:

	$I$	$J$	$K$
$i$	V	F	V

Dans la première case, la valeur de vérité est le vrai: le locuteur croit que la proposition qu'il a exprimée est vraie. Dans la seconde, la valeur est le faux: O'Leary ne croit pas être un imbécile. Dans la case 3, la valeur est le vrai: Daniels croit aussi que O'Leary est un imbécile, et donc que la proposition exprimée est vraie.

\*Dans le texte, les minuscules sont des variables pour contextes, et les majuscules, des variables pour mondes.



Pour O'Leary, on a le tableau:

	I	J	K
J	④ V	⑤ F	⑥ V

Dans la case 4, on a le vrai parce que O'Leary sait que le locuteur croit qu'il est un imbécile. Dans la case 5, on a le faux parce que O'Leary ne croit pas être un imbécile. Dans la case 6, on a le vrai parce que O'Leary sait que Daniels croit qu'il est un imbécile.

Pour Daniels, on a le tableau:

	I	J	K
K	⑦ F	⑧ V	⑨ F

Dans la case 7, la valeur est le faux parce que Daniels a mal interprété la proposition exprimée, croyant que le locuteur parlait de lui, et que Daniels sait que le locuteur ne croit pas qu'il est un imbécile. Dans la case 8, on a le vrai parce que Daniels sait que O'Leary croit qu'il est un imbécile. Dans la case 9, on a le faux parce que Daniels ne croit pas être un imbécile.

Si on assemble ces trois tableaux, on obtient le tableau suivant:

	I	J	K
I	V	F	V
J	V	F	V
K	F	V	F

26

Le fait que les deux premières lignes horizontales soient identiques indique que le locuteur et O'Leary se sont entendus sur ce qui fut dit, c'est-à-dire qu'ils ont interprété d'une même façon l'expression indexicale "tu". Le fait que la dernière ligne soit différente indique que Daniels n'a pas interprété correctement l'expression indexicale, et

qu'il ne s'entend pas avec les autres sur la proposition exprimée. Le fait que la première ligne verticale soit identique à la dernière indique que le locuteur et Daniels sont d'accord sur la valeur de vérité de la proposition exprimée et celle que Daniels croit avoir été exprimée.

Ce nouveau développement permet de résoudre le problème de Gazdar relativement à l'imprécision des concepts utilisés, de la notion d'incompréhension par exemple: on dira qu'il y a incompréhension, c'est-à-dire qu'une assertion n'est pas interprétée correctement quand l'allocutaire qui interprète la phrase n'a pas le même contexte que le locuteur.

La seconde critique tombe aussi (partiellement tout au moins), puisque, étant donnée la notion de contexte de "Assertion", une assertion ne peut être en conflit avec le contexte du locuteur: on peut éliminer n'importe quelle proposition de l'arrière-fond. Par ailleurs, affirmer une proposition présumée conduirait certainement à un insuccès dans la conversation --- le genre d'insuccès qu'on a quand on affirme une évidence au mauvais moment. La dernière critique devient aussi caduque, mais pour une curieuse raison: il serait possible de véhiculer de l'information sous forme de présupposition uniquement dans les contextes défectueux ou partiellement défectueux. Notons que les contextes ici appelés défectueux ou partiellement défectueux sont ceux sur le fond desquels se déroulent la plupart des conversations.

Cependant, cette théorie a encore un inconvénient majeur: elle est trop contraignante. On ne peut rendre compte, par exemple, de nouveaux noms propres, de nouvelles descriptions définies ou même de nouvelles propositions sous forme de présupposition, dans un contexte non défectueux.

Si, par exemple, quelqu'un dit, dans une conversation à propos du Watergate: "Miss Wood a brûlé les bandes magnétiques.", et que personne ne connaît Miss Wood, on devra dire que ou l'assertion est défectueuse ou le contexte est défectueux. On préférera dire que le contexte est défectueux, parce que l'assertion ne crée pas de problèmes majeurs.

Mais surtout, on remarquera que cette assertion ne peut être faite que dans un contexte défectueux ou partiellement défectueux. Dans un contexte non défectueux, elle n'aurait pas sa place. Cependant, on voudrait pouvoir dire qu'on peut faire une assertion "conversationnellement réussie" même si tous les locuteurs ne partagent pas le même arrière-fond, et que quand les contextes des locuteurs ne sont pas identiques, ils ne sont pas nécessairement défectueux. Ce que Stalnaker appelle un contexte non défectueux est en fait un contexte où aucune assertion n'est faite, parce que tout ce qui peut être dit est connu de tous.

Stalnaker répliquera que son modèle est idéal. On lui répondra que dans son modèle idéal toute assertion sera défectueuse, parce qu'elle sera partagée, dans un contexte non défectueux, et que toute conversation se fait dans un contexte plus ou moins défectueux. Mais on voudrait rendre compte du fait que les actes illocutoires performés dans des contextes défectueux, partiellement défectueux ou non défectueux, et que nous appellerons des contextes normaux, sont parfois réussis et parfois non réussis et non que le contexte est défectueux !

Par ailleurs, on voudrait aussi pouvoir dire qu'une proposition connue de tous peut être affirmée dans une conversation sans que l'assertion soit défectueuse dans la conversation. Par exemple, lors d'un procès, l'avocat de la couronne peut dire, en parlant de l'accusé, "Cet

assassin mérite un châtimeut exemplaire.", et l'avocat de la défense peut lui répliquer:

(1) "Jusqu'à preuve du contraire, cet homme n'est pas un assassin."

Manifestement (1) fait partie des présuppositions de tous les intervenants dans le procès. L'assertion (1) serait défectueuse conversationnellement selon Stalnaker. Mais, intuitivement, l'assertion (1) est parfois très pertinente — comme dans le cas plus haut — et non défectueuse conversationnellement.

## 2. Karttunen

Voyons maintenant les deux premières théories de Karttunen.

27

Dans "Presuppositions of Compound Sentences", Karttunen présenta la théorie des "bouchons", des "filtres" et des "trous", où le problème de la projection est analysé sur la base de la distinction entre trois sortes de prédicats. Dans cette théorie, la relation de présupposition lie des phrases (nous dirons des énoncés) dans un contexte (ici le contexte est un ensemble de propositions qui forment les background assumptions représentant des faits assumés) .

Les premiers prédicats, les "bouchons", bloquent les présuppositions d'énoncés en position de complément dans des énoncés complexes. Les présuppositions de l'énoncé en position de complément, de même que cet énoncé, ne sont alors pas des présuppositions de l'énoncé complexe.

Les performatifs, selon Karttunen, sont des "bouchons" — sauf quand ils commencent par "Je", quand l'énoncé en position de complément est utilisé performativement, et quand ils sont utilisés pour faire une citation indirecte. Par exemple, la présupposition de "La licorne de Virginie aime la pizza.", "La licorne de Virginie existe.", n'est pas une

présupposition de "Paul mentionna que la licorne de Virginie aime la pizza." ou de "Paul a dit que la licorne de Virginie aime la pizza." Mais "La licorne de Virginie existe." est une présupposition de "Je dis que la licorne de Virginie aime la pizza." ou de "Je dis: la licorne de Virginie aime la pizza.".

Les "trous" laissent passer à la phrase complexe les présuppositions de l'énoncé inséré en position de complément, et, éventuellement, la vérité de cet énoncé. Parmi les "trous" on retrouve les factifs, les attitudes propositionnelles et les prédicats créant des mondes (world-creating predicates). Par exemple, "La licorne de Virginie existe." est une présupposition de "Paul sait que la licorne de Virginie aime la pizza.", de "Paul croit que la licorne de Virginie aime la pizza." ou de "Paul rêve que la licorne de Virginie aime la pizza."<sup>28</sup> De même, les propositions exprimées par les phrases en position de complément dans le premier exemple sont des présuppositions de notre second exemple.

Les "filtres" sont les cas les plus intéressants: ils laissent parfois passer les présuppositions des phrases qui forment l'énoncé complexe, et parfois les bloquent. Les connecteurs logiques sont des "filtres".

Les connecteurs logiques se comportent de la façon suivante selon Karttunen.

- l'implication matérielle:

Soit un énoncé S de forme "Si A alors B" (où "A", "B", et "C" sont des variables pour énoncés):

- (a) si A présuppose C, alors S présuppose C,
- (b) si B présuppose C, alors S présuppose C, sauf si A implique sémanti-

quement C.

Par exemple, dans "Si Paul va embrasser Virginie, alors il embrassera Virginie pour une seconde fois." la présupposition de la seconde partie de l'énoncé est "Paul a déjà embrassé Virginie", qui n'est ni présupposé ni impliqué strictement par la première partie de l'énoncé. C'est donc une présupposition de cet énoncé.

Mais il en va tout autrement pour: "Si Jacques a des enfants, tous les enfants de Jacques sont chauves.". La présupposition de la seconde partie de l'énoncé complexe est affirmée dans la première partie de cet énoncé et n'est donc pas une présupposition de l'énoncé complexe.

- la conjonction:

Soit un énoncé S de forme "A et B":

(a) si A présuppose C, alors S présuppose C,

(b) si B présuppose C, alors S présuppose C, à moins qu'il existe un ensemble (peut-être vide) X de propositions tel que  $X \cup \{A\} \Vdash C$ , avec la contrainte sur X que  $X \not\Vdash A$  et  $X \Vdash C$ .

Dans le cas où A et B n'ont aucun lien, il y a cumul des présuppositions --- mais Karttunen ne nous donne pas de critère permettant d'affirmer que A et B n'ont aucun lien.\*

Par exemple, la présupposition de "Tous les enfants de Jacques sont chauves.", "Jacques a des enfants.", n'est pas une présupposition de "Jacques a des enfants et tous les enfants de Jacques sont chauves.", à cause de la clause (b).

- la disjonction:

Soit un énoncé S de forme "A ou B" ( le "ou" est le "ou" logique ici):

\* Cette question sera importante aux chapitres 3 et 4.

- (a) si A présuppose C, alors S présuppose C,
- (b) si B présuppose C, alors S présuppose C, sauf s'il existe un ensemble (peut-être vide) de faits assumés tel que  $X \Vdash (\neg A) \parallel C$ .

Dans le cas où A et B n'ont aucun rapport, il y a cumul des présuppositions.

Par exemple, "Jacques a des enfants." n'est pas une présupposition de "Jacques n'a pas d'enfants ou tous les enfants de Jacques sont chauves.", à cause de la clause (b).

Un argument<sup>29</sup> de Karttunen pour introduire la notion de fait assumé est tiré de l'exemple suivant. Soit:

- (2) "Si Dean a dit la vérité, Nixon aussi est coupable."
- (3) "Si Haldeman est coupable, Nixon aussi est coupable."
- (4) "Si Miss Wood a détruit les bandes magnétiques, Nixon aussi est coupable."

La dernière clause de chaque énoncé aurait pour présupposition:

- (5) "Quelqu'un d'autre est coupable."

à cause des "aussi". Mais (5) est-il une présupposition de (2), (3) et (4) ?

Selon Karttunen, ce serait le cas pour (4), mais ni pour (2) ni pour (3). Il ne s'explique pas sur ce dernier point, mais on peut supposer que c'est parce que, dans les deux cas, dans la première partie de l'énoncé complexe quelqu'un d'autre est coupable. Du moins est-ce évident dans l'exemple (3). Le cas (4) serait plus complexe. L'énoncé (4) présupposerait (5) uniquement si détruire des bandes magnétiques n'a rien de criminel, et ne le présupposerait pas autrement. Par ailleurs, "Détruire des bandes

magnétiques n'est pas un acte criminel." ne peut être qu'un élément du contexte. Si cette dernière proposition est vraie, (4) présuppose (5). Sinon, ce n'est pas le cas, puisque si détruire des bandes magnétiques est un acte criminel, la première partie de (4) implique strictement "Miss Wood est coupable.", et on n'aurait plus besoin de la présupposition. Il faudrait faire remarquer à Karttunen que "Détruire des bandes magnétiques est un acte criminel." fait tout autant partie du contexte que "Détruire des bandes magnétiques n'est pas un acte criminel.", et qu'il faut donc, d'une façon ou d'une autre, introduire la notion de contexte.

Nous ne remettrons pas en question les thèses de Karttunen, car montrer l'inadéquation de sa théorie peut être fait assez simplement, sans faire cette remise en question.

Karttunen montre lui-même cette inadéquation quand il déclare ne pouvoir rendre compte de "Tous les enfants de Jacques sont chauves ou Jacques n'a pas d'enfants." Si on se fie à la théorie du linguiste, on devrait affirmer que "Jacques a des enfants." est la présupposition de la première partie de l'énoncé complexe et une présupposition de l'énoncé complexe, ce qui est certainement faux, puisque sa négation fait partie de l'affirmation.

Wilson (Wilson, 1975) présente d'autres contrexemples, dont "Nixon sait que la guerre est finie ou la guerre n'est pas finie." La première partie de cet énoncé présuppose "La guerre est finie.", qui normalement devrait être dit une présupposition de l'énoncé complexe. Mais ce n'est certainement pas le cas puisque ce dernier énoncé est nié par la dernière partie de l'énoncé complexe.

De même, les conditions sur le "et" ne sont pas adéquates. Soit, par exemple, l'énoncé "Tous les enfants de Jacques sont chauves et Jacques



a des enfants." Selon les conditions sur le "et" de Karttunen, la première phrase composante de cet énoncé complexe a pour présupposition "Jacques a des enfants.", qui serait aussi une présupposition de l'énoncé complexe. Mais c'est certainement faux, puisque cette dernière phrase est affirmée.

Les conditions ne sont pas plus adéquates pour le "si... alors...". Par exemple, selon la théorie de Karttunen, "Si Nixon sait que la guerre est finie, alors la guerre est finie." présuppose que la guerre est finie. Mais quelqu'un peut énoncer cette phrase et rajouter 'Mais la guerre n'est pas finie.' sans se contredire.

Quoiqu'il en soit, le premier contreexemple a incité le linguiste à présenter une théorie plus simple, plus générale et plus élégante\*.

La seconde théorie présente l'intérêt de définir récursivement des conditions de satisfaction des présuppositions, résolvant ainsi le problème de la projection. Par ailleurs, elle permet d'éviter le problème de spécifier des présuppositions.

La nouvelle théorie est une "théorie des contraintes sur les contextes successifs dans un discours pleinement explicite".<sup>30</sup>

Karttunen, en 1974, déclare qu'il cherchait précédemment une définition de la relation pragmatique de présupposition du genre:

"Surface sentence A pragmatically presupposes a logical form L if it is the case that A can be felicitously uttered only in contexts which entails L." <sup>31</sup>

Ici la forme logique est en fait une proposition, et le contexte est conçu comme un ensemble de formes logiques décrivant l'ensemble des 'background assumptions', l'ensemble des propositions que le locu-

\*La théorie n'est pas falsifiée, notons-le.

teur choisit de considérer comme partagées par lui et son auditoire.

Au lieu de lier une phrase et une forme logique, la relation de présupposition prend comme arguments une phrase, qui est énoncée dans un contexte, et l'ensemble des propositions décrivant le contexte. Et au lieu de caractériser la relation de présupposition, Karttunen caractérise une relation de satisfaction-des-présuppositions.

Cette nouvelle relation permet de caractériser inductivement les conditions de satisfaction pour les présuppositions sans énumérer ce qui est présupposé. On a les conditions suivantes:

---pour une phrase élémentaire:

le contexte X satisfait-les-présuppositions-de A seulement si  
X implique strictement toutes les présuppositions de A, où A  
est une phrase;

--- pour une phrase de forme "Si .... alors.....":

le contexte X satisfait-les-présuppositions-de "Si A alors B"  
seulement si

- (a) X satisfait-les-présuppositions-de A,
- (b)  $X \cup A$  satisfait-les-présuppositions-de B

--- pour une phrase de forme "A et B":

le contexte X satisfait-les-présuppositions-de "A et B"  
seulement si

- (a) X satisfait-les-présuppositions-de A
- (b)  $X \cup A$  satisfait-les-présuppositions-de B.

--- pour une phrase de forme "A ou B":

le contexte X satisfait-les-présuppositions-de "A ou B"  
seulement si

- (a) X satisfait-les-présuppositions-de A,
- (b)  $X \vee A$  satisfait-les-présuppositions-de B.

Si maintenant on avait un énoncé complexe de forme "Si A et B, alors C ou D", on aurait la condition:

le contexte X satisfait-les-présuppositions-de "Si A et B alors C ou D seulement si

- (a) X satisfait-les-présuppositions-de A
- (b)  $X \vee A$  satisfait-les-présuppositions-de B
- (c)  $X \vee A.B$  satisfait-les-présuppositions-de C
- (d)  $X \vee A.B \vee C$  satisfait-les-présuppositions-de D.

De ces cas, Karttunen tire la généralisation suivante:

Le contexte X satisfait-les-présuppositions-de S seulement si les présuppositions de chacune des constituantes sont satisfaites par le contexte local correspondant.

Le contexte local est le contexte dans lequel une phrase particulière composante d'une phrase complexe a une occurrence. Par exemple, le contexte A dans notre avant-dernier exemple est X, alors que le contexte de B est  $X \vee A$ . Dans le cas des phrases complexes, toutes les présuppositions des phrases précédant la dernière composante de la phrase complexe vont prendre place dans le contexte dans lequel cette phrase a une occurrence (mis à part le cas du "ou"). Le contexte s'élargit par l'introduction de nouvelles formes logiques. Par ailleurs, Karttunen fait aussi disparaître l'idéalisation selon laquelle les constituantes d'un énoncé de forme "A et B" sont énoncées en un temps t et dans un contexte C.

Karttunen étend son analyse à des énoncés composés par l'insertion de phrases. Il distingue trois sortes de verbes acceptant une phrase com-

me complément: les verbs of saying, comme "dit", "demande", "annonce", etc..., et la négation interne, les attitudes propositionnelles, et, finalement les factifs, semi-factifs, modalités, etc...

Pour les verbes de ce dernier type, on a la condition qu'un contexte satisfait-les-présuppositions-de "v(...A...)" seulement si X satisfait-les-présuppositions-de A. Par exemple, la présupposition de "Il est possible que Virginie aime Paul." est aussi la présupposition de "Virginie aime Paul." Pour les verbes du second type, on a la condition: le contexte satisfait-les-présuppositions-de "v(...A...)" seulement si Ba (X), l'ensemble des croyances du locuteur, satisfait-les-présuppositions-de A.

Ici le sujet de v, a, a les croyances qui satisfont les présuppositions de A. Par exemple, "Reagan croit que Goldorak va attaquer New-York." a pour présuppositions les croyances de Reagan qui satisfont les présuppositions de "Goldorak va attaquer New-York.", c'est-à-dire au moins la croyance en l'existence de Goldorak."

Un exemple assez étrange, et qui montrerait les limites de l'analyse de Karttunen, est le suivant: "Goldorak croit que Reagan va l'empêcher d'attaquer New-York."

Les conditions de Karttunen nous obligent à dire qu'ici, Goldorak doit avoir dans ses croyances au moins "Reagan existe.". Mais, assez curieusement, "Goldorak existe " ne fait pas partie des présuppositions de notre exemple. Si on généralisait ce cas, on pourrait affirmer qu'on peut substituer à n'importe quelle expression précédant le "v", et qui est un sujet, n'importe quelle expression, nom ou description définie, sans qu'il y ait quelque part présupposition de l'existence d'une déno-

tation à cette expression. C'est là une faille de la théorie de Karttunen. Mais cette faille est facile à combler: il suffit de considérer "Goldorak croit que" comme une phrase élémentaire, dont les conditions de satisfaction-des-présuppositions sont formulées.

Les verbes du premier type n'ont pas, selon Karttunen, de conditions de satisfaction particulières.

Selon le linguiste, l'échec de l'acte de langage à cause de l'échec des présuppositions permettrait d'identifier les présuppositions à l'utilisation d'une phrase dans un contexte particulier, puisque si le contexte ne satisfait pas les présuppositions la phrase ne peut être utilisée avec succès. On serait tenté de croire que ce test permet aussi de caractériser l'échec conversationnel. Mais ce n'est pas le cas. Il ne permet même pas d'identifier les présuppositions pour un acte illocutoire isolé. Par exemple il y a, selon cette théorie, échec illocutoire parce qu'il y a échec des présuppositions quand on veut véhiculer de l'information sous forme de présupposition. Ainsi, un locuteur disant "Je crois que Paul aime Marie." performe un acte illocutoire qui est un échec si ses allocutaires ne savent pas que Paul aime Marie. Et le cas limite est l'introduction de nouveaux individus dans l'univers de discours. Par exemple, si je dis "Socrate fut le maître de Platon." à des gens qui ne savent pas qui est Socrate ou que Socrate a existé, mon acte illocutoire ne serait pas réussi. Mais alors, comment apprendre à quelqu'un l'existence de Socrate ? On ne voudrait dire dans aucun de ces cas qu'il y a échec. Mais on est obligé, par la théorie de Karttunen, de dire qu'il y a échec dans ces cas, et ce contre notre intuitions, qui sont claires ici, pour pouvoir identifier les présuppositions. Par ailleurs, l'identification des présuppositions se fait toujours par le recours aux intuitions. Mais on demande

à une théorie des présuppositions de se substituer à ces intuitions.

Mais revenons au problème de l'information donnée sous forme de présupposition. Karttunen nous dira que son modèle est idéal, que les conversations ne fonctionnent pas toujours de la façon dont il le décrit et que dans les contextes où il y a des présuppositions qui ne sont pas satisfaites le locuteur peut élargir le contexte, c'est-à-dire le nombre de propositions présupposées, en assumant que son auditoire fait de même, tout en sachant pertinemment que c'est faux. Mais alors, on peut toujours évacuer tous les cas d'échec des présuppositions: on pourra toujours affirmer que le locuteur élargit le contexte quand nous avons besoin de propositions. Notre test disparaît.

On touche là une faiblesse de la théorie de Karttunen. Et on touche là un problème important: il semble qu'il soit impossible qu'il y ait échec des présuppositions, dans un contexte, si c'est un individu uniquement qui définit le contexte. Il devient même impossible de distinguer ce qui est vrai de ce qui est considéré comme vrai.

Ceci a de curieux résultats. Par exemple, si quelqu'un dit "Pégase aime la pizza.", où l'existence de Pégase est présupposée, il ferait un acte illocutoire réussi s'il croit en l'existence de Pégase, et ce qu'il dit est vrai, dans la mesure où Pégase existe dans le contexte, parce que le contexte est défini par quelqu'un qui croit en l'existence de Pégase. Mais la notion de présupposition fut justement introduite pour caractériser ce qui arrive quand on utilise une expression qui n'a pas de dénotation, alors qu'on la croit dotée de dénotation.

Le linguiste abandonna graduellement cette théorie à partir de 1975,

et présenta une dernière théorie qui nous occupera dans les prochains chapitres.

### Conclusion

Je voudrais, en conclusion, faire deux remarques sur les théories exposées.

La première est que Stalnaker confond les conditions de succès d'un acte illocutoire et les conditions d'admissibilité d'un acte illocutoire dans une conversation (particulièrement dans la définition D), tout comme Karttunen dans la dernière théorie exposée. Ces deux types de conditions de succès doivent être clairement distingués.

Les conditions de succès des actes illocutoires sont bien connues (voir Searle, 1969, et Searle et Vanderveken, 1984), mais on ne connaît pas les conditions d'admissibilité dans une conversation. On peut toutefois dire que ce seront des conditions supplémentaires aux conditions à la performance d'un acte illocutoire, et que seule une théorie de la conversation pourra nous fournir ces conditions.

Par exemple, si on peut performer avec succès la promesse "Je te promets de venir" dans une suite d'actes illocutoires, il ne semble pas que cet acte soit admissible à la suite de n'importe quelle séquence d'actes illocutoires. Parfois, si on le performe, on "brise" la conversation. Malheureusement, aucune théorie de ce que j'appelle "l'admissibilité conversationnelle" n'est disponible. Toutefois, les multiples références à l'"adéquation" d'un acte illocutoire montrent qu'une telle théorie a un grand intérêt.

La seconde est relative au fait que si Karttunen décrit de nombreux phénomènes, avec plus ou moins de succès, il n'en explique aucun. C'est là un problème sur lequel je reviendrai dans les prochains chapitres. Ce problème est omniprésent en théorie des présuppositions

Je ne prétends pas avoir réfuté, au sens fort, les théories présentées dans ce chapitre. J'ai seulement voulu les présenter et montrer leur inadéquation dans leur formulation actuelle. Je montrerai, dans les prochains chapitres, certaines inadéquations de la théorie de Karttunen et Peters.

#### Addendum: la notion de monde possible

La notion de monde possible peut laisser sceptiques certains lecteurs. Elle mérite donc d'être discutée.

Haack (Haack, 1978) distingue trois approches à la notion de monde possible. Ces approches sont les suivantes:

- 1) l'approche linguistique: "parler de mondes possibles, c'est parler d'ensembles maximalement consistants de phrases..." (Haack, 1978, p. 191)
- 2) l'approche conceptualiste: "parler de mondes possibles, c'est parler de façons dont nous pouvons concevoir ce monde comme différent." (Haack, 1978, p.191)
- 3) l'approche réaliste: parler de mondes possibles, c'est parler d'entités indépendantes de nous et qui existent de plein droit.

La première est celle d 'Hintikka, la seconde celle de Kripke,



la dernière celle de Lewis. Haack rajoute une note intéressante à ce tableau en rajoutant que

"the different approaches are quite strongly analogous to formalist, intuitionist and logicist views in the philosophy of mathematics, about the status of numbers."  
(Haack, 1978, p.191)

La position de Stalnaker sur le problème des mondes possibles est ce qu'il appelle un réalisme mitigé. Il accepte trois thèses de Lewis à propos des mondes possibles:

- 1) les mondes possibles existent et sont aussi réels que le monde actuel,
- 2) "actuel" est une expression indexicale, et
- 3) les mondes possibles sont irréductibles.

En fait, ce que rejette Stalnaker, c'est que ces mondes soient comme le monde actuel.

Je préfère affirmer que Stalnaker défend une position réaliste que l'on a de la difficulté à considérer comme mitigé..

L'analyse en termes de mondes possibles hérite de nombreux problèmes métaphysiques, mis à part celui de l'existence des mondes possibles: les objets de ces mondes sont-ils comme les objets du monde actuel ? quels sont les critères d'identifications des objets à travers les mondes possibles ? etc...

Pour notre propos il est plus important de souligner que ce type de sémantique rencontre d'importantes difficultés quand on veut l'utiliser pour rendre compte de la signification de phrases contenant des attitudes propositionnelles, et de relations entre de telles phrases au niveau de la signification. Par exemple, on voudrait que deux propositions logique-

ment équivalentes soient substitutibles dans tous les contextes. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Soit par exemple  $P$  et  $Q$ , où  $P \equiv Q$ . De "Pierre croit que  $P$ ", on ne peut inférer "Pierre croit que  $Q$ ".

Un autre problème, souligné brutalement par Searle et Vanderveken (Searle et Vanderveken, 1984), est qu'il est tout simplement faux que " $2+2 = 4$ " et "Tous les triangles ont trois côtés." expriment la même proposition, comme on est engagé à le dire si on adopte la sémantique des mondes possibles, parce que l'assertion de l'une n'implique pas l'assertion de l'autre. Je ne développerai pas ces points. Je voulais simplement mettre le lecteur au courant de certains problèmes qu'il est important de connaître. Le lecteur qui a lu cet addendum pourra l'utiliser avec grand profit au chapitre 5. Pour plus de développements, le lecteur se réfèrera aux textes déjà mentionnés. Par ailleurs, il existe un nombre important d'articles sur ces problèmes, articles qui sont répertoriés dans les bibliographies des articles et livres déjà mentionnés.

### CHAPITRE III

#### La nouvelle théorie des présuppositions de Karttunen et Peters

Dans la nouvelle théorie des présuppositions de Karttunen et Peters ,  
.....la notion de présupposition disparaît.

Selon ces auteurs, les phénomènes présentés comme des cas de présupposition pragmatique forment un groupe hétérogène, et ces phénomènes sont soit des implications conventionnelles ou conversationnelles (Grice, 1975), soit des conditions préparatoires d'actes illocutoires (Searle, 1969). Conséquemment, la relation pragmatique de présupposition disparaît au profit des conditions préparatoires et de la relation d'implication.

Cette nouvelle théorie a plusieurs avantages. Elle permet d'analyser des phénomènes mal connus comme des phénomènes mieux connus, et ce en s'aidant de théories qui ne sont pas ad hoc. Une telle théorie permet, en outre, de faire en pragmatique l'économie d'un concept, tout en rendant compte plus simplement et plus précisément de tous les phénomènes dont rendait compte ce concept.

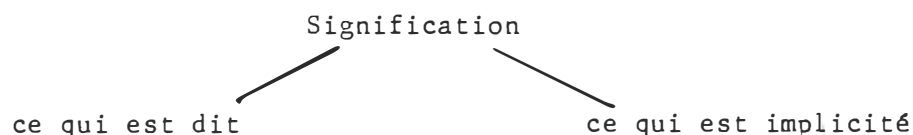
Avant d'examiner et de critiquer cette nouvelle théorie, j'exposerai

la théorie gricéenne de la conversation (Grice, 1975), et la première théorie des actes illocutoires de Searle (Searle, 1969).

### 1. Les implications: la théorie gricéenne de la conversation

Les implications sont des phénomènes que H.P. Grice a caractérisés grâce à une théorie de la conversation. Ces phénomènes se produisent quand un locuteur signifie plus qu'il ne dit, et que l'allocutaire présume qu'il est justifié de croire que le locuteur lui a suggéré quelque chose. Par exemple, si votre automobile a une panne d'essence et que vous demandez à quelqu'un s'il y a un poste d'essence dans les environs, cette personne peut vous répondre qu'il y en a un au coin de la rue. Normalement, vous irez alors vers cette station d'essence. Vous aurez "compris" que votre allocutaire, en vous faisant cette réponse, vous a invité à croire qu'il signifiait que ce poste était ouvert, que vous y trouveriez de l'essence, etc... bien qu'il n'ait pas dit que le poste était ouvert et qu'il y avait de l'essence. La personne qui vous a répondu a signifié plus qu'elle n'a dit.

Selon Grice, on doit distinguer, dans la "signification" d'une énonciation, ce qui est dit, qui est "très lié au sens conventionnel des mots (de la phrase) énoncés"<sup>1</sup> — et qui est le sens littéral de ce qui est exprimé — et ce qui est implicite. On peut représenter cette distinction par le schéma:

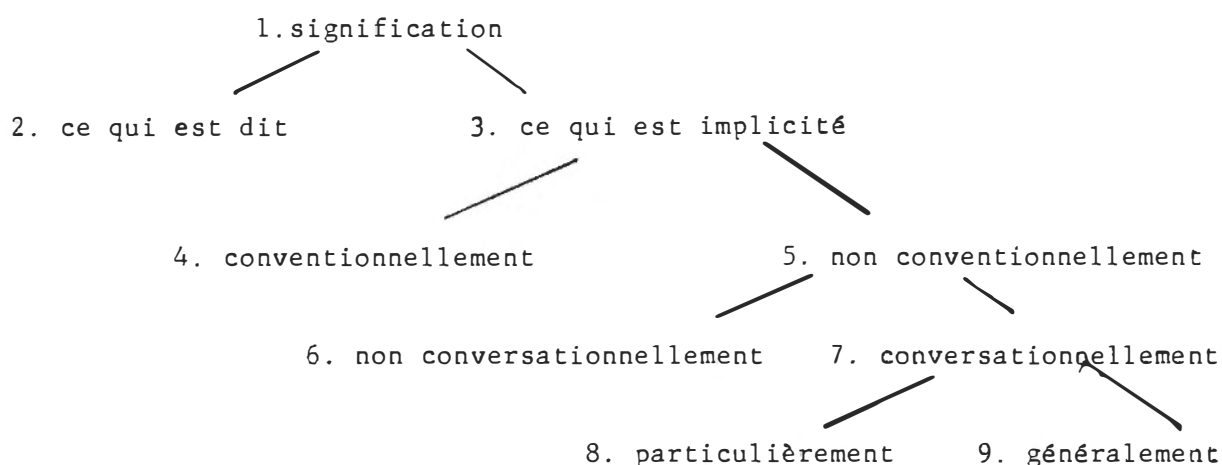


Ce qui est implicite par le locuteur lors de la performance d'un

acte illocutoire peut être caractérisé, dans une première approximation, de la façon suivante: si A dit P, et ne dit pas Q, A suggère Q en disant P à ce moment précis.

Par exemple, soit A et B, deux individus parlant de C, un ami, qui travaille depuis peu dans une banque. B demande à A comment se débrouille C. A lui répond: "Il va bien, je crois; il aime son travail et n'a pas encore été jeté en prison." A a ici suggéré quelque chose de distinct de ce qu'il a dit. Grice dira que A a implicité quelque chose. Par exemple, A peut avoir implicité que C est susceptible de commettre dans la banque des actes pouvant le conduire en prison. Ce qui est implicité est un implicatum.

Le philosophe distingue deux types principaux d'implication: conventionnelle et non conventionnelle. Parmi ces dernières, il distingue plusieurs types d'implication. On a le schéma suivant:



Seuls les items 4, 7, 8 et 9 nous intéresseront. Grice ne caractérise pas l'item 6.

Les implications conventionnelles sont caractérisées de la façon

suivante:

- i) elles sont liées au sens conventionnel de ce qui est dit;
- ii) elles sont détachables: on peut dire la même chose sans faire l'implication;
- iii) elles ne sont pas annulables: on ne peut nier l'implicatum sans se contredire.

L'exemple classique d'implication conventionnelle est le suivant. Soit la phrase "Elle était pauvre, mais elle était honnête.". Selon Grice, un locuteur qui utilise cette phrase n'a pas dit qu'il y a un contraste entre la pauvreté et l'honnêteté, mais il a implicite qu'il y a un tel contraste. L'implication est due à l'utilisation du "mais", au sens où le "mais" implice un contraste.

L'implicatum est détachable. Le locuteur aurait pu dire la même chose que ce qu'il a dit en utilisant la phrase "Elle était pauvre et elle était honnête." Mais il n'aurait alors pas implicite ce qu'il a implicite en utilisant la phrase initiale. Cependant, l'implicatum n'est pas annulable. Le locuteur ne peut nier qu'il a suggéré qu'il y a un contraste.

Cette caractérisation n'est pas très claire. Je reviendrai sur ce sujet.

Parmi les secondes, seules les implications conversationnelles nous intéresseront. Elles sont caractérisées de la façon suivante:

- i) elles sont liées à des maximes conversationnelles;
- ii) elles sont "calculables": on peut remplacer par un argument

- l'intuition qu'il y a implicitation;
- iii) elles sont annulables: on peut dire P, impliciter R, et rajouter "Mais  $\sim$  R." sans se contredire;
- iv) elles ne sont pas détachables: on ne peut dire la même chose sans impliciter l'implicatum;
- v) l'implicitation conversationnelle est due non à ce qui est dit, mais au fait de le dire;
- vi) les implicitations conversationnelles possibles pour un acte illocutoire forment une liste ouverte.

Par exemple, imaginons un couple heureux. Le mari rentre chez lui après avoir été acheter un journal. Sa femme le salue, et il lui répond: "Je ne te quitterai jamais.". Il a implicité conversationnellement quelque chose en disant ce qu'il a dit, au moment où il l'a dit. Sa femme cherchera d'ailleurs probablement à "calculer" ce qui fut implicité.

Avant d'analyser plus précisément quelques exemples, examinons les maximes et la méthode de calcul.

Selon Grice, nos échanges verbaux ne sont pas des suites de remarques sans rapport les unes avec les autres et, jusqu'à un certain point, ils sont le résultat d'efforts de coopération: ils semblent avoir un but ou une direction acceptée par tous les participants qui font des efforts pour atteindre ce but.

Certains traits des conversations permettraient de distinguer ces efforts: le fait que les conversations se déroulent d'une certaine façon à moins que les participants décident de les interrompre, le fait que

les contributions à la conversation , les actes illocutoires performés, soient interdépendants, ou le fait que les participants aient un but immédiat en commun.

En fait, selon Grice, un grand principe gouverne les conversations, le principe de coopération. Ce principe est le suivant:

P.C. "Faites une contribution conversationnelle telle que requise, au moment où elle a lieu, par le but ou la direction accepté de l'échange verbal dans lequel vous êtes engagé !"

Ce principe est affecté par la clause "ceteris paribus".

Grice distingue ensuite quatre catégories de maximes conversationnelles:

#### Quantité

"Faites une contribution aussi informative que requis par le but habituel de l'échange !"

"Ne faites pas une contribution plus informative que requis !"

#### Qualité

Supermaxime "Essayez de faire une contribution qui soit vraie !"

"Ne dites pas ce que vous croyez faux !"

"Ne dites pas ce pour quoi vous manquez d'évidence !"

#### Relation

Supermaxime "Soyez pertinent !"

#### Manière

Supermaxime "Soyez perspicace !"

"Evitez l'ambiguïté d'expression !"

"Evitez l'ambiguïté !"



"Soyez bref !" ("Evitez de vous étendre abondamment sans  
 'nécessité !")  
 3  
 "Soyez ordonné !"

Pour le philosophe le respect de ces maximes et du principe est  
 raisonnable, rationnel. Il écrit:

"(...) any one who cares about the goals that are central to con-  
 versation/communication (e.g. giving and receiving information,  
 influencing and being influenced by others) must be expected to  
 have an interest, given suitable circumstances, in participating  
 in talk exchanges that will be profitable only on the assumption  
 that they are conducted in general accordance with the C.P. and  
 the maxims."<sup>4</sup>

Pour "calculer" une implicitation conversationnelle, il faut tenir  
 compte: 1) de ce qui est dit, c'est-à-dire du sens conventionnel des ex-  
 pressions utilisées et de leur dénotation; 2) du P.C. et des maximes;  
 3) du contexte (linguistique et non linguistique); 4) de la connaissan-  
 ce d'arrière-fond; et 5) du fait que tous les items mentionnés sont  
 "disponibles pour tous les participants, et que chaque participant sait  
 et assume que c'est le cas."<sup>5</sup>

6

Ce "calcul", suivant la formulation de Dascal, se fait de la façon  
 suivante:

on dit qu'un locuteur L dit P et implicite Q si

- 1) il dit que P;
- 2) il n'y a aucune raison de croire qu'il n'observe pas  
 les maximes ou au moins le P.C. ;
- 3) il ne pourrait faire cela à moins de croire que Q;
- 4) il sait (et sait que je sais) que Q est requis;
- 5) il n'a rien fait pour m'empêcher de penser que Q; donc,
- 6) il a l'intention que je pense, ou au moins me laisse penser,

que Q,

7) et il a ainsi implicité que Q.

Par exemple, si A dit à B "Je n'ai plus d'essence" et si B lui répond: "Il y a un garage au coin de la rue. ", on peut dire que B implique conversationnellement que le garage est ouvert et que de l'essence y est disponible --- à cause de la maxime de pertinence.

Ces implicitations sont annulables: B peut rajouter "Mais il est fermé." ou "Mais il n'y a plus d'essence." sans se contredire. Toutefois, elles ne sont pas détachables: B ne peut pas dire ce qu'il a dit sans suggérer que le garage est ouvert et que de l'essence y est disponible.

Le fait qu'il y ait une liste ouverte n'apparaît pas ici. Mais si un locuteur disait "X rencontre une femme ce soir.", il pourrait être dit impliquer que ce n'est ni sa femme, ni sa mère, ni sa soeur, ni sa belle-mère, etc... On a là une liste relativement longue d'implications. On pourrait, par ailleurs, la rallonger. Ce locuteur pourrait impliquer que X n'a jamais rencontré de femme, que X ne pourra venir au party ce soir-là, etc.....

Grice affirme que l'on devrait distinguer les implications conversationnelles particulières, qui sont liées au contexte d'énonciation, et les implications conversationnelles généralisées, qui ne sont liées à aucun contexte particulier. Nos exemples étaient des cas d'implications conversationnelles particulières. Le cas classique d'implication conversationnelle généralisée est lié à l'utilisation du "et". Tout locuteur utilisant le "et" pour lier deux phrases implique conversationnellement, dans tous les contextes d'énonciation, que ce qui a été mentionné dans la première phrase, l'état de choses "décrit" par la première

phrase, précède dans 1<sup>er</sup> temps celui qui est "décrit" dans la seconde, à cause de la maxime "Soyez ordonné!".

On peut aussi construire d'intéressants exemples à l'aide de quantificateurs. Ainsi, "Quelques enfants de Pierre sont chauves." a pour implicitation conversationnelle généralisée "Tous les enfants de Pierre ne sont pas chauves.". Néanmoins, on peut annuler cette dernière implicitation en ajoutant: "En fait, tous les enfants de Pierre sont chauves." (voir Gazdar, 1979, pp. 49-50 pour de nombreux exemples.)

Mais, comme le souligne Grice, les implicitations conversationnelles généralisées et les implicitations conventionnelles se ressemblent beaucoup, et il est facile de les confondre. C'est là un problème important et intéressant que je devrai négliger toutefois.

Une implicitation conversationnelle est faite par un locuteur quand ce locuteur exploite une maxime, et ce qui est implicite est "ce que le locuteur s'attend à ce que l'allocutaire suppose pour préserver l'idée que les maximes ne sont pas violées."<sup>7</sup>

Il y a de nombreuses façons d'exploiter une maxime dans une conversation. 1) Il peut y avoir violation apparente des maximes de quantité. Par exemple, la réplique de B dans:

A — Où est C ?

B — Quelque part dans le sud de la France.

peut être un cas de violation apparente. B peut ne pas vouloir dire à A, qui est indiscret, où est C. B peut aussi ne pas savoir où est C. Dans le premier cas, l'implicitation est que A est indiscret, et dans le second, qu'il ne sait pas où est C.

2) Cet exemple peut aussi être considéré comme un cas où il y a télescopage de deux maximes, des maximes de qualité et de quantité. Dans ce cas, le locuteur ne peut respecter certaines maximes sans en violer d'autres, apparemment. 3) On peut aussi railler, se moquer d'une maxime. Ainsi, quand un "macho" dit: "Les femmes sont des femmes.", et se moque de la maxime de quantité (il dit une tautologie), il véhicule beaucoup d'information, à cause des implicatures, sur ce qu'il pense des femmes.

4) Il est aussi possible que le locuteur décide de ne pas poursuivre la conversation, ou qu'il ne puisse plus poursuivre la conversation. Il dira alors "Je ne puis rien dire de plus."

Les cas de violation réelle ont lieu quand un locuteur fait une intervention qui ne respecte ni le P.C. ni les maximes, sans impliquer quoi que ce soit, et sans que l'allocutaire puisse, à l'aide de l'hypothèse que le locuteur respecte les maximes ou au moins le P.C., "deviner" quoi que ce soit.

Par exemple, si je dis à quelqu'un, dans des conditions normales, pourriez-vous me donner des cigarettes ?" et que cette personne me répond: "L'arithmétique est incomplète.", il y a violation réelle des maximes et du P.C.. Normalement, dans de telles conditions, la conversation cesse.

Le P.C. et les maximes gouvernent aussi, selon Grice, toute action dans des situations d'interaction et peuvent être assimilées à des maximes de comportement rationnel. La théorie de la conversation est donc aussi une théorie de l'action.

## 2. Les conditions préparatoires: la théorie des actes illocutoires

La première théorie des actes illocutoires de Searle (Searle, 1965, 1969) est une sémantique philosophique se situant dans la tradition "fondée" par Wittgenstein (Wittgenstein, 1953), et par Austin (Austin, 1962). Dans les prochaines pages, j'exposerai cette théorie, pour ensuite la critiquer. En montrant quelques insuffisances de cette théorie, je ferai surgir des insuffisances de la théorie de Karttunen et Peters. Mais ces insuffisances peuvent être corrigées en substituant la théorie révisée des actes illocutoires à la théorie initiale des actes illocutoires dans la théorie de Karttunen et Peters.

A la base de la théorie qui nous intéresse, on retrouve l'hypothèse que "parler une langue, c'est adopter une forme de comportement régie par des règles (...) "<sup>8</sup> Searle distingue deux types de règles: normatives et constitutives. Les premières viennent gouverner un comportement qui préexiste aux règles et qui est logiquement indépendant de celles-ci. Par exemple, on peut manger avec une fourchette et un couteau sans qu'il existe une règle comme : "A table, on doit manger avec une fourchette et un couteau." Une telle règle est normative.

Les secondes "<sup>9</sup> créent ou définissent une nouvelle forme de comportement", elles "<sup>10</sup> fondent (et régissent également) une activité dont l'existence dépend logiquement de ces règles." Par exemple, il est impossible de jouer au hockey sans les règles du hockey. On pourrait même réunir douze joueurs sur une patinoire et leur faire faire tous les gestes que font des hockeyeurs, ils ne joueraient pas pour autant au hockey.

Les règles normatives sont exprimées par des expressions complexes

11  
comme :

"Faites X !"

ou

"Si Y, alors faites X!"

Les règles constitutives sont aussi parfois exprimées de cette façon, mais aussi par des expressions comme :

"X revient à Y."

ou

"X revient à Y dans la situation S"

Cette approche demande quelques commentaires. Les règles normatives sont souvent des impératifs, et spécifient un comportement à adopter, comportement que l'on pourrait adopter même si ces règles n'existaient pas. La description de ce comportement pourrait être faite, même si ces règles n'existaient pas<sup>12</sup>

D'autre part, ces règles gouvernent une relation moyens-fin qui se "situe au niveau de faits physiques." (Searle, 1969, p.77)

Par exemple, si vous chassez, vous pouvez suivre une règle comme : "Faites le moins de bruit possible !" ou "Si vous apercevez un orignal, placez vous contre le vent et tirez à tel endroit (dans la tête par exemple.)!" Mais quelqu'un peut chasser bruyamment, ne pas se placer contre le vent quand il aperçoit un orignal, et ne tirer à aucun endroit précis, sinon sur l'orignal. Vous pouvez ne pas respecter les règles mentionnées plus haut, les ignorer, et même ignorer toutes les règles que doit respecter un chasseur, et chasser quand même --- voire même tuer du gibier !

Les règles constitutives sont très différentes. On ne peut décrire le comportement qu'elles gouvernent si elles n'existent pas. Il est impossible de dire: "Il a marqué un point.", s'il n'y a pas de règle spécifiant ce qui compte comme marquer un point.

Cet exemple nous permet de bien comprendre ce qu'est une règle constitutive. Vous pouvez, seul sur un terrain de soccer, lancer un ballon dans un grand filet et personne ne dira que vous avez marqué des buts. Mais si vous lancez ce ballon dans le même filet lors d'une partie de soccer, on dira que vous avez marqué un but. Et encore faudra-t-il que vous ayez respecté des règles --- ne pas avoir fait telle action auparavant par exemple. Il en va de même pour dire: "Il a fait échec et mat."

La relation moyens-fin que gouvernent les règles constitutives n'est pas naturelle ou physique. Elle résulte de conventions entre les utilisateurs de ces règles. Par exemple, ce n'est pas parce que vous mettez une pièce de bois de telle forme sur un tel petit carreau parmi un ensemble de petits carreaux, et que cette pièce se trouve à tel endroit relativement à telle autre pièce de bois que vous faites échec et mat. Si vous faites ainsi échec et mat, c'est parce qu'il existe des règles constituant ce qu'on appelle le jeu d'échec. Et faire le geste décrit plus haut permet de faire échec et mat uniquement grâce à ces règles. Vous devez suivre ces règles pour jouer aux échecs.

Notons, avec Searle, que cette théorie est une partie d'une théorie de l'action, puisqu'elle n'est finalement que la caractérisation de certains types d'actes, des actes de discours. On peut aussi remarquer que c'est une théorie de la performance linguistique, mais que, pour Searle,

une telle théorie est une théorie de la langue et non une théorie de la parole. En fait, selon Searle, au niveau de la sémantique une distinction tranchée entre la langue et la parole, ou entre la compétence et la performance linguistique, ne vaut pas. Faire une théorie de la performance revient à faire une théorie de la compétence, et inversement. La théorie de la performance ou de la parole est aussi une théorie de la compétence ou de la langue, tout simplement parce que la compétence, c'est la compétence à performer. En caractérisant les actes de paroles, on caractérise les règles qui permettent de les performer, et la connaissance de ces règles par le locuteur est la compétence sémantique de ce locuteur, parce que la maîtrise de la signification des indicateurs de force illocutoire fait partie de la maîtrise de la langue.

13

A cette hypothèse vient se greffer le principe d'exprimabilité, que Searle considère comme analytiquement vrai. Ce principe se formule: tout ce qu'on peut vouloir signifier peut être dit, ou, de façon plus complète: "Pour toute signification X, et pour tout locuteur L, à chaque fois que L veut signifier (à l'intention de transmettre, désire communiquer, etc...) X, alors il existe une expression possible E telle que E est l'expression exacte ou la formulation exacte de X." Ce principe ne veut pas dire que le locuteur ait toujours l'effet perlocutionnaire désiré, ou même soit compris. Il pose simplement que tout ce qui peut être signifié peut être dit, et que si une langue n'a pas d'expression permettant de dire ce que l'on veut signifier, on peut enrichir notre langue de cette expression en la forgeant ou en la tirant d'une autre langue.

14

Mais la thèse importante de Searle est que les actes illocutoires élémentaires sont de forme  $F(p)$ , et sont décomposables en trois actes:



- 1) un acte d'énonciation (dire des mots);
- 2) un acte propositionnel (exprimer des conditions de vérité, et, dans le cas simple, référer et prédiquer), et
- 3) un acte illocutionnaire (questionner, affirmer, ordonner, etc..), qui est de la forme  $F(p)$ .

On peut faire un acte d'énonciation sans faire un acte propositionnel ou un acte illocutionnaire: je puis dire "ba be Ah", ce qui n'a pas grand sens. Mais si j'énonce une phrase bien formée du français, je fais la plupart du temps un acte propositionnel. J'exprime une proposition et tente de performer un acte illocutionnaire. Par exemple, je puis tenter de faire une assertion.

Si je dis "Pierre est malade ?", j'énonce une phrase du français, réfère à Pierre, lui attribue une propriété, en faisant un acte illocutionnaire de question.

Il est possible qu'un même contenu propositionnel, qu'une même proposition, soit exprimée lors de la performance d'actes de forces différentes. Ainsi, on peut avoir une assertion comme "Jean viendra ce soir.", dont le contenu propositionnel peut être utilisé pour faire une question comme "Jean viendra-t-il ce soir ?" ou donner un avertissement. Nous verrons que n'importe quel contenu propositionnel ne peut pas être utilisé pour faire n'importe quel acte illocutionnaire. Par exemple, je ne puis promettre que je suis venu.

On peut performer différents actes illocutionnaires: faire des promesses, des assertions, poser des questions, ordonner, critiquer, approuver, etc....

Notons que Searle fait la théorie des actes illocutionnaires et laisse tomber les actes perlocutionnaires. Un acte perlocutionnaire est un acte par la performance duquel on atteint un but. Ce but est la production d'un effet, comme persuader, convaincre, amuser, etc... qu'on appelle l'effet perlocutionnaire. Cet effet peut être atteint par des moyens non linguistiques. Par exemple, un individu peut vous amuser sans dire quoi que ce soit. Aussi ne sera-t-il jamais question d'actes perlocutionnaires, ni d'effet produit sur l'allocutaire par la performance d'un acte illocutionnaire.

Le problème que se pose Searle est la formulation des conditions nécessaires et suffisantes pour qu'il y ait performance réussie d'un acte illocutionnaire. Pour ce, il doit formuler les conditions de succès de chaque type d'actes.

Le philosophe réalise cette tâche en se demandant à quelles conditions un locuteur réussit à performer un acte illocutionnaire.

Mise à part la condition triviale que "les conditions normales de départ et d'arrivée sont remplies"<sup>15</sup>, c'est-à-dire que je ne suis pas muet, pas sourd, que l'acte illocutionnaire est audible, etc ..... il distingue quatre types de conditions:

- 1) les conditions sur le contenu propositionnel;
- 2) les conditions préparatoires \*
- 3) les conditions de sincérité, et
- 4) la condition essentielle.

\* Dans la traduction française de Speech Acts, on utilise l'expression "conditions préliminaires".

1) Dans le premier type, on retrouve les contraintes sur les contenus propositionnels possibles, contraintes qui varient selon les actes. Une force illocutionnaire ne peut être appliquée à n'importe quel contenu propositionnel. Pour un ordre, on a la contrainte que dans la proposition exprimée la prédication soit faite à propos de l'allocutaire, qui est engagé à accomplir un acte dans le futur. Pour une promesse, c'est le locuteur qui est engagé. Si je dis "Je promets de venir demain.", je m'engage à venir le lendemain.

2) Les conditions préparatoires sont des états de choses qui doivent être réalisés pour que l'acte illocutionnaire soit non-défectueux. Si je fais l'assertion que P, il ne doit pas être évident que mon allocutaire sait que P. Je ferai une promesse si je m'engage à quelque chose qui est désiré par mon allocutaire, et s'il n'est évident ni pour moi ni pour lui que j'aurais accompli l'acte auquel je m'engage si je n'avais pas fait la promesse. Je remercierai quelqu'un si ce qu'il a fait m'a été profitable, et si je crois que ce me fut profitable.

3) La condition de sincérité est une contrainte sur l'état psychologique du locuteur pour que soit non défectueux l'acte qu'il performe. Si on fait une assertion de P, on croit que P. Si on promet que P, on a l'intention d'effectuer P, et si on remercie, on est reconnaissant.

4) La condition essentielle est la caractéristique essentielle de l'acte, sans laquelle l'acte n'a pas été fait, sans laquelle l'acte n'a pas de but. Par exemple, donner un ordre, c'est tenter de faire faire quelque chose, faire l'assertion de P, c'est dire que P est vrai, promettre, c'est s'engager à faire quelque chose, remercier, c'est exprimer de la reconnais-

sance.

Voyons ce qu'il advient si ces conditions ne sont pas satisfaites.

### 1) Les conditions sur le contenu propositionnel

Si je promets que je suis venu hier, mon acte ne sera pas réussi parce que la promesse a pour condition que le locuteur s'engage à un acte futur relativement au contenu propositionnel.

### 2) Les conditions préparatoires.

Si ce qui est promis n'est pas désiré par celui auquel on fait la promesse, par exemple, l'acte est défectueux. Si je dis "Je promets d'aller à ta fête." et que l'allocutaire ne veut pas que j'aille à sa fête, mon acte sera réussi mais défectueux. De même, si je requiers de mon allocutaire qu'il respire en disant "Respire, s'il te plaît.", alors qu'il est évident qu'il respire, mon acte illocutionnaire de requête sera réussi, mais défectueux. Une des conditions préparatoires à la performance d'un ordre est que le locuteur ait une position d'autorité relativement à l'allocutaire. Ainsi, si je dis "Je t'ordonne de laver le plancher." à quelqu'un qui n'est pas sous mon autorité, mon acte illocutoire peut être réussi, mais il est défectueux. Si je fais l'assertion de P tout en sachant qu'il est évident pour tous que P, mon assertion est défectueuse. Ces exemples montrent qu'un acte illocutionnaire dont les conditions préparatoires ne sont pas satisfaites peut être réussi, mais défectueux.

### 3) Les conditions de sincérité.

Si je promets d'aller à un party où je n'ai pas l'intention d'aller, je ne suis pas sincère. Si la condition de sincérité n'est pas satisfai-

te, on dira que l'acte illocutionnaire est réussi mais défectueux. Si j'asserte que P sans croire "P", mon assertion est défectueuse parce que insincère.

#### 4) La condition essentielle.

Si je fais une promesse, et, en faisant cette promesse, ne m'engage à rien, on hésitera à dire que j'ai promis quoi que ce soit. Si je remercie quelqu'un, et, ce faisant, n'exprime pas de reconnaissance, la condition essentielle n'aura pas été respectée, et l'acte ne sera pas réussi.

Nous avons distingué, au niveau de l'acte propositionnel, l'acte de référence et l'acte de prédication. L'acte de prédication consiste à attribuer une propriété à un objet auquel on réfère par l'acte de référence. On peut référer à un ou plusieurs objets. Dans le premier cas, on parlera d'acte de référence unique. Seuls ces actes nous intéresseront. La question est de savoir quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour réussir un acte de référence unique.

On retrouve, chez Searle, les conditions suivantes:

un acte de référence unique est réussi si, pour une expression référentielle R, utilisée référentiellement, littéralement et d'une façon identifiante:

- i) le locuteur utilise R dans une phrase pour performer un acte illocutionnaire;
- ii) R est une description identifiante, ou le locuteur peut lui substituer une description identifiante d'un objet X, et
- iii) cet objet X est l'objet auquel veut référer le locuteur, afin de l'identifier pour l'allocutaire.

Un acte de référence sera complet si l'allocutaire identifie l'objet auquel veut référer le locuteur. Si l'allocutaire ne peut identifier cet objet, l'acte de référence sera dit effectif.

Notons que Searle admet qu'un acte de référence puisse être réussi même si la description n'est pas vraie de l'objet auquel le locuteur veut référer. Du moins est-ce ce qu'on peut déduire des conditions qu'il formule. Mais ce, uniquement quand l'expression référentielle est utilisée indexicalement. Par exemple, quand il dit: "Ce criminel est votre ami." ou "Ce chiffon est votre travail sur Kant.", le locuteur peut identifier, en le désignant du doigt tout au moins, l'objet auquel il veut référer. Il peut aussi faire un acte de référence unique complet s'il identifie cet objet pour l'allocutaire. Mais mis à part ce cas, selon Searle, un locuteur faisant un acte de référence présuppose l'existence de ce à quoi il veut référer et l'identité de cet objet avec celui qui est la dénotation de l'expression qu'il utilise. Searle n'envisage donc que l'usage attributif des expressions référentielles.

L'acte de prédication lui aussi obéit à des règles strictes. Searle affirme que:

- un acte de prédication est réussi si et seulement si
  - i) l'expression prédicative a une occurrence à l'intérieur d'une phrase utilisée pour performer un acte illocutionnaire;
  - ii) dans cette phrase on retrouve une expression référentielle utilisée référentiellement et avec succès;
  - iii) la référence est faite à un objet pour lequel il est logiquement possible que l'expression prédicative soit vraie ou fausse.

Faire un acte de prédication revient à soulever la question de la vérité ou de la fausseté de l'expression prédicative à propos de l'objet auquel le locuteur a fait un acte de référence effective. Suivant ces règles, on peut dire qu'un locuteur affirmant:

- (1) "L'actuel roi de France est chauve."
- (2) "Le verre de whisky de Pierre est malade."
- (3) "Le livre écrit par Karl Marx est intéressant."
- (4) "Le concerto pour piano et orchestre no. 3 de Rachmaninoff  
donne une conférence sur la grippe espagnole."

performe, en (1) et (3) des actes de référence non réussis, et en (2) et (4) des actes de prédication non réussis.

Malheureusement, Searle ne caractérise pas la relation entre l'échec de l'acte de référence ou de l'acte de **prédication** et la performance de l'acte illocutionnaire: il n'indique nulle part ce que l'échec de ces actes implique pour l'acte illocutionnaire performé. Le philosophe caractérise la défectuosité ou l'échec de l'acte illocutionnaire uniquement relativement à l'acte performé, et non **relativement** à l'acte propositionnel.

Mais, en fait, comme pour Searle tout énonciateur qui performe un acte illocutionnaire exprime de ce fait un contenu, on peut supposer que si aucun contenu n'est exprimé — si l'acte de prédication est un échec — l'acte n'est pas réussi.

La théorie des actes illocutionnaires présente beaucoup d'intérêt pour la théorie des présuppositions. Elle permet, entre autres choses, de généraliser la relation de présupposition à des actes qui ne sont pas assertifs. Si un contenu propositionnel peut être le contenu de plusieurs types d'actes illocutionnaires, on peut caractériser l'échec de l'acte

de référence de tous les actes illocutoires, et l'effet de l'absence de dénotation à l'expression qui est utilisée en position de sujet pour tous les actes illocutionnaires. Ainsi, pour une expression référentielle utilisée référentiellement lors de la performance d'un acte illocutionnaire, on peut caractériser pragmatiquement l'effet pragmatique de l'absence de dénotation à l'expression qui est en position de sujet dans l'énoncé. Par exemple, dans:

(5) "L'actuel roi d'U.R.S.S. est chauve."

(6) "L'actuel roi d'U.R.S.S. est-il chauve ?"

(7) "Je parie que l'actuel roi d'U.R.S.S. est chauve."

"le roi d'U.R.S.S." est utilisé référentiellement. Tous ces actes illocutionnaires d'assertion, de question et de pari, respectivement, sont soit non réussis, soit défectueux, — mais nous dirons non réussis — parce que la présupposition d'existence d'un roi d'U.R.S.S. n'est ~~pas~~ satisfait, parce que "Le roi d'U.R.S.S. existe" est faux, même si le locuteur croit qu'il existe un roi d'U.R.S.S..

Searle, dans Speech Acts, ne prend pas position sur la valeur de vérité de la proposition exprimée par le locuteur dans de telles circonstances. Searle n'utilise pas beaucoup la notion de présupposition dans la première théorie des actes illocutionnaires. Cependant, certains concepts utilisés dans cette première théorie permettent de saisir des phénomènes qualifiés de présuppositionnels, comme nous le verrons.

La première théorie des actes illocutionnaires a des faiblesses qui méritent d'être soulignées.

La première, et la plus importante, est que, bien que Searle affirme que son analyse porte sur des actes et non sur des verbes désignant



des actes, il ne formule pas de moyens d'analyser tous les actes possibles, mais ne produit que des analyses de verbes désignant des actes.

Il s'attaque, s'il caractérise des verbes, à une tâche importante, surtout si l'on considère qu'il devra caractériser les conditions de succès d'actes illocutoires formant des continuums (ce qu'il reconnaît lui-même). Par exemple, il devra caractériser un acte illocutoire qui diffère au plus de l'acte illocutoire d'assertion par le fait qu'il exige la satisfaction de conditions de sincérité plus fortes. Au lieu de croire que P, croire fortement que P. Par la suite, on pourrait avoir "croire très fortement que P", "croire très très fortement que P", etc...

Ce problème est celui de la caractérisation des actes à la pièce, en ayant recours aux ressources expressives de l'anglais. Ici la parade au problème est le recours à une définition inductive qui soit indépendante d'une langue particulière.

Il est nécessaire, comme le remarque Searle, de caractériser des actes illocutionnaires primitifs, à partir desquels on pourrait construire les autres, qu'on pourra caractériser sur la base des premiers. Il serait aussi intéressant de formaliser cette théorie: il ne serait dès lors plus nécessaire de formuler les conditions de succès; on pourrait les avoir en faisant un simple calcul, et les identifier sur la base de la représentation formelle des actes.

Searle et Vanderveken ont corrigé ces faiblesses et développé cette théorie, dans Foundations of Illocutionary Logic.

Voyons maintenant comment Karttunen et Peters utilisent les théories

de Grice et de Searle, pour rendre compte des cas de présuppositions pragmatiques.

### 3. Karttunen et Peters

Lauri Karttunen et Stanley Peters réutilisent à peu près intégralement les théories de Grice et de Searle, n'apportant que quelques modifications à celle du premier. Ces modifications ont néanmoins leur importance, puisqu'elles précisent la théorie de Grice.<sup>16</sup>

Grice affirme que les implications conventionnelles sont liées à des items du lexique, et présente le plus souvent comme exemples des implications liées à "mais" et "donc". Mais l'analyse n'est pas étendue à d'autres termes. Il en va différemment chez Karttunen et Peters. Pour ces derniers, elles sont liées à un grand nombre d'expressions, comme "also", "only", "even", "either", "again", et des verbes comme "fail", "forget", "realize", etc.....

Elles sont, de plus, liées à certaines constructions grammaticales, comme la construction relative avec clause non restrictive. Chez Grice, elles n'étaient pas liées à des constructions grammaticales.

Ces auteurs posent aussi une restriction aux implications conventionnelles possibles, en ajoutant à la théorie de Grice un postulat qui permet de faciliter le calcul des implications conventionnelles. Ce postulat est le suivant:

un implicatum conventionnel doit être une proposition faisant partie du terrain commun ou une proposition non controversée au moment où l'implication de cet implicatum a lieu.

C'est dire que l'implicatum doit faire partie de l'ensemble des propositions considérées comme vraies par un locuteur et qu'il considère comme acceptées pour telles par ses allocutaires. Plus simplement, cette clause spécifie que l'implicatum fait partie de l'arrière-fond.

On retrouve une notion identique (ou presque) à celle d'arrière-fond chez Grice, la notion de background knowledge (Grice, 1975, p.50). Malheureusement Grice n'utilise pas beaucoup cette notion, qui demeure imprécise et n'est pas développée.

Karttunen et Peters ajoutent aussi une convention de vérité et de confiance entre les locuteurs, convention qui est tirée de la convention de vérité de Lewis (Lewis, 1969, p.149). La convention de Karttunen et Peters spécifie qu'il faut exprimer un acte illocutionnaire dont toutes les conditions de succès sont satisfaites, et dit qu'on peut s'attendre à ce que tous fassent de même. Si cette convention était identique à celle de Lewis, elle serait redondante, puisque les maximes de quantité et de qualité peuvent exercer les mêmes contraintes que celle-ci. Mais, à mon avis, elle se distingue nettement de celle-ci.

Examinons la notion de convention, puis la convention de vérité de Lewis.

### 3.1 Lewis

La notion de convention est intéressante, et sera utilisée au prochain chapitre. Pour ce, je juge qu'il est nécessaire de longuement l'introduire. Par ailleurs, la place qu'occupe cette notion dans la littérature, de même que son intérêt pour la théorie de la conversation, font qu'il n'est pas inutile de s'y attarder.

Il existe certaines situations où plusieurs agents doivent prendre des décisions interdépendantes sur une action à poser, action dont le choix dépend des actions possibles des autres acteurs dans cette situation.

Par exemple\* imaginez que vous êtes en communication téléphonique avec quelqu'un, et que la communication est coupée. Vous voulez rétablir la communication, et vous croyez que la personne avec laquelle vous parliez veut faire de même. Si vous téléphonez tous les deux en même temps, vous ne pourrez rétablir la communication; de même si chacun croit que l'autre téléphonera. Le problème, pour un agent, est de décider s'il doit ou non appeler, considérant que la personne avec laquelle il parlait décidera ou non d'appeler, dans cette situation. Notons que les agents ne peuvent s'entendre, ne peuvent communiquer la décision qu'ils prennent et ne peuvent savoir quelle est la décision prise par l'autre. Remarquons aussi que les deux agents, dans notre exemple, ont un même intérêt: rétablir la communication.

Dans de telles situations, il y a un problème de coordination d'actions. Dans ces situations, les agents doivent poser des actions qui ont une certaine adéquation relativement aux actions qui sont posées par les autres. Ces actions doivent permettre d'atteindre une situation d'équilibre, dite d'équilibre propre, qui est telle que chacun préfère cette situation d'équilibre à une autre qui aurait pu être produite si l'un ou l'autre avait changé son action

\* Ces exemples sont tirés de Lewis, 1969.

après avoir pris connaissance des actions des autres.

Imaginons la situation suivante. Il y a un groupe d'individus dans la forêt qui doivent aller chercher du bois pour faire un feu. Le problème de coordination est le suivant: il s'agit pour chaque agent de partir dans une direction, sans savoir dans quelles directions partiront les autres. Par ailleurs, chaque agent préfère que soit ramené le plus de bois possible et s'attend à ce que chacun ait cette préférence. Pour ce faire, il faut que chaque individu parte dans une direction différente, en espérant que chacun partira dans une direction différente. Si chacun part dans la même direction, on n'atteint pas une situation d'équilibre. Si chacun part dans une direction différente, on atteint une situation d'équilibre propre.

Si ces individus se retrouvent dans une situation similaire, ils poseront la même action: ils partiront dans la direction dans laquelle ils étaient partis la première fois. On dira alors que s'est établi une convention, la convention que chacun, dans une telle situation, part dans une certaine direction, toujours la même.

Chaque agent préfère cette convention. Mais selon Lewis, une convention  $C$  n'est une convention que s'il existe des conventions alternatives à  $C$ , qui diffèrent au plus de  $C$  par le fait qu'il est impossible de respecter simultanément  $C$  et une convention alternative  $C'$ .

Ainsi, dans notre exemple, ce pourrait être que chacun parte dans une direction différente de celle vers laquelle il part. Mais il reste qu'il n'arrive jamais que deux individus partent dans la même direction.

Les conventions sont à distinguer des contrats sociaux par le fait que tous préfèrent se conformer aux premières, alors qu'il est faux que tous préfèrent se conformer aux seconds. Elles se distinguent des normes par le fait qu'elles ne sont pas normatives — leur formulation n'a pas la forme impérative, et ne contient pas de termes normatifs. Elles se distinguent des accords par le fait qu'elles ne sont pas explicites. Les accords sont explicites. Cependant, les accords peuvent devenir des conventions quand, après que l'accord ait été conclu et respecté pendant un certains temps, il est oublié et tout de même respecté.

Lewis définit une convention de la façon suivante:

"A regularity R in the behavior of members of a population P when they are agents in a recurrent situation S is a convention if and only if it is true that, and it is common knowledge in P that, in almost any instance of S among members of P,

- (1) almost everyone conforms to R;
- (2) almost everyone expects almost everyone else to conform to R;
- (3) almost everyone has approximately the same preferences regarding all possibles combinations of actions;
- (4) almost everyone prefers that any one more conform to R, on condition that almost everyone conform to R;
- (5) almost everyone would prefer that any one more conform to R', on condition that almost everyone conform to R', where R' is some possible regularity in the behavior of members of P in S, such that almost no one in almost any instance of S among members of P could conform both to R' and R." 17

Imaginons maintenant une situation où un individu, le communicateur, émet des signaux — des énoncés vrais ou faux — pour un auditoire qui interprète ces signaux. Ici, le communicateur est le seul à savoir ce qui est le cas, quel état de choses est réalisé, et à pouvoir le communiquer à un auditoire. L'auditoire saura quel état de choses est réalisé à partir du signal émis par le communicateur, et agira en fonction de ce signal. L'action est la réponse au signal.

Par exemple, imaginons des soldats en patrouille . L'officier responsable envoie un de ses soldats sur une colline observer ce qui se passe de l'autre côté de cette colline. Ce soldat a un plan de contingence qui prévoit le signal à donner. Le signal dépend de ce que l'observateur constatera. On a le plan suivant:

- s'il y a des soldats ennemis en nombre égal ou plus élevé à celui de son propre régiment, il lève le bras une fois;
- s'il y a des soldats ennemis en nombre plus petit que celui de son régiment, il lève le bras deux fois;
- s'il n'y a pas de soldats ennemis, il lève le bras trois fois.

L'auditoire a aussi un plan de contingence, qui prévoit l'action à poser — la réponse à donner — en fonction de ce signal. Ce plan est le suivant:

- s'il lève le bras une fois, le régiment se replie;
- s'il lève le bras deux fois, le régiment attaque;
- s'il lève le bras trois fois, le régiment escalade la colline.

Plusieurs états de choses  $S_1, S_2, \dots, S_n$  sont possibles, et seul le communicateur sait lequel est réalisé. Il a un ensemble  $\mathcal{S}, \mathcal{S}_1, \mathcal{S}_2, \dots$  de signaux, et l'auditoire peut interpréter correctement ces signaux grâce au plan de contingence. Le plan de contingence du locuteur est une fonction  $F$  de  $\mathcal{S}$  dans  $\mathcal{R}$ , une bijection, une fonction un-un. Le plan de contingence de l'auditoire est une fonction  $F_a$  de  $\mathcal{S}$  dans  $\mathcal{R}$ , une fonction un-un. La réponse dépend de ce qui est constaté par l'observateur.

Le couple ordonné  $\langle F, F_a \rangle$  est un système de signaux, où le domaine est  $\mathcal{S}$ , et le codomaine  $\mathcal{R}$ .

Lewis définit ensuite une convention de signalisation comme

"(...) any convention whereby members of the population P who are involved as communicators or audience in a certain signaling problem S do their parts of a certain signaling system  $\langle F_c, F_a \rangle$  by acting according to their respective contingency plans." (Lewis, 1969, p.135)

Si on a une telle convention, Lewis qualifie  $\langle F, F_a \rangle$  de système de signalisation conventionnel.

Si on a maintenant un tel système  $\langle F, F_a \rangle$  et que  $\phi$  est un signal verbal--- un énoncé ---, on peut avoir la convention:

" (...) in any instance of S among them, the communicator tries to give whichever signal is true in that instance, and every member of the audience responds by doing whatever seems best on the assumption that the communicator's signal is true."  
(Lewis, 1969, p.148)

Plus précisément, Lewis parle de convention de vérité pour un  $\langle F, F_a \rangle$  ce qui lui permet d'avoir des alternatives, par exemple la convention de vérité en  $\langle F', F_a' \rangle$ , un autre système de signalisation qui prévaut dans une situation  $S'$  à peu près identique à S. Revenons à Karttunen et Peters.

Les deux conventions ne sont pas identiques. Celle de Lewis pose moins de contraintes que celle de Karttunen et Peters. Par exemple, la condition de sincérité, qui fait partie des conditions de succès, n'a aucune importance chez Lewis. La convention de Karttunen et Peters est donc plus forte que celle de Lewis. Ce trait la rend intéressante.

Par ailleurs, cette théorie est d'autant plus intéressante qu'elle est liée d'une façon très étroite à la logique illocutoire.

Nous appellerons la convention de Karttunen et Peters la convention de succès.



### 3.2 Karttunen et Peters: suite

On peut dresser le tableau suivant, où sont distingués les phénomènes qualifiés précédemment de présuppositionnels, au sens pragmatique, pour un acte quelconque, avec les contraintes posées sur chaque item:

S dit X

contraintes sur X: respecte les maximes et le P.C.

respecte la convention de succès

S implicite conventionnellement Y

contraintes sur Y: respecte le terrain commun

S implicite conversationnellement, d'une façon particulière, Z

S implicite conversationnellement, d'une façon généralisée, W

S présuppose que les conditions préparatoires sont satisfaites.

où "S" est une variable pour locuteur, "X" une variable pour acte de langage, "Y" une variable pour implicatum conventionnel, "Z" une variable pour implicatum conversationnel particulier et "W" une variable pour implicatum conversationnel généralisé.

Voyons quelles analyses permet cette théorie, en examinant d'abord quelques cas présentés par Karttunen et Peters, et par la suite des cas problématiques.

Les exemples d'implications conversationnelles particularisées présentés par Karttunen et Peters sont liés aux conditionnelles. Par exemple, un locuteur disant: "Si Marie était allergique à la pénicilline, elle aurait les symptômes qu'elle a ." implicite conversationnellement qu' il est épistémiquement possible que l'antécédent soit faux.  
D'ailleurs il peut l'annuler en ajoutant: "Mais elle n'est pas aller-

gique à la pénicilline."

Par ailleurs, pour une indicative conditionnelle, le locuteur implicite conversationnellement qu'il est épistémiquement possible que l'antécédent soit vrai. Par exemple, , quelqu'un disant "Si Jean va à Montréal, il nous y amènera." implique conversationnellement qu'il est possible à sa connaissance que Jean aille à Montréal.

Selon Karttunen et Peters, on utilise une phrase conditionnelle indicative quand on a suffisamment d'évidence que l'antécédent est vrai, autrement on utilise une conditionnelle subjonctive. Ils dégagent la généralisation:

"Si A alors B" implicite conversationnellement,  
à l'indicatif, "Il est épistémiquement possible que A."  
au subjonctif, "Il est épistémiquement possible que  $\sim$ A!" 18

On peut utiliser cette généralisation pour rendre compte , par exemple, de ce qui est implicité par: "Si Jacques a des enfants, tous les enfants de Jacques sont chauves." et "Si Jacques avait des enfants, tous les enfants de Jacques seraient chauves."

Les cas d'implications conversationnelles généralisées sont liées, entre autres choses, aux verbes de jugement comme "critique", "blâme", "accuse", qui sont des performatifs. Tous ces verbes ont pour implication conversationnelle généralisée que la proposition exprimée par la phrase en position de complément est vraie. Par exemple, "Pierre critique Roger d'avoir écrit une lettre élogieuse." a pour implicatum conversationnel généralisé, "Roger a écrit une lettre élogieuse.". Cette dernière phrase est implicitée, et non présupposée, comme le croyait Fillmore, parce qu'on peut l'annuler, en ajoutant: "Mais c'est injuste puisque Roger n'a

pas écrit une lettre élogieuse." Il en est ainsi d'autres verbes, dont ceux qui servent à rapporter ce qu'une personne a dit, comme "mentionner" et "dire!".

Mais les cas les plus souvent mentionnés sont des cas d'implication conventionnelle. En fait, la plupart des phénomènes qualifiés de présuppositionnels au sens pragmatique sont des cas d'implication conventionnelle liés à certaines expressions et en particulier à celles mentionnées à la page 110. Un locuteur utilisant:

(8) "Paul oublie que la Terre est ronde."

(9) "Les astronautes d'Appollo XI n'ont pas réussi à atterrir sur Mars."

(10) "Jules réalise que les linguistes sont parfois confus."

(11) "Même les linguistes sont parfois confus."

implicite conventionnellement, respectivement, que

(12) Paul sait que la Terre est ronde.

(13) Les astronautes d'Appollo XI ont essayé d'atterrir sur Mars."

(14) Les linguistes sont parfois confus.

(15) D'autres individus que les linguistes sont parfois confus.

à cause des expressions "oublie", "n'ont pas réussi", "réalise", et "même".

De la même façon, un locuteur disant:

(16) "Les astronautes d'Appollo XI n'ont pas non plus réussi à atterrir sur Mars."

(17) "La Terre aussi est ronde."

implicite conventionnellement que:

(18) Les astronautes d'Appollo XI ont subi un autre échec.

(19) Il n'y a pas que la Terre qui soit ronde."

et ce à cause de l'utilisation de "non plus" dans la première phrase et

de "aussi" dans la seconde.

Ni (12)-(15) ni (18), (19) ne sont annulables, comme ce serait le cas si on avait affaire à des implicata conversationnels. En effet, il serait assez étrange de dire : "Les astronautes d'Appollo XI n'ont pas réussi à atterrir sur Mars, et ils n'ont pas essayé d'atterrir sur Mars." ou "La Terre aussi est ronde, et rien d'autre n'est rond."

Par ailleurs, (12)-(15) et (18), (19) doivent faire partie du terrain commun au moment où (8)-(11), (16) et (17) sont affirmés. Cette restriction, assez forte à première vue, pourrait rendre compte de certains échecs conversationnels. Par exemple, si dans une conversation où tous les participants admettent que les astronautes d'Appollo XI n'ont pas essayé d'atterrir sur Mars, quelqu'un disait (9), son acte serait peut-être difficile à intégrer à la conversation. Il en va de même pour (11) dans une conversation où tous les participants croient que personne n'est confus.

De plus, selon Karttunen et Peters, un locuteur s'engagerait toujours quant à la vérité de ce qu'il implicite, bien que ce qui est implicite ne fasse pas partie de ce qui est affirmé. On retrouve ici exactement ce ce qu'on avait pour les présuppositions (sémantiques tout au moins).

Nous avons jusqu'à maintenant examiné des cas liés à des items lexicaux. Voyons-en quelques-uns liés à des constructions grammaticales. Les cas que j'expose sont, à ma connaissance, les seuls présentés par les auteurs.

Dans un article de 1975 (Karttunen et Peters, 1975), on retrouve un exemple lié à la cleft construction. Cet exemple est le suivant:

(20) "It wasn't Rosemary who got the job."

Dans un article de 1977 (Peters, 1977), on retrouve les exemples:

(21) "It wasn't Ford who pardoned Agnew."

(22) "If it wasn't Ford who pardoned Agnew, then it must be someone else."

L'exemple (20) a pour implicatum conventionnel:

(23) "Someone got the job."

et les exemples (21) et (22):

(24) "Someone pardoned Agnew."

Remarquons que l'implicatum conventionnel ne change pas quand on fait disparaître la négation interne. Ainsi, "It was Rosemary who got the job." a pour implicatum (23), qui est aussi impliqué strictement par (20) et notre dernier exemple.

Dans l'article déjà mentionné de Peters, on retrouve une implicitation liée à la construction avec clause relative non restrictive. Cet exemple est le suivant: "Did Agnew, who is the vice-president of U.S., write a novel ?" qui a pour implicatum: "Agnew is the vice-president of U.S." Ces exemples sont faciles à généraliser.

La restriction sur ce qui peut être implicite conventionnellement voulant que ce qui est implicite conventionnellement fasse partie du terrain commun, est ambiguë. Comme le souligne D.Vanderveken, <sup>19</sup> il y a une différence entre l'exigence que l'implicatum fasse partie du terrain commun et celle que la négation de cet implicatum ne fasse pas partie du terrain commun, et il semble que cette dernière exigence soit plus adéquate. Si quelqu'un dit : "Les astronautes d'Appollo XI n'ont pas réussi à atterrir sur Mars." devant un auditoire qui n'a pas dans son terrain commun que les astronautes ont essayé d'atterrir sur Mars, mais qui n'a pas non plus dans son terrain commun la négation de cette proposition, il ne fait

pas une assertion qui pose des problèmes conversationnels. On peut affirmer que l'énonciateur a passé de l'information sous forme de présupposition ou d'implication.

Si quelqu'un affirme: "Marie a réussi à escalader le mont Everest." devant un auditoire qui ne sait pas qu'elle essayait, l'auditoire peut poursuivre en disant: "Elle essayait vraiment d'escalader le mont Everest ?". Il ne semble pas qu'il y ait là de rupture dans le cours de la conversation.

Il me semble que la restriction de Karttunen et Peters serait plus adéquate si on la modifiait pour avoir la nouvelle restriction:

l'implicatum conventionnel doit faire partie du terrain commun ou si l'implicatum n'en fait pas partie, sa négation n'en fait pas partie.

Par exemple, si quelqu'un affirme devant un auditoire qui sait que Marie n'a pas essayé d'escalader le mont Everest, "Marie a réussi à escalader le mont Everest.", il y aura un "problème" dans la conversation. On remettra en question la valeur de l'implication, la valeur de ce que dit le locuteur, etc.....

Chez Karttunen et Peters, on retrouve un mécanisme qui permet de résoudre le problème de la projection. Pour exposer ce mécanisme, il me faut introduire quelques thèses de Karttunen et Peters sur la façon dont on peut étendre la sémantique de "P.T.Q." pour rendre compte des aspects

non vériconditionnels des énoncés.

Karttunen et Peters traduisent chaque expression dans la sémantique de "P.T.Q.". Une expression est alors marquée "e" pour "extension". De plus, à chaque expression on assigne, dans le lexique, une implication  $i$ . Les implications des connecteurs logiques sont déterminées de la façon suivante : à gauche, on retrouve l'expression marquée  $i$ , qui dénote l'implication de l'expression complexe, et à droite ce qu'est cette implication:

$$\begin{aligned} \text{"et"} & : (\phi \wedge \psi)^i = (\phi^i \wedge (\phi^e \rightarrow \psi^i)) \\ \text{"si ... alors."} & : (\phi \rightarrow \psi)^i = (\phi^i \wedge (\phi^e \rightarrow \psi^i)) \\ \text{"ou"} & : (\phi \vee \psi)^i = ((\phi^i \vee \psi^e) \wedge (\phi^e \vee \psi^i)) \quad * \end{aligned}$$

et pour les négations internes et externes:

$$\begin{aligned} & (\sim \phi^e; \phi^i) \\ & (\sim(\phi^e \wedge \psi^i); (\phi^i \vee \sim \psi^i)) \end{aligned} \quad 20$$

Par exemple,

(25) "Jean boit aussi, et Marie n'aime pas cela."

(26) "Jacques a des enfants et les enfants de Jacques sont chauves."

ont pour implication, respectivement, que quelqu'un d'autre que Jean boit, qui est la "présupposition" de toute la phrase, et la "présupposition" de la première partie de la phrase complexe, et que Jacques a des enfants, qui est l'implication de la seconde partie de la conjonction. Par ailleurs, "Jacques a des enfants." est impliquée strictement, et trivialement, par la première partie de la conjonction. Considérons:

(27) "S'il y a un roi de France, alors le roi de France se cache."

(28) "Si Jacques a des enfants, alors tous les enfants de Jacques sont chauves."

(29) "Il n'y a pas de roi de France ou le roi de France se cache."

\* ' $\phi$ ' et ' $\psi$ ' sont des variables pour propositions.

(30) "Jacques aussi boit de la bière, ou je perds mon pari."

(31) "Le roi de France n'est pas chauve."

(32) "Il est faux que le roi de France soit chauve."

Les exemples (27) et (28) fonctionnent comme les exemples (25), (26). Pour (29) et (30), on a , respectivement, comme implicatum, "IL y a un roi de France." et "Quelqu'un d'autre que Jacques boit de la bière ou je perds mon pari.". Pour (31) et (32), enfin, "Il y a un roi de France." et "Il y a un roi de France ou il n'y a pas de roi de France.". Cette dernière phrase est analytiquement vraie. Nous verrons plus loin qu'il y a ici un problème, puisqu'on pourra aussi obtenir des phrases analytiquement fausses.

La condition d'héritage des présuppositions pour (29) et (30) est

$$(\phi \vee \psi)^i = (\phi^i \vee \psi^e) \wedge (\phi^e \vee \psi^i)$$

où  $\psi^i$  est l'implicitation de la seconde partie de la conjonction.

Karttunen et Peters utilisent la théorie originale des actes illocutionnaires (Searle, 1969), qui, on l'a vu, a des faiblesses. Mais on peut corriger celles-ci en substituant à cette théorie la nouvelle théorie des actes illocutionnaires (Searle et Vanderveken, 1984), où les conditions préparatoires sont aussi présentes, et font partie des sept composantes d'une force illocutoire, et où l'ensemble des forces illocutoires possibles sont définies à partir de cinq forces primitives (assertives, commissives, expressives, directives et déclaratives.). Cette substitution ne change rien aux explications de Karttunen et Peters, mais précise leur théorie.

Par ailleurs, rien dans la théorie de Searle et Vanderveken n'empêche d'utiliser ainsi leur théorie. En particulier, la notion de condition



préparatoire peut être ainsi utilisée. Searle et Vanderveken considèrent eux-mêmes que les conditions préparatoires sont présupposées satisfaites par le locuteur performant un acte illocutoire. Ils adjoignent ainsi une notion de présupposition définie en termes de présupposition du locuteur à une notion définie en termes de présuppositions d'un acte.

Mais chez Searle (Searle, 1969, Searle et Vanderveken, 1984), les contenus propositionnels ont aussi des présuppositions, les présuppositions propositionnelles, dont ne tiennent pas compte Karttunen et Peters. En fait, ce que Searle et Vanderveken appellent "présupposition propositionnelle" est appelé "implication" par Karttunen et Peters. Par exemple, pour les premiers, "Le roi de France est chauve." a pour présupposition propositionnelle "Il y a un roi de France." qui serait une implication selon les derniers.

Il y a ici un choix à faire entre deux terminologies pour rendre compte d'un seul phénomène. Ce choix est facile à faire. Puisque les présuppositions du contenu propositionnel sont des conditions de nondéfectuosité d'un acte illocutoire, elles présentent un intérêt que n'ont pas les implications:

- 1) la notion de présupposition propositionnelle permet d'éviter de faire appel à une théorie de la conversation;
- 2) ces cas ne forment manifestement pas une liste ouverte, comme ce serait le cas si on avait affaire à des implications;
- 3) cette notion permet de réduire le nombre des phénomènes que l'on peut qualifier d'implication.

Pour des raisons d'économie (1)), d'adéquation (2)) et de précision de la théorie (3)), il est préférable d'utiliser la notion de présuppo-

sition propositionnelle pour rendre compte de certains cas appelés par Karttunen et Peters "implication".

Ici se termine pour l'instant cet exposé de la théorie de Karttunen et Peters. Cette théorie doit être critiquée.

### 3.3 Critiques

La plupart des cas examinés par Karttunen et Peters, et la plupart des cas de présupposition interprétés en termes d'implication, sont des cas d'implication conventionnelle. Malheureusement, comme ils le soulignent, on ne sait pas pourquoi il y a des implications conventionnelles (Karttunen et Peters, 1979, p.15). C'est donc dire que l'on **n'a rien** expliqué, et que l'on a simplement unifié des généralisations.

Pour ce, selon Dinsmore (Dinsmore, 1981), le travail de Karttunen et Peters est sans intérêt théorique. Ce jugement est sévère, et peut être atténué si on peut affirmer que Karttunen et Peters ont fourni de bonnes descriptions.

Mais il n'est pas certain que les descriptions soient correctes, comme on le montrera au prochain chapitre, à cause de la faiblesse de la théorie de la conversation utilisée, et ce malgré les modifications apportées.

En fait, non seulement on ne sait pas comment attacher une implication conventionnelle particulière à une expression, en sachant **pourtant** qu'on attache précisément celle-là, mais on n'a qu'une esquisse de la façon de le faire pour les implications conversationnelles. Nos intuitions permettent d'identifier des implications conversationnelles, mais la théorie qui devrait permettre de rendre compte de ces intuitions n'est

pas disponible, comme nous le verrons au prochain chapitre.

La théorie de Karttunen et Peters n'est pas non plus matériellement adéquate. Soames (Soames, 1979) produit de nombreux exemples dont ne rendent pas compte Karttunen et Peters. Parmi ces exemples, le plus remarquable est le suivant. Soit "Le directeur du département n'est pas sceptique à propos de la réalité du monde extérieur ou le directeur du département n'est pas très sensible." où  $A^e$  = "le directeur du département est sceptique à propos de la réalité du monde extérieur",  $B^e$  = "le directeur du département est très sensible," et  $A^i$  = "le département a un directeur". Ici,  $A^i = B^i = C$ .

Karttunen et Peters ne réussissent pas à rendre compte de C, puisque, selon la règle d'héritage du "ou", on a

$$(A^e \text{ ou } B^i) \quad \text{et} \quad (B^e \text{ ou } A^i)$$

ce qui est équivalent à:

$$(A^e \text{ ou } C) \quad \text{et} \quad (B^e \text{ ou } C)$$

Selon Soames, on a aussi des implications contradictoires, où des propositions liées par le "ou" forment une proposition analytiquement fausse. Par exemple, "L'avocat de Suzanne a trouvé son seul héritier ou il a trouvé le plus vieux de ses héritiers." a pour implication, pour la première partie de la phrase, que Suzanne a un seul héritier, et, pour la seconde partie, que Suzanne a plus d'un héritier. Ces deux implications  $A^i$  et  $B^i$  sont incompatibles. Toutefois, ce problème n'est pas trop embêtant, puisqu'il suffit de considérer que l'implication est  $(A^i \text{ ou } B^i)$ , une proposition vraie. Il faudrait évidemment affirmer que, dans l'arrière-fond, il y a des propositions de ce type, et que l'arrière-fond ne comprend pas que des propositions élémentaires. De fait, l'arrière-fond devient

plus complexe. Cependant, la condition d'héritage de Karttunen et Peters permet de traiter ce problème. Si  $A^e$  = "l'avocat de Suzanne a trouvé son seul héritier",  $A^i$  = "Suzanne a un seul héritier",  $B^e$  = "il a trouvé le plus vieux de ses héritiers", et  $B^i$  = "Suzanne a plus d'un héritier", et si  $A^e$  et  $A^i$  sont vrais, et  $B^e$ ,  $B^i$  sont faux, alors l'implication est

$$(\phi \vee \psi^e) \wedge (\phi^e \vee \psi^i)$$

où il n'y a pas de contradiction. Notons que ( $A^i$  ou  $B^i$ ) n'est ni une contradiction ni une tautologie.

Mais Gazdar (Gazdar, 1979, p.115), présente des cas étranges, que Karttunen et Peters ne peuvent analyser. Soit:

(33) "If I go to bed with her, then Maria's children get jealous."  
qui présuppose, intuitivement, "Maria has children."

Mais la règle de Karttunen et Peters nous oblige à affirmer que (33) présuppose (ou implice): "If I go to bed with her, then Maria has children.", et ce contre toutes nos intuitions.

Ces critiques nous amènent à affirmer que la théorie de Karttunen et Peters n'est pas satisfaisante et devrait subir quelques modifications. Cependant, il serait exagéré de dire, à partir de quelques contreexemples, qu'on doit rejeter cette théorie au profit d'une nouvelle. Si on considère que le problème de l'explication et de la description des "présuppositions" est un problème généralisé, on serait plutôt tenté d'affirmer que solutionner ces deux problèmes est impératif, et non que rejeter les théories qui les rencontrent est nécessaire. Au chapitre 4, nous nous intéresserons à ces problèmes.

## CHAPITRE IV

### Critique de la théorie gricéenne de la conversation

La grande faiblesse de la théorie de Karttunen et Peters est due, en bonne partie, à la théorie de la conversation qu'ils utilisent. La théorie gricéenne de la conversation, malgré son grand intérêt,<sup>1</sup> n'est pas à l'abri de certaines critiques.

#### 1. Problèmes généraux

Soulignons d'abord l'absence de caractérisation des notions de principe et de maxime, et de justification du choix de ces notions au détriment de notions alternatives (règles, instructions, standards, normes, conventions,<sup>2</sup> etc...). Il existe pourtant dans la littérature de telles notions, définies avec une relative précision. Par exemple, Black (Black, 1962) a introduit des distinctions, reprises par Gumb (Gumb, 1972), entre:

- 1) des régulations, des "(...) règles instituées par une autorité en un temps et un lieu particulier, s'appliquant à une classe plus ou moins bien définie de sujets engagés dans une certaine activité (et spécifiant) ce que les sujets impliqués dans la pratique doivent, peuvent ou ne doivent pas faire"<sup>3</sup> ;
- 2) des instructions, qui "(...) spécifient comment quelqu'un doit agir pour atteindre un certain but"<sup>4</sup> ;

- 3) des maximes, qui "(...) sont comme des régulations, sauf que les maximes valent pour tous et ne sont pas attribuables à une autorité<sup>5</sup>";
- 4) des uniformités, qui "(...) sont des règles d'inférence codifiant des lois empiriques ou autres énoncés généraux à propos de régularités<sup>6</sup>" .

A cause de sa précision, cette classification peut nous être utile pour caractériser les notions de maxime et de principe chez Grice. Ceci n'implique pas, notons-le, que la classification de Black doive être considérée comme acceptable sans critique.

On peut envisager, ce qui n'est pas absurde, que les maximes de Grice sont identiques à celles de Black: qu'elles sont définies de la même façon. Malheureusement, elles ressemblent trop à des instructions puisqu'elles spécifient un moyen pour atteindre un but — le but de la conversation — et sont introduites comme des uniformités puisque, selon Grice, certains traits des conversations montrent que de telles maximes sont suivies.

Les distinctions de Black sont donc de peu d'utilité pour définir la notion de maxime de Grice . Elles permettent cependant de mettre en évidence l'imprécision de la notion gricéenne de maxime — imprécision liée, si on se fie au dernier paragraphe, à sa richesse — et de soulever un des traits importants de la théorie de Grice: c'est une théorie de la conversation formulée en termes de règle.

Qu'est-ce qu'un principe ? On serait tenté d'affirmer que c'est une instruction, au sens de Black, puisque la coopération est un moyen pour

atteindre un but. Mais, dans cette éventualité, selon Kasher (Kasher, 1976), l'instruction ne saurait se présenter seule. Puisque la coopération est un moyen, il faut adjoindre au P.C. un principe de rationalité qui permet d'affirmer que, étant donné un but, un acteur peut choisir ce moyen — la coopération — et que si c'est le moyen le plus efficace, l'acteur choisira ce moyen. Ce principe, selon Kasher, se formule:

P.R. "Etant donnée une fin désirée, un individu choisit l'action qui, le plus efficacement et au moindre coût, permet d'atteindre ce but."<sup>7</sup>

Mais il est remarquable que dans cette interprétation de la notion de principe les maximes sont aussi des instructions au sens de Black et que, puisque les maximes prescrivent des moyens d'assurer la coopération et qu'un principe de rationalité est, de toute façon, nécessaire, on peut enlever le P.C. et lui substituer quelque chose comme:

Etant donné un but, une conversation est parfois le moyen le plus efficace pour atteindre ce but.\*

Grice ne spécifie pas non plus si les maximes (et le principe) sont normatives ou constitutives (au sens de Searle (voir le chapitre précédent)). Si elles étaient normatives<sup>elles</sup>, viendraient régulariser une activité qui leur préexistait. Si elles étaient constitutives<sup>elles</sup>, fonderaient la conversation: sans le respect de ces règles, il n'y aurait pas de conversation. Il y a donc, comme le souligne Flahaut (Flahaut, 1980), une ambiguïté dans la notion de conversation, à cause de cette absence de spécification. Grice est au courant de ce problème.

\* La notion de but demeure vague et imprécise pour l'instant. Nous reviendrons plus loin sur cette notion.

Ces remarques nous amènent à noter que la théorie de la conversation est aussi une théorie de l'action, et plus précisément une théorie de l'action rationnelle orientée vers une fin. Une telle théorie présuppose ou est une théorie de la rationalité.

Ici surgissent des problèmes supplémentaires, puisque la théorie gricéenne spécifie que tous les conversants ont un même but. C'est une théorie de l'action collective.

Mais toutes les conversations ont-elles un but ? Toutes les conversations sont-elles orientées vers une fin ? Par exemple, dans certaines situations, il peut ne s'agir que d'échanger des formules de politesse. Peut-être hésitera-t-on à appeler ces échanges des conversations, ou dira-t-on que le but est d'échanger des formules de politesse, ou même de garder le contact avec l'allocutaire. Ces "conversations" ont donc  
8  
peut-être un but.

Tous les conversants ont-ils toujours le même but ? Par exemple, est-ce que Socrate et l'esclave de Ménon avaient le même but ? Est-ce que deux politiciens essayant mutuellement de se convaincre de quelque chose ont un même but ? Dans ce dernier cas, oui, en un sens. Trouver une politique "juste" par exemple. Mais, en un autre sens, ils ont des buts contradictoires: convaincre l'autre.

Mais si je parle avec quelqu'un de la politique canadienne, mon allocutaire croit que la conversation que je poursuis a pour but de mesurer l'impact économique de cette politique, par exemple, et adopte ce but. Cependant, mon but peut être de le distraire pour qu'il n'aille pas "déranger" un ami qui est en train de lui voler sa voiture. Disons-nous



que nous avons un même but ? Disons-nous que nous poursuivons un même but en conversant ? Notons que la conversation se poursuit tout de même.

Il faut distinguer le but de la conversation en tant que telle et le but de chacun des intervenants dans la conversation. Grice ne fait pas cette distinction, et n'envisage que les cas<sup>ou</sup> les conversants ont un but commun. L'exemple du vol est intéressant pour montrer la nécessité de cette distinction. Le locuteur a pour but d'entretenir une conversation, afin d'atteindre un autre but, alors que l'allocutaire a pour but ce que la conversation, si on peut s'exprimer ainsi, a pour but. Il est donc possible qu'une conversation soit un but qui est un moyen pour atteindre un autre but. Notons aussi qu'on peut considérer que distraire l'allocutaire est un but perlocutoire, qui peut être atteint grâce à des moyens non linguistiques, et que ce type de but doit être distingué du but interne à la conversation.

Cet exemple montre aussi que des conversants peuvent avoir des buts très différents sans que la conversation s'interrompe ou soit "bizarre".

Il peut arriver qu'un groupe d'individus soit réuni pour converser afin d'atteindre un but. Par exemple, on peut réunir des étudiants et les faire discuter afin qu'ils décident d'une position à prendre vis-à-vis une mesure administrative. Mais chacun de ces étudiants peut "fuir" systématiquement ce but. Les étudiants peuvent se mettre à parler de la dernière partie de hockey. La conversation se poursuit, mais quel est son but ?

Il est aussi possible qu'atteindre le but d'une conversation soit une condition à l'atteinte d'un autre but par une autre conversation, ou

la condition à la poursuite d'une conversation. Par exemple, lors d'un procès, il peut être nécessaire d'établir la validité d'un témoignage — et ce serait le but immédiat — avant de poursuivre le procès et d'en arriver à un jugement — ce qui est un autre but. Ici on peut segmenter les différentes phases du procès pour former des conversations, et affirmer que le procès est une série plus ou moins ordonnée de conversations; on peut aussi affirmer que le procès est une longue conversation contenant des sous-conversations — c'est l'alternative que j'ai choisi plus haut. Rien chez Grice ne permet de choisir une de ces alternatives.

Revenons à la notion de but. Le cas des étudiants a montré que des conversants peuvent avoir un but à atteindre, mais qu'une "convention" s'est instituée à l'effet que ce but ne doit pas être atteint et qu'il faut atteindre un ou plusieurs autres buts — parler de hockey par exemple — ce qui est un but — pour ne pas atteindre un autre but — prendre une décision. Mais on peut aussi examiner la possibilité que ce soient là deux buts à la conversation — parler de hockey et ne pas prendre de décision — qui sont atteints simultanément. Mais une conversation peut-elle avoir plusieurs buts ?

Ces exemples montrent que la théorie de Grice est trop simple. Il faut spécifier ce que l'on entend par "but de la conversation", et caractériser la façon dont s'articulent les buts dans une conversation. Plus précisément, une théorie de la conversation devrait:

- 1) caractériser différents types de buts ( par exemple distinguer ce que l'on a appelé le but interne à la conversation et ce que j'ai qualifié de but perlocutoire);
- 2) établir une typologie des buts possibles des conversations

et des conversants;

- 3) caractériser la (les) relation(s) qu'entretiennent le but de la conversation et les buts des conversants;
- 4) faire une segmentation des conversations et examiner si, dans une conversation qui a un but, on peut distinguer des sous-buts et des sous-conversations et, éventuellement, caractériser les relations qu'entretiennent les buts des sous-conversations et le but de la conversation;
- 5) examiner comment s'articulent les buts de différentes conversations.

C'est là un programme chargé, et on pourrait croire que le moyen de le réaliser est d'utiliser des résultats déjà obtenus en théorie de l'action. Mais il y a des difficultés qui laissent croire que ce sera insuffisant, et peut-être inutile d'utiliser les résultats de cette discipline. La première de ces difficultés vient du fait que les problèmes qui nous intéressent sont des problèmes de coordination d'action entre des acteurs, puisqu'on a affaire à des actions collectives, et qu'il n'y a guère de théories de l'action suffisamment développées qui puissent mettre à notre disposition des analyses de tels types d'action (mais voir Lewis, 1969). La seconde est liée à la caractérisation de la notion de but. Il faudrait, si on veut utiliser les théories de l'action, établir que le but d'une conversation peut être décrit comme un état de choses. En théorie de l'action, Chisholm (Chisholm, 1970) affirme que le but est ce qu'on essaie de produire ( bring about ), un état de choses. Il écrit, et c'est la définition D1:

"D1. He acts with the intention of bringing about that ... =

there is a state of affairs  $p$  such that he brings it about  
 that  $p$  occurs in intending to bring it about that ...."<sup>9</sup>

Mais il est difficile de dire que le but d'une conversation est de réaliser un état de choses. Par ailleurs, en théorie de l'action on définit le but des 'acteurs et non le but d'actions collectives. Il faudrait prouver, au moins, que le but d'actions collectives est identique aux buts des acteurs, ou à un but de tous les acteurs engagés dans cette action, si on veut utiliser les théories de l'action.

On doit aussi distinguer deux types de but, comme on l'a dit: ceux que l'on peut atteindre grâce à des moyens nonlinguistiques et ceux que l'on peut atteindre grâce à des moyens linguistiques seulement (et peut-être devra-t-on aussi distinguer des buts que l'on peut atteindre grâce à des moyens linguistiques ou non linguistiques). Par exemple, prendre une décision collective ne peut être un but atteint que grâce à des moyens linguistiques et faire avancer un canot est un but que l'on ne peut atteindre que grâce à des moyens non linguistiques, en ramant ensemble. Cette distinction n'est pas faite en théorie de l'action, et les théories de l'action n'en tiennent pas compte.

Tous les problèmes et toutes les questions posés plus haut sont relatifs à la notion de but, et nous ont permis de soulever de nombreuses carences dans cette théorie, carences importantes dans la mesure où la notion de but est importante. Passons à un autre problème, celui de la relation P.C./maximes et celui de la relation maxime/maxime. Je lie ces deux relations à un seul problème, celui des relations entre les règles de la théorie de la conversation.

On lit, chez Grice:

"On the assumption that such general principle (le P.C.) is acceptable, we may perhaps distinguish four categories under one or another fall more specific maxims and submaxims, the following of which in general yields results in accordance with the cooperative principle."<sup>10</sup>

Les maximes sont donc des "prescriptions" plus précises que le principe et permettent de le respecter. Jusque là, pas de problèmes. Les premiers problèmes arrivent quand on remarque que les relations entre les maximes ne sont pas caractérisées. Sadock (Sadock, 1978) a remarqué ce point et fait part de quelques difficultés. Il écrit:

"It is not clear to me, for example, how one could be both relevant and say either more or less than is required. In what way avoidance from prolixity is different from saying as much as is required ? If contribution is obscure, does it not also lack relevance ?"<sup>11</sup>

La note de Sadock soulève le problème de la redondance entre les maximes. Cependant, les questions de Sadock sont formulées en des termes qui ne nous permettent pas d'affirmer qu'il y a redondance entre les maximes. Sadock a trop recours à des intuitions. Mais remarquons que sa note réfère à deux reprises à la maxime de relation. Cette maxime est problématique et retiendra longtemps notre attention.

Grice affirme que le respect de certaines maximes, la maxime de relation par exemple, est plus important que le respect de certaines autres. Les maximes n'ont pas toutes le même statut. Mais il faudrait alors, ce que ne fait pas Grice, fixer le statut de chaque maxime ou de chaque catégorie de maximes, et fixer leurs relations. Cette dernière précision permettrait aussi d'analyser avec plus de finesse les cas où le respect de deux maximes est impossible, c'est-à-dire les cas où il y a conflit

entre deux maximes.

Un nouveau problème surgit si on demande si ces catégories, et ces maximes, sont nécessaire et suffisantes pour caractériser une conversation. Grice ne nous dit rien à ce propos. Dans les Ūrbana Lectures cependant, il suggère rapidement que l'on pourrait rajouter de nouvelles maximes de manière, comme:

"Frame whatever you say in the form most suitable for any reply which would be regarded as appropriate.

Facilitate in your form of expression the appropriate reply." <sup>12</sup>

Ceci laisse croire que l'ensemble des maximes n'est pas suffisant, bien qu'il soit peut-être nécessaire.

La maxime de pertinence a une importance que n'ont pas les autres maximes. S'y réduisent-elles toutes ? Les maximes de Grice ne seraient alors plus nécessaires. Il est aussi possible que l'on doive rajouter de nouvelles maximes. Swiggers (Swiggers, 1981) a proposé d'introduire une nouvelle maxime, la maxime de la topologie de la conversation, qui permet de rendre compte du respect de la maxime de pertinence, et qui est donc plus importante que cette dernière. Cette maxime, dont le respect rend possible le respect de la maxime de pertinence, se formule:

"Pay attention to (or have in mind) the kind of conversation we are having."

Cette maxime demande, en quelque sorte, au locuteur d'être pertinent pour le type de conversation dans lequel il est engagé. Mais demeure le problème de caractériser des types de conversation. Il existe au moins

une typologie de la conversation (Holdcroft, 1979), mais son utilité dans le cas qui nous occupe n'est pas évidente. En fait, elle est probablement nulle, puisque Holdcroft ne fait qu'énumérer et articuler des noms de types de conversation, noms que l'on retrouve dans le langage ordinaire.

Cependant, la remarque de Swiggers attire notre attention sur le problème de la maxime de pertinence: quelle est la relation de pertinence ? Et surtout, comment obéit-on à une maxime comme "Soyez pertinent !", qui est assez imprécise?

## 2. Problèmes particuliers

Nous allons maintenant examiner chaque catégorie de maxime, en commençant par la catégorie de relation, qui ne contient qu'une maxime, "Soyez pertinent !". Cette maxime est considérée par Grice comme problématique. Il écrit:

"Though the maxim itself is terse, its formulation conceals a number of problems that exercises a good deal: questions about what different kind of focuses of relevance there may be, how they shift in the course of talk exchange, how to allow for the fact that subjects of conversation are legitimately changed, and so on. I find the treatment of such questions exceedingly difficult, and I hope to revert to them in a later work." <sup>13</sup>

Le problème ici est de savoir ce qu'est la pertinence, c'est-à-dire quel concept de pertinence on utilise, et quels sont les critères de pertinence. Grice ne nous offre aucune indication à ce sujet.

14            15            16  
Dascal , Werth    et Ferrara , entre autres, ont essayé de préciser ce que signifie "est pertinent". La tentative de Dascal est intéressante. Celui-ci distingue d'abord deux concepts de pertinence: un concept sémantique et un concept pragmatique. La pertinence sémantique porterait sur

des contenus propositionnels et la pertinence pragmatique sur des forces  
<sup>17</sup>  
 illocutoires. La caractérisation du premier est la tâche d'une sémantique et la caractérisation du second la tâche d'une théorie de l'action.

Il remarque aussi que le prédicat "est pertinent" est au moins binaire et que son domaine, dans le premier cas ( le cas sémantique), est un ensemble de propositions, et dans le second ( le cas pragmatique), un ensemble de forces illocutoires. Mais le problème, dans chacun des cas, est de spécifier le codomaine. Ruth Manor affirme que ce serait le "but local  
<sup>18</sup>  
 de la conversation" selon Grice. Cette affirmation est plausible, mais je ne la discuterai pas. Elle nous ramènerait, de toute façon, à la notion de but. Le problème est aussi de spécifier, notons-le, selon quel(s) critère(s) la relation, ou la pertinence, des éléments du domaine pour le codomaine peut être évaluée. C'est-à-dire qu'il reste à caractériser la pertinence. Nous revenons à notre problème initial, mais avec une clarification:  
<sup>19</sup>  
 "est pertinent" est un prédicat au moins binaire.

Dascal va plus loin dans son essai.

Prenons un exemple de conversation où deux locuteurs/auditeurs performant chacun un acte illocutoire. L'acte illocutoire performé par S, le locuteur, si cet acte est le premier acte illocutoire performé, est dit apprêter une demande conversationnelle pour B, l'allocutaire, dont l'acte illocutoire est une réaction à cette demande.

Mais Dascal, surtout, caractérise différents types de pertinence d'une réaction. Il pose que quelque chose est topiquement pertinent au temps t si c'est au centre de l'attention de S à t, comme marginalement pertinent si c'est dans l'"horizon" de S à t, et comme partiellement



pertinent si c'est dans l'arrière-fond de S à t

On peut admettre que deux locuteurs "focalisent" leur attention sur un même sujet à t. Mais ces distinctions de Dascal nous laissent insatisfaits: il faudrait préciser ce qu'est ce "quelque chose", ce qu'est l'attention, l'"horizon" — ces deux dernières notions sont utilisées en phénoménologie, notons-le — et ce qu'est l'arrière-fond — qui nous a déjà donné des problèmes. Dascal utilise des notions aussi vagues que celle qu'il veut définir. Par ailleurs, Dascal devrait aussi caractériser ce qui est impertinent, et pas en affirmant que c'est ce qui n'est ni topiquement pertinent, ni partiellement pertinent, ni marginalement pertinent.

Dascal introduit aussi une distinction précieuse entre ce qui est indiqué et ce qui est implicite. Ce qui est indiqué n'est pas donné intentionnellement: quand, dans une conversation quelconque, un locuteur dit "Je voudrais que vous précisiez votre pensée " avec un accent espagnol "terrible", il implicite peut-être quelque chose — qu'il trouve son allocutaire confus — mais surtout il a indiqué que sa langue maternelle est l'espagnol.

Cette distinction est intéressante si on veut en arriver à cerner avec précision le phénomène de l'implication, puisqu'elle permet d'écarter certains phénomènes que l'on ne voudrait pas qualifier d'implication.

Dascal conclut en disant que la maxime de pertinence, à cause de sa généralité, rend le P.C. superflu et ajoute deux règles "heuristiques" qui permettraient, en conservant les maximes, de rendre compte des implications, tout en écartant les indications. Ces règles sont:

"(T) Check for topical relevance !

20

(M) Check for correct identification of the demand !"

Encore une fois, on retrouve l'idée que l'on peut se défaire du P.C.

Dascal émet des doutes sur la possibilité de calculer les implicata. Selon lui, on peut moins déduire que "deviner" les implicata. (Evidemment, on peut toujours vérifier que l'on a deviné en le demandant au locuteur.) On peut se rallier à cette position. On peut se demander comment, avec des maximes aussi vagues que la maxime de pertinence, dont les relations sont aussi mal caractérisées, Grice peut en arriver à produire des exemples aussi précis. A ce problème, il y a quatre réponses possibles parmi lesquelles on doit faire un choix:

- 1) ou il y a un algorithme qui permet d'identifier, pour chaque acte illocutoire, son implicatum ou ses implicata;
- 2) ou, dans chaque cas on peut inférer l'implicatum ou les implicata;
- 3) ou il n'y a pas d'algorithme mais il existe une inférence;
- 4) ou il n'y a ni algorithme ni inférence possibles.

De ces quatre possibilités, la première est la plus intéressante. Mais actuellement, non seulement on ne connaît pas un tel algorithme, mais en plus on peut douter de l'existence d'un tel algorithme.

La tentative de Dascal n'est pas satisfaisante en ce sens qu'elle ne résout finalement pas le problème de la pertinence (voir les critiques plus haut). Mais elle est intéressante parce qu'elle montre des insuffisances de la théorie gricéenne, tout en introduisant des distinctions qui seront utiles lors de la construction d'une théorie de la conversation.

Ces distinctions sont des outils qu'on pourra utiliser. Les tentatives de Ferrara et de Werth ne nous intéresseront pas.

La catégorie de manière n'est pas très problématique. Gazdar (Gazdar, 1979) a montré que la première maxime de manière, "Evitez l'obscurité d'expression !", prescrit aux conversants d'utiliser une même langue ou une intersection de leurs idiolectes respectifs et la seconde, "Evitez l'ambiguïté !", de n'utiliser que des expressions qui ne sont pas polysémiques et de n'assigner qu'un sens à une expression polysémique utilisée ou entendue. La troisième, "Soyez bref !", est formalisable en quantifiant sur la longueur des énoncés (le nombre des expressions utilisées). La dernière, "Soyez ordonné !", est aussi formalisable de façon relativement simple. On aurait quelque chose comme :

'If a sentence  $\phi$  contains the expressions  $\alpha$  and  $\beta$  in that order (i.e.,  $\phi$  is of the form  $X \sim \alpha \sim Y \sim \beta \sim Z$ , where X, Y, and Z are any expressions, possibly null), and where  $\alpha$  and  $\beta$  have distinct extensions and are members of some set  $\Sigma$  such that for any two members  $\alpha$  and  $\beta$  of  $\Sigma$  the expression  $\alpha$  before  $\beta$  is well-formed, then hear  $\phi$  as implying, or use  $\phi$  to imply, that the event denoted by  $\alpha$  occurred before the event denoted by  $\beta$  ' (Gazdar, 1979, p.44.)

Cette formulation demande quelques précisions, que l'on devra apporter, mais elle ne pose pas de problèmes majeurs.

On peut négliger la supermaxime.

Dans la catégorie de quantité, la notion centrale est celle d'information. Cette notion d'information, en théorie de la conversation, est embêtante, puisqu'il ne semble pas évident que l'on puisse quantifier sur

l'informativité ou que l'on puisse avoir une fonction permettant d'éva-  
luer le niveau d'informativité requis à un temps  $t$  dans une conversation .<sup>21</sup>  
Il semble même, comme l'affirme Quine, qu'il n'y ait "pas de règle éviden-  
te permettant de séparer l'information des traits stylistiques ou autres  
traits immatériels d'une phrase"<sup>22</sup> dans les langues naturelles. Si on ne  
découvre pas une telle règle, on sera obligé de considérer que les maximes  
de quantité et de manière entretiennent des relations très étroites, et  
ce à un point tel qu'il est difficile de distinguer l'information véhicu-  
lée par une assertion de la façon dont est faite cette assertion.

Le problème est de fournir une notion d'information utilisable dans  
l'analyse des langues naturelles. Aucune notion de ce type n'est disponi-  
ble.

Cette catégorie soulève un autre problème notable: Grice, en insérant  
ce type de maximes, axe sa théorie sur les conversations où il y a surtout  
échange d'"information". Conséquemment, la théorie est trop liée à l'as-  
sertion. Mais la plupart des conversations ne sont pas axées sur l'échan-  
ge d'information et ne sont pas constituées principalement d'assertions.  
Une théorie de la conversation ne devrait pas être centrée sur ce type  
de discours.

Daniel Vanderveken (Vanderveken, à paraître) essaie actuellement  
de développer une théorie de la conversation qui n'est pas centrée sur  
l'assertion, et qui utilise des concepts définis en logique illocutoire.  
Il a substitué aux maximes de qualité une maxime généralisée de qualité  
:"Performez un acte illocutoire idéal !" (un acte illocutoire est  
idéal quand il est réussi, sans défaut et a un succès d'ajustement ),  
à partir de laquelle il formule des maximes de qualité pour chaque

force illocutoire. Il substitue aux maximes de quantité la maxime généralisée: "Performez un acte illocutoire aussi fort que possible !" (un acte illocutoire A1 est plus fort qu'un autre A2 quand toutes les conditions de succès de A1 sont des conditions de succès de A2, alors que toutes les conditions de succès de A2 ne sont pas des conditions de succès de A1). De nouvelles maximes devront être formulées, dont une maxime de pertinence qui pose de nombreux problèmes (Vanderveken, en conversation). Mais cette esquisse permet déjà d'obtenir des résultats. Elle permet d'analyser des actes illocutoires indirects. Par exemple, si quelqu'un dit: "Je vous ordonne de partir !" alors qu'il n'est pas dans une position d'autorité relativement à l'allocutaire, son acte est défectueux. Il contrevient à la maxime généralisée de quantité. Sur la base du fait que le locuteur respecte cette maxime, l'allocutaire peut inférer que le locuteur performe indirectement un autre acte illocutoire, une requête par exemple.

La théorie de Vanderveken n'est pas suffisamment développée pour rendre compte de tous les cas qu'elle doit permettre d'analyser.

Les maximes de la catégorie de qualité ne sont pas des plus problématiques. On y retrouve deux concepts importants; ceux de croyance et d'évidence. Cependant, les travaux en logique épistémique ont montré que si on peut substituer des propositions à "P" dans "Je crois que P", les relations entre les propositions insérées dans les contextes de croyance sont inconnues — les relations logiques habituelles ne valent pas, et on ne sait pas ce qu'on peut leur substituer. De futurs développements en logique épistémique permettront peut-être de mieux connaître les croyances. La notion d'évidence, quant à elle, n'est pas beaucoup plus claire. On peut toujours considérer cette notion comme primitive. Toutefois, il

ne faut pas écarter la possibilité de la caractériser en termes de croyances d'arrière-fond, ce qui ne serait pas sans intérêt. Je ne développerai pas ce point, qui nous entraînerait trop loin.

Une autre notion importante utilisée dans cette catégorie est celle de vérité, qui ne pose pas de problèmes nouveaux en philosophie — tout comme les notions précédentes d'ailleurs — où l'on dispose de quelques concepts de vérité. Ces concepts sont très discutés. Malheureusement, la notion de vérité est trop liée à l'assertion et à l'information.

On peut aussi se demander quelles relations entretiennent les locuteurs avec les maximes et le P.C..

Utilisons les définitions suivantes :

- 1) un comportement satisfait une règle R quand on peut décrire ce comportement régulier (mais modifiable) en termes de règles,
- 2) un comportement est en accord avec une règle quand on peut décrire ce comportement comme satisfaisant la règle, et qu'on peut lier l'individu et ce comportement à cette règle en disant que l'individu connaît la règle;
- 3) un individu suit une règle quand, en plus de considérer que les deux dernières conditions sont satisfaites, on peut dire qu'il a l'intention de faire en sorte que son comportement satisfasse R.

23

Maintenant, on peut simplement poser la question: est-ce que le comportement linguistique des individus satisfait les maximes, est en accord avec les maximes, ou est-ce que les individus suivent les maximes ?

Grâce à la difficulté à établir la relation qui nous intéresse.

Il a commencé par considérer que les individus satisfaisaient les maximes (et le P.C.), pour ensuite poser qu'il était raisonnable pour les locuteurs d'agir en accord avec elles pour enfin affirmer qu'ils les suivaient.

Il a aussi pensé que suivre ces règles se faisait sur une base quasi-contractuelle. Toutefois il écrit:

"But while some such quasi-contractual basis as this may apply to some cases, there are too many types of exchange, like quarrelling, letter writing, that it fails to fit comfortably. In any case, one feels that the talker who is irrelevant or obscure has primarily let down not his audience but himself. So I would like to be able to show that observance of the CP and maxims is reasonable (rational) along the following lines: that any one who cares about the goals that are central to conversation/communication (e.g. giving and receiving information, influencing and being influenced by others) must be expected to have an interest, given suitable circumstances, in participating in talk exchanges that will be profitable only on the assumption that they are conducted in general accordance with the CP and the maxims. Whether any such conclusion can be reached, I am uncertain; in any case, I am fairly sure that I cannot reach it until I am a good deal clearer about the nature of relevance and the circumstances in which it is required."<sup>24</sup>

Cette longue citation, qui fait le point sur le problème qui nous occupe, montre que Grice fait simplement des conjectures qu'il devra vérifier et établir. A cause des ramifications qu'il lui donne, on peut dire que ce problème occupe une place importante dans sa théorie — et probablement dans toute théorie de la conversation — avec la maxime de relation.

Avant de conclure ce chapitre, il convient de signaler trois autres difficultés chez Grice.

1) Pour "calculer" les implicatures, il faut introduire dans la théorie un principe de rationalité. Ce principe est:

P.R. "There is no reason to assume that the speaker is not

a rational agent; his ends and his beliefs regarding his states, in the context of utterance, supply the justification for his behavior." 25

C'est dire qu'il faut présumer de la rationalité des locuteurs. Un tel principe se trouvait déjà présent, plus ou moins implicitement, chez Grice, qui ne le développait pas (voir Grice, 1975, p. 49). Un tel principe devra être développé en théorie de la conversation.

2) Grice utilise beaucoup la notion de contexte, sans préciser ce qu'est un contexte. Une telle précision devra être apportée.

### 3. Commentaires supplémentaires

La notion d'arrière-fond a une grande importance, comme on l'a vu. Jusqu'ici on a posé que l'arrière-fond était un ensemble de propositions considérées comme vraies. J'aimerais dire quelques mots à propos de ce que peut être l'arrière-fond.

Dire que l'arrière-fond est un ensemble de propositions est, à mon avis, une simplification. On y retrouve certainement des propositions conjecturées vraies, d'autres sur lesquelles on ne peut se prononcer quant à la valeur de vérité, etc... Il y a aussi probablement des règles, qui furent apprises (ne serait-ce que des règles de politesse), qui n'ont pas de valeur de vérité. Tous ces éléments entretiennent des relations: l'arrière-fond est structuré. Il faudrait caractériser cette structure.

Il faudrait aussi mettre en relation l'arrière-fond tel que décrit au dernier paragraphe avec ce que Searle appelle le background of meaning (ci-après appelé BM) qui contient des pratiques, et qui se distingue du réseau, dont les éléments sont représentables linguistiquement (voir Searle, 1982).



Searle (Searle 1978, 1980) soutient d'une façon convaincante que

"(...) the literal meaning of a sentence only determines a set of truth conditions given a set of background practices and assumptions." <sup>26</sup>

Par exemple, les phrases:

- (1) "Jean coupe le gazon."
- (2) "Jean coupe le gâteau."
- (3) "Jean coupe ses cheveux."
- (4) "Jean coupe la plaque de métal."

sont vraies ou fausses, ont une signification littérale qui détermine des conditions de vérité. Mais couper le gazon, couper ses cheveux, couper le gâteau et couper une plaque de métal ne sont pas des actes identiques. Dans (1)-(4) la contribution de "coupe" au sens littéral de chaque phrase diffère; ce qui constitue "la satisfaction des conditions de vérité de "coupe" est différent dans chacun des cas." <sup>27</sup>

Le contenu sémantique de "coupe", dans chaque cas, détermine des conditions de vérité différentes à cause de pratiques (d'un arrière-fond) qui font que l'on utilise et comprend (1)-(4) de différentes façons. Dans cet arrière-fond, le BM, on retrouve ce que l'on sait à propos du gazon et de la façon de le couper. La compréhension des conditions de vérité dépasse la compréhension du contenu sémantique.

Si, au lieu d'assertions, on a des ordres, l'importance du BM devient plus évidente. Si je dis à quelqu'un:

- (5) "Coupe le gazon !"
- (6) "Coupe le gâteau !"
- (7) "Coupe tes cheveux !"
- (8) "Coupe la plaque de métal !"

pour obéir à ces ordres, il devra, dans le premier cas, prendre une tondeuse à gazon, dans le second, un couteau, dans le troisième, des ciseaux, et dans le dernier, une torche à acétylène. Si un individu obéit à (5) en prenant une torche à acétylène et en allant sur la pelouse, on pourra difficilement dire qu'il a obéi à l'ordre reçu. Si un individu, pour obéir à (6), va chercher des ciseaux, on ne dira pas qu'il a compris l'ordre.

Dans chaque cas, pour obéir à l'ordre, il faut utiliser un instrument particulier. Mais dans la signification de (5)-(8) n'est pas spécifié quel instrument utiliser. Les conditions d'obéissance à (5)-(8) sont déterminées sur un fond de pratiques, d'habitudes. Par exemple, sur le fond de la connaissance des gazons et de la façon de les couper, etc...

La détermination de conditions de vérité ou d'obéissance sur un fond n'est pas un phénomène lié à quelques expressions comme "coupe", dans nos exemples — ici "couper" doit être interprété sur un fond — mais est généralisée. (Voir Searle 1978, 1980 pour de nombreux exemples.)

Par ailleurs, ce phénomène a une grande importance en théorie de la conversation. Si, par exemple, je dis (5) à quelqu'un qui me réplique: "La tondeuse est brisée.", pour expliquer ou rendre compte de la pertinence de la réplique, il faut tenir compte du BM (par exemple tenir compte de la pratique de la tonte du gazon avec une tondeuse à gazon et non avec des ciseaux ou une torche à acétylène). Le rôle de cet arrière-fond devient évident quand on essaie d'évaluer la réplique: "La torche à acétylène est brisée." à l'assertion de (5).

On peut aussi affirmer que pour assigner ou évaluer la pertinence

ou l'impertinence d'actes illocutoires performés lors d'un procès, il faut une connaissance minimale des procédures à suivre lors d'un procès, du droit (des codes --- criminels ou civils--utilisés), etc... qui forment l'arrière-fond du procès. Si, par exemple, quelqu'un dit:"Cet homme a cruellement tué sa femme." au début du procès, si l'avocat réplique "Objection votre Honneur!", et si le juge répond "Objection retenue.", pour affirmer que chaque acte de parole est pertinent relativement à celui qui précède dans le contexte d'énonciation, ou même pour voir un lien entre ces actes illocutoires, il faut posséder quelques éléments de droit.

La notion de BM est assez vague et problématique. Searle affirme (Searle, 1980) que dans cet arrière-fond on retrouve des pratiques, des institutions, des faits de la nature, des régularités et des façons de faire. Mais, de fait, tout semble se ramener à des pratiques (Searle, 1982).

La notion de BM doit être mise en relation avec la notion de réseau, et ces deux notions mises en relation avec les notions de background knowledge ou de common background. Il faudrait aussi donner la structure de chacun de ces "arrière-fonds" — le BM, le réseau, le background knowledge et le common background. Par ailleurs, si ces notions sont réductibles à une seule, on doit donner la structure de cet arrière-fond. <sup>28</sup>

La notion de BM rend la théorie de la signification et la théorie de la conversation très complexes. D'autre part, puisque ce fond se transforme, que les pratiques apparaissent et disparaissent, que les croyances changent, se solidifient, etc .... il faudra rendre compte de ces changements et de ses effets sur les échanges verbaux.

Poursuivre ces commentaires nous amènerait très loin dans le contexte actuel. Mais ils indiquent, ou semblent pointer, vers une philosophie de l'esprit et/ou une anthropologie philosophique, qui serait un développement futur de la théorie de la conversation.

Pour finir ce commentaire, j'aimerais aussi clarifier un point. Une théorie de la conversation n'est pas une théorie des jeux de langage (au sens de Wittgenstein). Un jeu de langage est composé d'actes linguistiques et d'actes non linguistiques — rappelons-nous l'exemple de la construction d'une maison. Une conversation est composée uniquement d'actes linguistiques. Mais faire une théorie des jeux de langage et développer une théorie de la conversation sont deux entreprises très voisines, puisqu'en théorie de la conversation on doit tenir compte des actions non linguistiques, dans l'arrière-fond. Plus précisément, il faut tenir compte des activités humaines en théorie de la conversation comme en théorie des jeux de langage. Mais je dois maintenant conclure.

### Conclusion

La théorie gricéenne de la conversation a une grande valeur heuristique. Mais sa généralité, son imprécision, le fait qu'elle ne soit pas formalisée<sup>29</sup>, et ne rende finalement compte que de discours où il n'est question que d'échange d'informations la rendent inutilisable dans son état actuel.

Ceci ne signifie pas qu'elle n'ait aucune valeur, ni qu'une théorie de la conversation soit impossible en principe. Je crois qu'une telle théorie peut et doit être développée, et ce sur la base de celle de Gricé. La nécessité d'une telle théorie est évidente si on constate les renvois

qu'on y fait dans la littérature philosophique et linguistique et les phénomènes qu'elle permet de saisir. Mais utiliser la théorie de Grice à peu près sans modifications, comme le font Karttunen et Peters, rend la théorie dans laquelle elle est intégrée aussi faible que ne l'est celle de Grice.

## CHAPITRE V

### La sémantique de Montague

Dans ce chapitre, j'expose la sémantique de "P.T.Q." ("The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English"), et la reformulation des règles de traduction de Karttunen et Peters.

Je ne pourrai évidemment pas faire un exposé d'introduction complet aux sémantiques de Montague ou à celle de "P.T.Q.". Pour ce, le lecteur se référera aux textes de Thomason (Thomason, 1974), Halvorsen et Ladusaw (Halvorsen et Ladusaw, 1979) Hall-Partee (Hall-Partee 1979 a, 1979 b)<sup>1</sup> et Dowty (Dowty, 1981).

#### 1. Les sémantiques de Montague

Selon Montague (Montague, 1974, chapitre 6, chapitre 7), les langues naturelles ne diffèrent pas de façon notable, au point de vue théorique, des langages formels (l'arithmétique, par exemple), en ce sens qu'elles peuvent être décrites à l'aide d'un même langage. Aussi considère-t-il que la syntaxe, la sémantique et la pragmatique sont des branches des mathématiques, et qu'on peut, pour les construire, utiliser la logique et des résultats métalogiques.

Conséquemment, l'étude des langues naturelles n'apporte pas de résultats pertinents pour une psychologie qui intégrerait des postulats ou des résultats obtenus en sémiotique ou en linguistique, à moins de considérer que la structure mathématique pour décrire les langues naturelles est innée. Montague se situe aux antipodes de la position de Chomsky et des linguistes, orthodoxes ou dissidents, qui travaillent à l'intérieur du paradigme de la grammaire générative et transformationnelle. Pour Montague, l'étude du langage est une branche des mathématiques, pour Chomsky, c'est une branche de la psychologie.<sup>2'</sup>

Les sémantiques de Montague ont les traits généraux suivants: 1) elles sont véridiconditionnelles, et 2) elles utilisent la notion de monde possible (introduite au chapitre 2) et la notion de modèle.

Chez Montague, connaître le sens d'une phrase, c'est connaître ses conditions de vérité. Mais ici la vérité est définie en utilisant la notion de modèle. Un modèle est un couple  $\langle A, F \rangle$  où  $A$  est un ensemble d'objets, l'ensemble des êtres humains par exemple, ou l'ensemble des bateaux, et  $F$  une fonction qui assigne une valeur sémantique, un sens, à chaque expression de la langue dont ce modèle est le modèle. La notion de modèle permet de tenir compte d'univers de discours plus ou moins grands, selon nos besoins.

Deux langages peuvent avoir un même modèle. Par exemple, on peut avoir deux langages, chacun contenant trois noms propres. Le premier contient "Pierre", "Claude" et "Marie", le second "Jacques", "Serge" et "André." Dans notre modèle, on peut avoir trois objets, et dans notre modèle, on pourrait assigner à "Pierre" et "Jacques" un même objet. De

même, on pourrait assigner un même objet à "Claude" et "Serge", et un même objet à "Marie" et "André".

Un même langage peut avoir deux modèles. Par exemple, prenons un langage contenant les termes singuliers "A" et "B", et le prédicat "est grand". Dans un premier modèle, l'univers de discours est Pierre et Jacques, et notre fonction assigne à "A" Pierre comme dénotation, et à "B" Jacques comme dénotation. Considérons maintenant que Pierre est grand et que Jacques ne l'est pas. "A est grand" est vraie dans ce modèle, et "B est grand" est fausse dans ce modèle. Dans un autre modèle, on assigne à "A" un canot, et à "B" un cargo. "A est grand." est fausse dans ce modèle, et "B est grand" est vraie dans ce modèle.

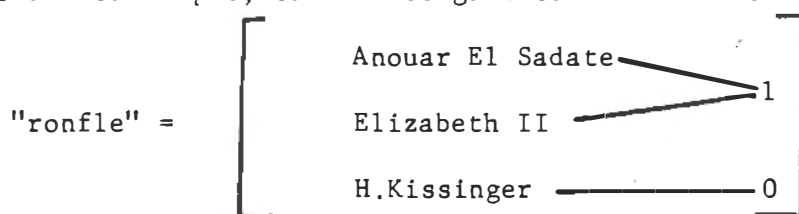
On vient de relativiser la notion de vérité. On dit maintenant que la vérité est définie relativement à un modèle, et qu'un énoncé est vrai relativement à un modèle.

Cette notion de vérité permet de définir la notion de vérité logique. On dit qu'un énoncé est logiquement vrai s'il est vrai dans tous les modèles (voir Quine, 1970, p.52 et suivantes, et Dowty, 1981, p.48 et suivantes). Cette définition est clairement plus avantageuse que la définition plus classique, en termes de déduction (en termes déductifs, on dit qu'un énoncé est logiquement vrai --- ou qu'il est un théorème--- s'il est une conséquence des axiomes): elle permet de mettre en relation le langage et le monde, et satisfait ainsi nos intuitions, ce que ne faisait pas la définition déductive.

Mais revenons à la notion de modèle et à l'assignation de valeur aux



expressions. Prenons l'expression linguistique "Henry Kissinger" et l'objet Henry Kissinger. On dit alors que la valeur sémantique de l'expression linguistique "Henry Kissinger" est Henry Kissinger. Mais comment fait-on pour avoir la valeur sémantique de "ronfle" par exemple ? C'est assez simple. Prenons un modèle avec trois objets (cet exemple est tiré de Dowty, 1981), H.Kissinger, Anouar El Sadate et Elizabeth II. On veut connaître la valeur sémantique de "ronfle". La fonction F va assigner à cette expression des objets, pour avoir des phrases vraies ou fausses. Si par exemple A. El Sadate ronfle et Elizabeth II ronfle, alors que H. Kissinger ne ronfle pas, on a l'assignation de valeur suivante:



On dira que la valeur sémantique de "ronfle" est, dans ce modèle,  $\langle \text{H.Kissinger}, 0 \rangle, \langle \text{Anouar El Sadate}, 1 \rangle, \langle \text{Elizabeth II}, 1 \rangle$ .

Les notions de modèle et de valeur sémantique seront développées plus loin.

La sémantique de P.T.Q.<sup>2</sup> a des traits particuliers. Le plus notable est l'isomorphie entre la syntaxe et la sémantique. Aux règles syntaxiques correspondent des règles sémantiques. Conséquemment, il n'y a pas d'indépendance entre la syntaxe et la sémantique, et celles-ci doivent être développées en relation l'une avec l'autre.<sup>3</sup> Mais allons examiner immédiatement P.T.Q.<sup>4</sup>

## 2. Syntaxe de L

Voyons d'abord la syntaxe de P.T.Q..

Dans P.T.Q., la syntaxe d'un fragment L de l'anglais est construite

en 1) spécifiant des catégories syntaxiques, 2) en énumérant des expressions de ces catégories syntaxiques ( le vocabulaire) de L, et 3) en formulant des règles de formation permettant d'engendrer toutes les formules bien formées de l'anglais que l'on veut engendrer. L'ensemble de ces formules est et doit être défini récursivement.

### 3. Les catégories syntaxiques de L

L'ensemble des catégories syntaxiques est défini à partir de deux catégories syntaxiques primitives.

Soit deux objets,  $e$  (pour la catégorie syntaxique des expressions individuelles) et  $t$ , (la catégorie des expressions ayant une valeur de vérité, les phrases. On dit que l'ensemble des catégories syntaxiques  $X$  est tel que:

$$1) e \in X$$

$$2) t \in X$$

$$3) \text{ Si } A \text{ et } B \in X, \text{ alors } A/B \text{ et } A//B \in X$$

où "A" et "B" sont des variables pour catégories syntaxiques, et où "A /B" et "A//B" indiquent le mode de composition de catégories syntaxiques dérivées à partir des catégories primitives. "A/B" (et "A//B") se lit: "une expression telle que si elle est combinée à une expression de catégorie B donne une expression de catégorie A". La différence entre "A/B" et "A//B" sera indiquée plus loin, et n'a pas d'importance pour l'instant.

Les catégories syntaxiques classiques sont définies de la façon suivante:

$$VI \text{ (verbe intransitif) } = t/e$$

T (terme)	=t/VI
VT (verbe transitif)	=VI/T
IAV (adverbe modifiant des VT)	= VI/VI
NC (nom commun)	=t//e

Par exemple, un verbe intransitif est une expression qui, combinée avec une expression de catégorie e, donne une expression de catégorie t. Notons que chez Montague, il n'y a aucune expression de base (aucune expression dans le vocabulaire) qui soit de catégorie e. Les expressions de cette catégorie sont ordinairement des noms propres. Mais chez Montague, les noms propres sont de la catégorie T: un nom propre dénote l'ensemble des concepts individuels du porteur de ce nom. De même, il n'y a aucune expression de base de catégorie t. Celles-ci sont engendrées par application des règles syntaxiques, règles qui nous occuperont plus loin. Par ailleurs, le fait qu'il n'y ait pas d'expressions de base de catégorie e n'est pas problématique, comme nous le verrons plus loin.

Une expression de catégorie T est une expression telle qu'appliquée à une expression de catégorie VI donne une expression de catégorie t. Par exemple, le terme "Pierre", appliqué à "parle" (catégorie VI) compose "Pierre parle" (catégorie t). Les expressions de la catégorie VT sont des expressions telles que composées avec des expressions de catégorie T composent des expressions de catégorie VI. Par exemple, "Pierre", appliqué à "aime" compose "Pierre aime" ou "aime Pierre", deux expressions de catégorie VI. Montague réduit ici les prédicats binaires comme "aime" à des prédicats unaires.

Les expressions de catégorie IAV sont des expressions telles qu'une expression de cette catégorie appliquée à une expression de catégorie VI

compose une nouvelle expression de catégorie VI. Par exemple, "rapidement", qui est de catégorie IAV, appliqué à "marche" (catégorie VI), compose "marche rapidement", qui est aussi de catégorie VI.

La catégorie NC a pour symbole  $t/e$  (on peut aussi utiliser l'expression " $t(t/e)$ ", comme dans Dowty, 1981, p. 182, ce qui rend l'explication de la théorie de Montague plus facile). Cette catégorie est définie par le fait qu'une expression de cette catégorie, appliquée à une expression de catégorie  $t/e$  donne une expression de catégorie  $t$ . Par exemple, "une femme" appliqué à "pleure" donne "une femme pleure", une expression de catégorie  $t$ .

Montague introduit d'autres catégories syntaxiques, dans P.T.Q., catégories pour lesquelles il n'y a pas de symboles particuliers:

adverbes modifiant des énoncés      =  $t/t$

prépositions construisant des IAV =  $IAV/T$

verbes ayant des phrases pour objet =  $VI/t$

verbes ayant des expressions de catégorie VI pour objet =  $VI//VI$

Par exemple, la catégorie  $t/t$  est définie par le fait qu'une expression de cette catégorie (comme "nécessairement") se compose avec une expression de catégorie  $t$ , pour composer une expression de catégorie  $t$ ; la catégorie  $IAV/t$  est définie par le fait qu'une expression de cette catégorie peut se composer avec une expression de catégorie  $t$  forme une expression de catégorie IAV; la catégorie  $VI/t$  est définie par le fait qu'une expression de cette catégorie peut se composer avec une expression de catégorie  $t$  pour former une expression de catégorie VI. Cette façon d'engendrer des catégories syntaxiques

permet de produire des catégories

au besoin.<sup>4</sup> Le lecteur peut en engendrer et examiner s'il existe des expressions des catégories qu'il engendre.

#### 4. Vocabulaire de L

Les expressions de base B, celles qui font partie du lexique et qui sont syntaxiquement simples, de 'P.T.Q.' ont une catégorie syntaxique. Les catégories des expressions de base sont définies par énumération des expressions de cette catégorie. On a les expressions suivantes:

$B_{VI}$	= {run, walk, talk, rise, change}
$B_T$	= {John, Mary, Bill, ninety, $he_0$ , $he_1$ , $he_2$ , etc...}
$B_{IAV}$	= {rapidly, slowly, voluntarily, allegedly}
$B_{NC}$	= {man, woman, temperature, park, fish, pen, unicorn, price}
$B_{t/t}$	= {necessarily}
$B_{IAV/T}$	= {in, about}
$B_{VT}$	= {find, lose, eat love, date, be, seek, conceive}
$B_{VI/T}$	= {believe that, assert that}
$B_{VI//VI}$	= {try to. wish to}

Les noms propres sont de catégorie T, comme on l'a vu plus haut, et phrases, de catégorie t, sont engendrées par les règles 1-17, qui suivent, et pour ce, ne font pas partie de B. Ces dernières sont des expressions complexes. Mais notons que les B sont toutes des R, des FBF (formules bien formées) engendrées à l'aide des règles de formation ayant différentes catégories syntaxiques.

Chaque P a une catégorie syntaxique donnée en indice. Par exemple,

$P_A$ , où "A" est une variable pour catégorie syntaxique, est une phrase de catégorie syntaxique A.

### 5. Les règles syntaxiques de L

Il y a 17 règles syntaxiques. Celles-ci sont de forme

$$R_n \quad \text{Si } [\alpha \in P_A \text{ et } \beta \in P_B]^{(1)} \text{ alors } [F_m(\alpha, \beta) \in P_C]^{(2)} \text{ où } [F_m(\alpha, \beta) \text{ est } \dots]^{(3)}$$

Dans la première boîte, on retrouve les expressions en input et leur catégorie syntaxique. Les lettres grecques sont des variables pour formules bien formées, des P, simples ou complexes. Dans la seconde boîte, "F<sub>m</sub>" est le nom de l'opération structurale ou mode de concaténation, sur les expressions en input, avec en indice (le m), le numéro de cette opération. Les numéros en indice peuvent différer des numéros des règles, parce que les opérations sont indépendantes des règles, et peuvent être utilisées dans plus d'une règle. Dans la parenthèse, on retrouve la nouvelle expression formée, en output, et sa catégorie syntaxique (qui est indiquée par la variable C mise en indice au P). Dans la dernière boîte, on retrouve ce que fait l'opération structurale. Examinons maintenant les règles.

On a d'abord la règle:

$$R_1 \quad B_A \subseteq P_A \quad \text{pour toute catégorie A}$$

C'est dire que toutes les expressions de base d'une catégorie syntaxique quelconque A sont des formules bien formées de cette catégorie syntaxique.

La seconde règle est la suivante:

$R_2$  Si  $\mathcal{J} \in P_{CN}$  alors  $F_0(\mathcal{J})$ ,  $F_1(\mathcal{J})$ ,  $F_2(\mathcal{J})$  sont des  $P_T$  où  
 $F_0(\mathcal{J})$  est "every  $\mathcal{J}$ "  
 $F_1(\mathcal{J})$  est "the  $\mathcal{J}$ "  
 $F_3(\mathcal{J})$  est "a  $\mathcal{J}$ " ou "an  $\mathcal{J}$ "

Par exemple, si la valeur de " $\mathcal{J}$ " est "man",  $F_0(\mathcal{J})$  permet d'engendrer "every man",  $F_1(\mathcal{J})$ , "the man", et  $F_3(\mathcal{J})$ , "a man", des expressions de catégorie T. Ces expressions sont engendrées et ne font pas partie des expressions de base du fragment de l'anglais que l'on veut engendrer. Remarquons que les quantificateurs --- comme "every" ---- sont introduits syncatégorématiquement.

$R_3$  Si  $\mathcal{J} \in P_{NC}$  et  $\phi \in P_t$ , alors  $F_{3,1}(\mathcal{J}, \phi) \in P_{NC}$ , où  
 $F_{3,1}(\mathcal{J}, \phi) = \mathcal{J} \phi$ , où  $\phi'$  est obtenu à partir de  $\phi$  en remplaçant chaque occurrence de " $he_n$ " ou " $him_n$ " par "he", "she" ou "it", ou "him", "her" ou "it" respectivement, dépendant du genre du premier  $B_{CN}$  dans  $\mathcal{J}$ .

Par exemple, si la valeur de " $\mathcal{J}$ " est "man", et celle de " $\phi_n$ " est " $he_n$ ",  $R_3$  nous permet d'engendrer "man such that he".

$R_4$  Si  $\mathcal{A} \in P_{t/VI}$  et  $\mathcal{B} \in P_{VI}$ , alors  $F_4(\mathcal{A}, \mathcal{B}) \in P_t$  où  
 $F_4(\mathcal{A}, \mathcal{B}) = \mathcal{A} \mathcal{B}'$ , où  $\mathcal{B}'$  est obtenu à partir de  $\mathcal{B}$  en substituant au premier verbe dans  $\mathcal{B}$  ce verbe à la troisième personne du singulier, au présent.

Cette règle nous permet d'engendrer, si la valeur de " $\mathcal{A}$ " est "John" et celle de " $\mathcal{B}$ " "to walk", "John walks".

$$\begin{aligned}
 R_5 \quad & \text{Si } \mathcal{F} \in P_{VI/T} \text{ et } \beta \in P_T, \text{ alors } F_5(\mathcal{F}, \beta) \in P_{VI}, \text{ où} \\
 & F_5(\mathcal{F}, \beta) = \mathcal{F}\beta \text{ si } \beta \text{ n'a pas la forme "he}_n \text{" et} \\
 & F_5(\mathcal{F}, \text{he}_n) = \mathcal{F} \text{ him}_n
 \end{aligned}$$

Cette règle permet d'engendrer, si la valeur de " $\mathcal{F}$ " est "believe that", et celle de " $\beta$ ", "Bill", "believe that Bill". Nous verrons plus loin la grande puissance de cette règle.

$$R_6 \quad \text{Si } \mathcal{F} \in P_{IAV/T} \text{ et } \beta \in P_T, \text{ alors } F_5(\mathcal{F}, \beta) \in P_{IAV}$$

Par exemple, si la valeur de " $\mathcal{F}$ " est "about", et celle de " $\beta$ ", "Mary", on peut engendrer "about Mary".

$$R_7 \quad \text{Si } \mathcal{F} \in P_{VI/t} \text{ et } \beta \in P_t, \text{ alors } F_6(\mathcal{F}, \beta) = \mathcal{F}\beta$$

Si la valeur de " $\mathcal{F}$ " est "believe that", et celle de " $\beta$ ", "John walks slowly.", on peut engendrer "believe that John walks slowly".

$$R_8 \quad \text{Si } \mathcal{F} \in P_{VI//VI} \text{ et } \beta \in P_{VI}, \text{ alors } F_6(\mathcal{F}, \beta) \in P_t$$

Ainsi, si la valeur de " $\mathcal{F}$ " est "try to", et celle de " $\beta$ ", "change", on obtient "try to change".

$$R_9 \quad \text{Si } \mathcal{F} \in P_{t/t} \text{ et } \beta \in P_t, \text{ alors } F_6(\mathcal{F}, \beta) \in P_t$$

Si la valeur de " $\mathcal{F}$ " est "necessarily", et celle de " $\beta$ ", "John walks rapidly.", on peut obtenir "Necessarily John walks rapidly."

$$\begin{aligned}
 R_{10} \quad & \text{Si } \mathcal{F} \in P_{VI/VI} \text{ et } \beta \in P_{VI}, \text{ alors } F_7(\mathcal{F}, \beta) \in P_{VI} \text{ où} \\
 & F_7(\mathcal{F}, \beta) = \beta\mathcal{F}
 \end{aligned}$$

Par exemple, si la valeur de " $\mathcal{F}$ " est "slowly", et celle de " $\beta$ ", "talk", on obtient "talk slowly".



R<sub>11</sub> Si  $\phi, \psi \in P_t$ , alors  $F_8(\phi, \psi), F_9(\phi, \psi) \in P_t$ , où  
 $F_8(\phi, \psi) = "$   $\phi$  et  $\psi$   $"$ ,  
 $F_9(\phi, \psi) = "$   $\phi$  ou  $\psi$   $"$

R<sub>12</sub> Si  $\gamma, \delta \in P_{VI}$ , alors  $F_8(\gamma, \delta), F_9(\gamma, \delta) \in P_{VI}$

R<sub>13</sub> Si  $\alpha, \beta \in P_T$ , alors  $F_9(\alpha, \beta) \in P_T$

R<sub>14</sub> Si  $\alpha \in P_T$  et  $\phi \in P_t$ , alors  $F_{10,n}(\alpha, \phi) \in P_t$  où  
 • soit 1)  $\alpha$  n'a pas la forme " $he_k$ " et  $F_{10,n}(\alpha, \phi)$  vient  
 de  $\phi$  en remplaçant la première occurrence de " $he_n$ " ou  
 " $him_n$ " dans  $\alpha$  et toutes les autres occurrences de " $he_n$ "  
 ou " $him_n$ " par  $\begin{cases} he \\ she \\ it \end{cases}$  ou  $\begin{cases} him \\ her \\ it \end{cases}$  respectivement selon le genre  
 du premier  $B_{CN}$  ou  $B_T$  dans  $\alpha$  soit 2)  $\alpha = "he_k"$  et  $F_{10,n}(\alpha, \phi)$   
 vient de  $\phi$  en remplaçant toutes les occurrences de  
 " $he_n$ " ou " $him_n$ " par " $he_k$ " ou " $him_k$ ", respectivement. <sup>5</sup>

R<sub>15</sub> Si  $\alpha \in P_T$  et  $\delta \in P_{NC}$ , alors  $F_{10,n}(\alpha, \delta) \in P_{NC}$

R<sub>16</sub> Si  $\alpha \in P_T$  et  $\delta \in P_{VI}$ , alors  $F_{10,n}(\alpha, \delta) \in P_{VI}$

R<sub>17</sub> Si  $\alpha \in P_T$  et  $\delta \in P_{VI}$ , alors  $F_{11}(\alpha, \delta), F_{12}(\alpha, \delta),$   
 $F_{13}(\alpha, \delta), F_{14}(\alpha, \delta), F_{15}(\alpha, \delta) \in P_t$ , où  
 $F_{11}(\alpha, \delta) = \alpha \delta'$  où  $\delta'$  vient de  $\delta$  en substituant  
 au premier verbe dans  $\delta$  ce verbe à la  
 troisième personne du singulier, présent, négatif.

$F_{12}(\alpha, \delta) = \alpha \delta''$  où  $\delta''$  vient de  $\delta$  en substituant  
 au premier verbe dans  $\delta$  ce verbe à la troi-  
 sième personne du singulier, futur

$F_{13}(\alpha, \delta) = \alpha \delta'''$  où  $\delta'''$  vient de  $\delta$  en substi-

tuant au premier verbe dans  $\mathcal{P}$  ce verbe à la troisième personne du singulier, futur, négatif

$F_{14}(\mathcal{L}, \mathcal{P}) = \mathcal{L} \mathcal{P} \text{ '''' } \text{ où } \mathcal{P} \text{ '''' } \text{ vient de } \mathcal{P} \text{ en substituant au premier verbe dans } \mathcal{P} \text{ ce verbe à la troisième personne du singulier, présent parfait}$

$F_{15}(\mathcal{L}, \mathcal{P}) = \mathcal{L} \mathcal{P} \text{ '''' } \text{ où } \mathcal{P} \text{ '''' } \text{ vient de } \mathcal{P} \text{ en substituant au premier verbe dans } \mathcal{P} \text{ ce verbe à la troisième personne du singulier, présent parfait, négatif. } ^6$

Ces règles permettent d'engendrer des formules bien formées (FBF, dans les prochaines pages) complexes de différentes catégories, tout en donnant la structure de ces FBF. La structure d'une FBF est donnée par l'ordre d'application des règles, qui rend possible la construction d'arbres, des arbres d'analyse (qui ne sont pas des arbres chomskyens), exhibant cette structure.

Notons qu'il y a plusieurs ordres d'application possibles des règles, et qu'une même FBF peut donc avoir différents arbres. Selon Montague, le fait qu'il y ait différents arbres n'a pas d'intérêt dans certains cas, et beaucoup dans d'autres. Dans les premiers, les structures syntaxiques différentes n'induisent aucune ambiguïté sémantique. Dans les seconds, à différentes structures syntaxiques correspondent différentes interprétations. Dans ces cas, la structure syntaxique est importante si on veut désambiguïser la phrase.

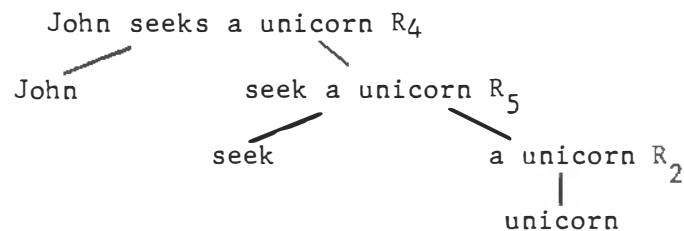
Un exemple de cas où le fait qu'il y ait différentes structures syntaxiques est fourni par Montague. Cet exemple est l'analyse de "John

seeks a unicorn.". Cette phrase a au moins deux analyses possibles.

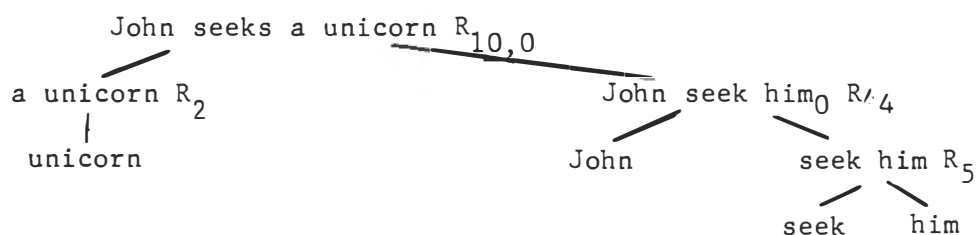
Prenons "unicorn" pour expression de base. Par application de  $R_2$ , on obtient



Le " $R_2$ " au bout de "a unicorn" indique la règle par laquelle fut engendrée cette séquence. La catégorie syntaxique de cette séquence est donnée par cette même règle. Cette catégorie est "T". En appliquant  $R_5$  à cette séquence, avec comme entrée le verbe "to seek", on obtient "seek a unicorn", une expression complexe de catégorie syntaxique **VI**. Par application de  $R_4$  sur cette dernière séquence, on obtient, si on ajoute "John" en entrée, "John seeks a unicorn.", une expression de catégorie t. Maintenant, si on engendre cette expression en appliquant les règles que l'on a appliqué, dans l'ordre dans lequel on les a appliqué, on obtient l'arbre suivant:



Mais on pourrait aussi engendrer cette phrase à partir de "seek" et "he<sub>0</sub>". Par application de  $R_5$  sur ces deux expressions, on obtient "seek him"; par application de  $R_4$  sur cette séquence, en ajoutant "John" en entrée, on obtient "John seeks him.". Par application de  $R_2$  sur "unicorn", on obtient "a unicorn", et, par application de  $R_{10,0}$  sur cette dernière séquence, et sur "John seeks him.", on obtient "John seeks a unicorn." Mais on a maintenant un arbre différent:

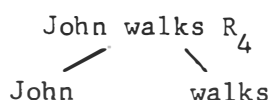


Le premier arbre correspond à une lecture de dicto de "a unicorn", le second à une lecture de re. Il faut disposer des règles sémantiques pour faire cette dernière affirmation, que nous justifierons plus loin, après avoir introduit la sémantique.

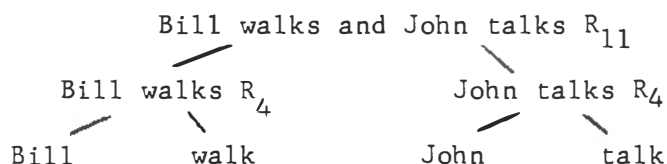
Essayons d'analyser quelques séquences de catégorie syntaxique  $t$ , construites à l'aide des expressions de base. Prenons les exemples:

- (1) "John walks."
- (2) "Bill walks and John talks."
- (3) "A woman walks slowly."
- (4) "The price rises rapidly."
- (5) "Mary loves Bill."
- (6) "Bill believes that Mary love John."

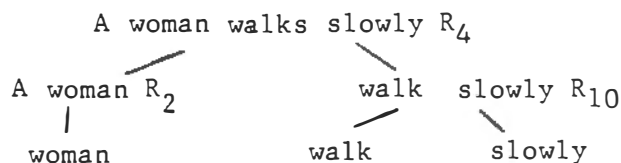
La première phrase peut être engendrée de la façon suivante:



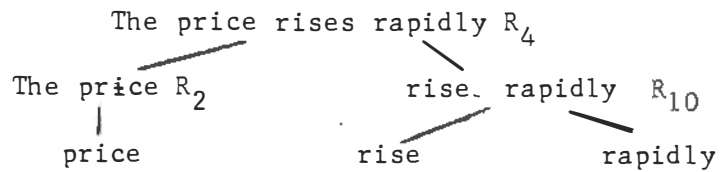
la seconde,



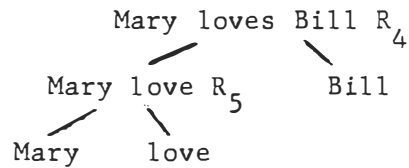
la troisième,



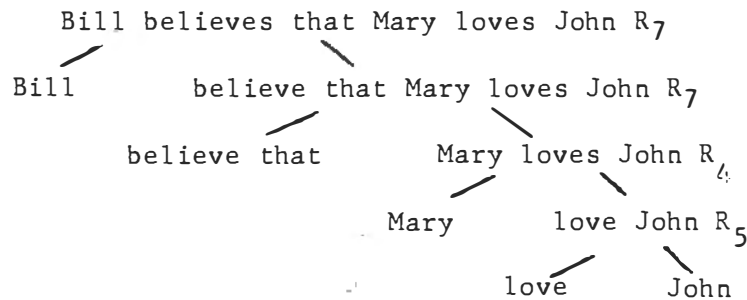
la quatrième,



la cinquième,



et la dernière,



D'autres exemples seront présentés plus loin.

## 6. Le langage intensionnel

Montague ne fournit pas immédiatement une sémantique pour son fragment de l'anglais. Il la donne indirectement en produisant un langage artificiel, un langage intensionnel, et en donnant des règles de traduction qui permettront de traduire chaque séquence de L dans le langage intensionnel (LI).

### Syntaxe de LI

On donne la syntaxe de LI en spécifiant des types (qui ont à peu près la même fonction que les catégories syntaxiques), des expressions

de base et des règles de formation permettant d'engendrer toutes les formules bien formées ou expressions significatives (meaningful expressions) de LI.

Les notions de type et de catégorie sont différentes. La notion de type fait partie de la logique intensionnelle, celle de catégorie, de la syntaxe. Les types sont non linguistiques, les catégories sont linguistiques. Parfois, à deux catégories syntaxiques correspondra un seul type. Par exemple, "est humain" et "les hommes" sont des expressions de catégories syntaxiques différentes, mais sont de même type. Ces deux expressions ont même extension, l'ensemble des individus humain, et conséquemment leur intension sera identique: une fonction de mondes possibles dans individus, où les individus sont identiques, pour chaque expression.

### Les types

L'ensemble des types est défini récursivement: soit  $t$ ,  $e$  et  $s$  trois objets distincts:

- 1)  $t$  est un type
- 2)  $e$  est un type
- 3) Si  $A$  et  $B$  sont des types,  $\langle A, B \rangle$  est un type.
- 4) Si  $A$  est un type,  $\langle s, A \rangle$  est un type

où " $A$ " et " $B$ " sont des variables pour types.

### Les expressions de base

Pour un type  $A$ , il y a un nombre infini dénombrable de constantes non logiques  $C_{n,A}$  pour chaque nombre naturel  $n$ , et pour un type  $A$ , il y a un nombre infini dénombrable de variables  $var_{n,A}$  pour chaque nombre naturel  $n$ .

### Les règles syntaxiques

Il y a 17 règles syntaxiques pour LI. On utilise, pour formuler ces règles, de nouveaux symboles. Ce sont les suivants.

L'opérateur lambda,  $\lambda$ , qui lie des variables. Si  $x$  est une variable et  $\phi$  une formule, " $\lambda x \phi$ " dénote "l'ensemble spécifié par  $\phi$  relativement à  $x$ " (Dowty, 1981, p.98). Par exemple, si " $j$ " dénote Jean et " $l$ " le prédicat binaire "love",  $\lambda x [L(x) (j)]$  dénote l'ensemble des individus qui aiment Jean, et  $\lambda x [L(j) (x)]$  dénote l'ensemble des individus qui sont aimés par Jean.

L'opérateur " $\Box$ " est l'opérateur de nécessité ("il est nécessaire que"). A partir de l'opérateur de nécessité, on peut dériver l'opérateur de possibilité,  $\Diamond$ , par la définition  $\Diamond \phi \equiv \sim \Box \sim \phi$ , où " $\phi$ " est une variable pour expression de type  $t$ .

" $W$ " est l'opérateur temporel pour le futur, et " $W \phi$ " se lit: "Il sera le cas que  $\phi$ ", où " $\phi$ " est une variable pour expression de type  $t$ . " $H$ " est l'opérateur temporel pour le passé, et " $H \phi$ " se lit: "Il a été le cas que  $\phi$ " où " $\phi$ " est une variable pour expression de type  $t$ .

" $\wedge$ " est l'opérateur de sens. Si " $\alpha$ " dénote  $\| \alpha \|$ , un objet, " $\wedge \alpha$ " dénote l'intension, le sens de " $\alpha$ ", qui est un concept de la dénotation de " $\alpha$ ". Cet opérateur est réitérable. On peut avoir " $\wedge \wedge \alpha$ ", " $\wedge \wedge \wedge \alpha$ ", etc... Il y a une montée dans la hiérarchie des intensions. Mais si " $\wedge \alpha$ " dénote le sens de " $\alpha$ ", " $\vee \wedge \alpha$ " dénote l'extension de " $\alpha$ ". L'opérateur " $\vee$ " annule l'effet de " $\wedge$ ". " $\wedge$ " a donc sa contrepartie en " $\vee$ ", qui permet de descendre dans la hiérarchie des intensions.

Les règles syntaxiques qui permettent d'engendrer l'ensemble des formules bien formées de type A sont les suivantes:

- $R_1$  Chaque constante de type A est une expression significative de type A\* (dorénavant, " $\in ME_A$ " sera l'abréviation de "est une expression significative de type A")
- $R_2$  Chaque variable de type A  $\in ME_A$
- $R_3$  Si  $\alpha \in ME_A$  et u est une variable de type B, alors  $\lambda u \alpha \in ME_{\langle B, A \rangle}$
- $R_4$  Si  $\alpha \in ME_{\langle A, B \rangle}$  et  $\beta \in ME_A$ , alors  $\alpha(\beta) \in ME_B$
- $R_5$  Si  $\alpha, \beta \in ME_A$ , alors  $\alpha = \beta \in ME_t$
- $R_6$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\neg \phi \in ME_t$
- $R_7$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\phi \wedge \psi \in ME_t$
- $R_8$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\phi \vee \psi \in ME_t$
- $R_9$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\phi \rightarrow \psi \in ME_t$
- $R_{10}$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\phi \leftrightarrow \psi \in ME_t$
- $R_{11}$  Si  $\phi \in ME_t$  et u est une variable, alors  $\forall u \phi \in ME_t$
- $R_{12}$  Si  $\phi \in ME_t$  et u est une variable, alors  $\exists u \phi \in ME_t$
- $R_{13}$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\Box \phi \in ME_t$
- $R_{14}$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\Diamond \phi \in ME_t$
- $R_{15}$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $H\phi \in ME_t$

---

\* "A" et "B" sont des variables pour type.



$$R_{16} \text{ Si } \alpha \in ME_t, \text{ alors } [\alpha] \in ME_{s,A}$$

$$R_{17} \text{ Si } \alpha \in ME_{s,A}, \text{ alors } [\forall \alpha] \in ME_A$$

### Sémantique de LI

Montague utilise, en sémantique, la théorie des modèles. Un modèle est un quintuple  $\langle U, I, J, \leq, F \rangle$ , où  $U$  est un ensemble d'objets individuels,  $I$  un ensemble de mondes possibles,  $J$  un ensemble de moments du temps,  $\leq$  une relation d'ordre linéaire\* sur  $J$ , et  $F$  une fonction qui a pour domaine des constantes de LI, et pour codomaine les objets de  $U$ .

On dira que si  $A \in \text{type}$ , et  $\alpha \in \text{Con}_A$ , alors  $F(\alpha) \in S_{UIJ}$ .

Dans ce modèle, l'ensemble des dénотations possibles d'entités de type  $A$  est défini récursivement:

- 1)  $D_{eUIJ} = U$
- 2)  $D_{tUIJ} = \{0, 1\}$
- 3)  $D_{\langle A, B \rangle UIJ} = D_{BUIJ}^{DAUIJ}$
- 4)  $D_{\langle \leq, A \rangle UIJ} = D_{AUIJ}^{I \times J}$

Ce tableau demande quelques explications.

En 1), on affirme que les dénотations des expressions de type  $e$  sont des objets individuels existants dans l'ensemble  $U$  du modèle qui est le modèle de LI, et en 2) que l'ensemble des dénотations des phrases sont des valeurs de vérité, le vrai (1) et le faux (0).

En 3), on affirme que les dénотations des expressions de type  $\langle A, B \rangle$

\* Une relation d'ordre linéaire est une relation réflexive ( $\forall x, xRx$ ), antisymétrique ( $\forall x, \forall y, \text{ si } xRy \text{ et } yRx, \text{ alors } y=x$ ) et transitive ( $\forall x, \forall y, \forall z, \text{ si } xRy \text{ et } yRz, \text{ alors } xRz$ ).

sont des fonctions de l'ensemble des dénnotations d'expressions de type A, dans ce modèle, dans l'ensemble des dénnotations des expressions de type B, dans ce modèle. Par exemple, si on remplace les variables "A" et "B" par les types e et t, on dira que la dénnotation d'une expression de type  $\langle e, t \rangle$  est une fonction d'objets dans valeurs de vérité. En 4) on affirme que l'ensemble des dénnotations des expressions de type  $\langle s, A \rangle$  est une fonction du produit cartésien de l'ensemble des mondes possibles et des moments du temps dans l'ensemble des dénnotations des expressions de type A. Une expression de type  $\langle s, A \rangle$  a pour dénnotation l'intension, le sens d'une expression de type A. Si on a une expression de type t par exemple, une expression de type  $\langle s, t \rangle$  aura pour dénnotation une fonction de mondes possibles et de moments du temps dans valeurs de vérité. Si on a le type e, une expression de type  $\langle s, e \rangle$  aura pour dénnotation une fonction de mondes possibles et de moments du temps dans objets individuels. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Pour un modèle  $\mathcal{M}$  de forme  $\langle U, I, J, \langle \cdot, F \rangle$  et une assignation de valeur aux variables par la fonction g, on définit récursivement l'ensemble des intensions des expressions engendrées par la syntaxe à l'aide des règles suivantes:

$$R_1 \text{ Si } \alpha \text{ est une constante, alors } \llbracket \alpha \rrbracket^{\mathcal{M}}_{ijg} = F(\alpha) \langle I, J \rangle$$

$$R_2 \text{ Si } \alpha \text{ est une variable, alors } \llbracket \alpha \rrbracket^{\mathcal{M}}_{ujg} = g(\alpha)$$

$$R_3 \text{ Si } \alpha \in ME_A \text{ et } u \text{ est une variable de type B, alors } \llbracket \lambda u \alpha \rrbracket^{\mathcal{M}}_{ijg}$$

est une fonction h ayant pour domaine  $D_{B_{Uij}}$  t.q. si x est dans ce domaine  $h(x) = \llbracket \alpha \rrbracket^{\mathcal{M}}_{ijg'}$  où g' est une assignation de valeur différant au plus de g par le fait que  $g'(u) = x$

$R_4$  Si  $\alpha \in ME_{\langle A, B \rangle}$  et  $\beta \in ME_A$ , alors  $\llbracket \alpha (\beta) \rrbracket^{N_{ijg}}$  est  
 $(\llbracket \alpha \rrbracket^{N_{ijg}} (\llbracket \beta \rrbracket^{N_{ijg}}))$

$R_5$  Si  $\alpha, \beta \in ME_A$ , alors  $\llbracket \alpha = \beta \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ssi  $\llbracket \alpha \rrbracket^{N_{ijg}}$  est iden-  
 tique à  $\llbracket \beta \rrbracket^{N_{ijg}}$

$R_6$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \neg \phi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ssi  $\llbracket \phi \rrbracket^{N_{ijg}=0}$

$R_7$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \phi \wedge \psi \rrbracket^{N_{ijg}} = 1$  et  $\llbracket \phi \rrbracket^{N_{ijg}} = 1$   
 et  $\llbracket \psi \rrbracket^{N_{ijg}} = 1$

$R_8$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \phi \vee \psi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ssi  $\llbracket \phi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ou  
 $\llbracket \psi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$

$R_9$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \phi \rightarrow \psi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ssi  $\llbracket \phi \rrbracket^{N_{ijg}=0}$  ou  
 $\llbracket \psi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$

$R_{10}$  Si  $\phi, \psi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \phi \leftrightarrow \psi \rrbracket^{N_{ijg}} = 1$  ssi  $\llbracket \phi \rrbracket^{N_{ijg}} = \llbracket \psi \rrbracket^{N_{ijg}}$

$R_{11}$  Si  $\phi \in ME_t$  et  $u$  est une variable de type  $A$ , alors  $\llbracket \exists u \phi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$   
 ssi il existe un  $x \in D_{AU_{ijg}}$  t.q.  $\llbracket \phi^{U_{ijg}'} \rrbracket = 1$  où  $g'$  diffère au  
 plus de  $g$  par le fait que  $g'(u) = x$

$R_{12}$  Si  $\phi \in ME_t$  et  $u$  est une variable de type  $A$ , alors  $\llbracket \forall u \phi \rrbracket^{I_{JG}=1}$   
 ssi pour chaque assignation de variable  $g'$  où  $g'$  diffère au plus  
 de  $g$  par le fait que  $g'(u) = x$ ,  $\llbracket \phi \rrbracket^{ijg} = 1$

$R_{13}$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \Box \phi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ssi  $\phi^{ijg}=1$  pour tout  $i \in I$   
 et  $j \in J$

$R_{14}$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \Diamond \phi \rrbracket^{ijg=1}$  ssi  $\phi^{ijg}=1$  pour un  
 $j' \in J$ ,  $j < j'$  et  $j \neq j'$

$R_{15}$  Si  $\phi \in ME_t$ , alors  $\llbracket \text{H } \phi \rrbracket^{N_{ijg}=1}$  ssi  $\phi^{N_{ij'g}=1}$  pour un  $j' \in J$   
t.q.  $j' < j$  et  $j' \neq j$

$R_{16}$  Si  $\alpha \in ME_{A'}$  alors  $\llbracket \wedge \alpha \rrbracket^{N_{ijg}}$  est la fonction  $h$  ayant pour  
domaine  $I \times J$  t.q. pour tout  $\langle i', j' \rangle \in I \times J$ ,  $h(i', j')$  est  
 $\llbracket \alpha \rrbracket^{N_{i'j'g}}$

$R_{17}$  Si  $\alpha \in ME_{\langle s, A \rangle}$  alors  $\llbracket \vee \alpha \rrbracket^{N_{ijg}}$  est  $\llbracket \alpha \rrbracket^{N_{ijg}}$

## 7. Traduction de L dans LI

On traduit L dans LI en associant à chaque catégorie syntaxique un type, en traduisant les expressions de base et en donnant des règles pour la traduction des formules bien formées engendrées par les 17 règles syntaxiques.

### Traduction des catégories syntaxiques dans type

On a une fonction  $F$  qui permet de traduire les catégories syntaxiques dans type. Notons que la traduction est récursive:

$$1) F(e) = e$$

$$2) F(t) = t$$

$$3) F(a/b) = F(a \wedge / b) = \langle \langle s, F(b) \rangle F(a) \rangle, \text{ où "a" et "b" sont des variables pour catégories syntaxiques.}$$

On peut dresser le tableau suivant, où sont mis en relation catégories syntaxiques et type:

Nom de la cat syn.	Déf. de ce nom	Type
e	e	e
t	t	t
VI	t/e	$\langle \langle s, e \rangle t \rangle$

T	t/VI	$\langle\langle s, \langle s, e \rangle t \rangle t \rangle$
CN	t//e	$\langle\langle s, e \rangle t \rangle$
VT	VI/T	$\langle\langle s \langle s \langle s, e \rangle t \rangle \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$
IAV	VI/VI	$\langle\langle s \langle s, e \rangle t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$
	t/t	$\langle\langle s, t \rangle t \rangle$
	IAV/t	$\langle\langle s, t \rangle \langle s \langle s, e \rangle t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$
	VI/t	$\langle\langle s, t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$
	VI//VI	$\langle\langle s \langle s, e \rangle t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$

Pour savoir quel est l'objet sémantique que dénote chaque type, il suffit d'appliquer la définition donnée à la page 173. Si on se fie à cette définition, on peut avoir les dénnotations suivantes:

Type	Ensemble des dénnotations possibles de type
e	individu
t	$2 = \{1, 0\}$
$\langle\langle s, e \rangle t \rangle$	$(\{1, 0\})^U (I \times J)$
$\langle\langle s \langle s, e \rangle t \rangle t \rangle$	$((\{1, 0\})^U (I \times J))^{I \times J}$
$\langle\langle s \langle s \langle s, e \rangle t \rangle \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$	$(\{1, 0\})^U (I \times J) ((\{1, 0\})^U (I \times J))^{I \times J} (I \times J)^{I \times J}$
$\langle\langle s, t \rangle t \rangle$	$\{1, 0\} (\{1, 0\}^{I \times J})$
$\langle\langle\langle s, t \rangle \langle s \langle s, e \rangle t \rangle \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle \rangle$	$((\{1, 0\})^U (I \times J))^{I \times J} ((\{1, 0\})^U (I \times J))^{I \times J}$

$\langle\langle s, t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle\rangle$ 

$$\left( \langle 1, \alpha \rangle \bigcup_{I \times J} \langle 1, \alpha^{I \times J} \rangle \right)$$

### Type

### nom de l'objet

e

individu

t

valeur de vérité

 $\langle\langle s, \langle s, e \rangle t \rangle t \rangle$ 

ensemble de propriétés de propriétés de concepts individuels

 $\langle\langle s, e \rangle t \rangle$ 

ensemble de concepts individuels

 $\langle\langle s \langle s \langle s, e \rangle t \rangle \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle\rangle$ 

Fonction de propriétés de propriétés de propriétés de concepts individuels dans ensemble de concepts individuels

 $\langle\langle s \langle s, e \rangle t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle\rangle$ 

Fonction de propriétés de propriétés de concepts individuels dans ensemble de concepts individuels

 $\langle\langle s, t \rangle t \rangle$ 

Ensemble de propositions

 $\langle\langle s, t \rangle \langle s \langle s, e \rangle t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle\rangle$ 

Fonction de propositions dans fonction de propriétés de propriétés de concepts individuels dans ensemble de concepts individuels

 $\langle\langle s, t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle\rangle$ 

Fonction de propositions dans ensemble de concepts individuels

 $\langle\langle s \langle s, e \rangle t \rangle \langle\langle s, e \rangle t \rangle\rangle$ 

Fonction de propriétés de propriétés de concepts individuels dans ensemble de concepts individuels

### Règles de traduction

J'introduirai d'abord les règles de traduction de Montague, et donnerai ensuite quelques exemples de traduction.

Dans la formulation de ses règles, Montague utilise une fonction g

telle que  $g$  a pour domaine les expressions de base de  $L$  (autres que "be", "necessarily" et les membres de  $T$ ), et telle que si  $A \in \text{cat}$ ,  $\alpha \in B_A$  et  $\alpha$  est dans le domaine de  $g$ ,  $g(\alpha) \in \text{Con}_F(A)$ .

- RT<sub>1</sub> (a) Si  $\alpha \in \text{Dom } g$ , alors  $\alpha$  se traduit  $g(\alpha)$  et  $g(\alpha) = \alpha'$   
 (b) "be" se traduit par  $\lambda P \lambda xP \{ \lambda y [\vee x=y] \}$   
 (c) "necessarily" se traduit par  $\lambda P [ \Box \vee P ]$   
 (d) "John", "Mary", "Bill", "ninety", se traduisent par  $j^*, m^*, b^*, n^*$   
 (e) "he<sub>n</sub>" se traduit par  $\lambda PP \{ x_n \}$

La partie (a) de RT<sub>1</sub> permet de traduire presque toutes les expressions de base de  $L$ . Par exemple, "run", de catégorie VI, se traduit par "g(run)" ou "run" un élément de  $\text{Con}_F(\text{VI})$ , un élément des constantes de type  $F(\text{VI})$ , ou, si on applique la fonction, une constante de type  $\langle \langle s, e \rangle, t \rangle$ . L'objet sémantique d'une entité de ce type est un ensemble de concepts individuels. Voyons les autres règles de traduction.

- RT<sub>2</sub> Si  $\mathcal{F} \in P_{\text{NC}}$  et  $\mathcal{F}$  se traduit par  $\mathcal{F}'$ , alors  
 $F_0$  "every  $\mathcal{F}$ " se traduit par  $\lambda P \wedge x [\mathcal{F}'(x) \supset P \{ x \}]$   
 $F_1$  "the  $\mathcal{F}$ " se traduit par  $\lambda P \vee y [\wedge x [\mathcal{F}'(x) \leftrightarrow x=y] \cdot P \{ y \}]$   
 $F_2$  "a  $\mathcal{F}$ " se traduit par  $\lambda P \vee x [\mathcal{F}'(x) \cdot P \{ x \}]$

- RT<sub>3</sub> Si  $\mathcal{F} \in P_{\text{CN}}$ ,  $\phi \in P_t$ , et  $\mathcal{F}, \phi$  se traduisent par  $\mathcal{F}'$ ,  $\phi'$  respectivement, alors

$$F_3(\mathcal{F}, \phi) \text{ se traduit par } \lambda x_n [\mathcal{F}'(x_n) \cdot \phi']$$

- RT<sub>4</sub> Si  $\mathcal{F} \in P_{t/\text{VI}}$ ,  $\beta \in P_{\text{VI}}$ , et  $\mathcal{F}, \beta$  se traduisent par  $\mathcal{F}'$ ,  $\beta'$  respectivement, alors

$$F_4(\mathcal{F}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{F}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>5</sub> Si  $\mathcal{G} \in P_{VI/T}$ ,  $\beta \in P_T$  et  $\mathcal{G}, \beta$  se traduisent par  $\mathcal{G}', \beta'$  respectivement, alors

$$F_5(\mathcal{G}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{G}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>6</sub> Si  $\mathcal{G} \in P_{IAV/T}$ ,  $\beta \in P_T$ ,  $\mathcal{G}$  et  $\beta$  se traduisent par  $\mathcal{G}', \beta'$  respectivement, alors

$$F_5(\mathcal{G}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{G}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>7</sub> Si  $\mathcal{G} \in P_{VI/t}$ ,  $\beta \in P_t$  et  $\mathcal{G}, \beta$  se traduisent par  $\mathcal{G}', \beta'$  respectivement, alors

$$F_6(\mathcal{G}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{G}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>8</sub> Si  $\mathcal{G} \in P_{VI/VI}$ ,  $\beta \in P_{VI}$  et  $\mathcal{G}, \beta$  se traduisent par  $\mathcal{G}', \beta'$  respectivement, alors

$$F_6(\mathcal{G}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{G}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>9</sub> Si  $\mathcal{G} \in P_{t/t}$ ,  $\beta \in P_t$  et  $\mathcal{G}, \beta$  se traduisent par  $\mathcal{G}', \beta'$  respectivement, alors

$$F_6(\mathcal{G}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{G}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>10</sub> Si  $\mathcal{G} \in P_{VI/VI}$  et  $\beta \in P_{VI}$ ,  $\mathcal{G}$  et  $\beta$  se traduisent par  $\mathcal{G}', \beta'$  respectivement, alors

$$F_7(\mathcal{G}, \beta) \text{ se traduit par } \mathcal{G}'(\wedge \beta')$$

RT<sub>11</sub> Si  $\phi, \psi \in P_t$  et  $\phi, \psi$  se traduisent par  $\phi', \psi'$  respectivement, alors " $\phi$  et  $\psi$ " se traduit par  $[\phi' \cdot \psi']$ , " $\phi$  ou  $\psi$ " par  $[\phi' \vee \psi']$

RT<sub>12</sub> Si  $\gamma, \mathcal{G} \in P_{VI}$  et  $\gamma, \mathcal{G}$  se traduisent par  $\gamma', \mathcal{G}'$  respectivement, alors " $\gamma$  et  $\mathcal{G}$ " se traduit par  $\lambda x [\gamma'(x), \mathcal{G}'(x)]$ , " $\gamma$  ou  $\mathcal{G}$ " par  $\lambda x [\gamma'(x) \vee \mathcal{G}'(x)]$



RT<sub>13</sub> Si  $\alpha, \beta \in P_T$  et  $\alpha, \beta$  se traduisent par  $\alpha', \beta'$  respectivement, alors " $\alpha$  ou  $\beta$ " se traduit par  $\lambda p [\alpha'(p) \vee \beta'(p)]$

RT<sub>14</sub> Si  $\alpha \in P_T, \phi \in P_t$  et  $\alpha, \phi$  se traduisent par  $\alpha', \phi'$  respectivement, alors

$F_{10,n}(\alpha, \phi)$  se traduit par  $\alpha'(\wedge \lambda x_n \phi')$

RT<sub>15</sub> Si  $\alpha \in P_T, f \in P_{NC}$  et  $\alpha, f$  se traduisent par  $\alpha', f'$  respectivement, alors

$F_{10,n}(\alpha, f)$  se traduit par  $\lambda y \alpha'(\wedge \lambda x_n [f'(y)])$

RT<sub>16</sub> Si  $\alpha \in P_T, f \in P_{VI}$  et  $\alpha, f$  se traduisent par  $\alpha', f'$  respectivement, alors

$F_{10,n}(\alpha, f)$  se traduit par  $\lambda y \alpha'(\wedge \lambda x_n [f'(y)])$

RT<sub>17</sub> Si  $\alpha \in P_T, f \in P_{VI}$  et  $\alpha, f$  se traduisent par  $\alpha', f'$  respectivement, alors

$F_{11}(\alpha, f)$  se traduit par  $\neg \alpha'(\wedge f')$

$F_{12}(\alpha, f)$  se traduit par  $W \alpha'(\wedge f')$

$F_{13}(\alpha, f)$  se traduit par  $\neg W \alpha'(\wedge f')$

$F_{14}(\alpha, f)$  se traduit par  $H \alpha'(\wedge f')$

$F_{15}(\alpha, f)$  se traduit par  $\neg H \alpha'(\wedge f')$

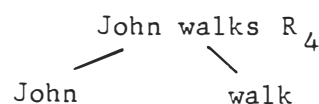
Maintenant, appliquons ces règles de traduction aux exemples (1)-(3), plus haut, afin d'en examiner le fonctionnement. Ces exemples étaient:

(1) "John walks."

(2) "Bill walks and John talks."

(3) "A woman walks slowly."

Le premier avait l'arbre:



Il faut traduire cette phrase. La traduction se fait à partir du bas de l'arbre, et suit l'ordre d'engendrement de la phrase. On traduit d'abord "John":

1. John  $\Rightarrow$  j\*

Expression de base, par  $RT_1$

en indiquant la règle que l'on a appliqué pour faire cette traduction.

On traduit "walk" de la même façon:

2. walk  $\Rightarrow$  walk'

Expression de base, par  $RT_1$

On peut maintenant traduire la phrase complète en utilisant la règle de traduction correspondant à la règle syntaxique utilisée pour produire cette phrase. La règle syntaxique était  $R_4$ , la règle de traduction est donc  $RT_4$ ,

3. John walk  $\Rightarrow$  j\*(^walk')

De 1. et 2 par  $RT_4$

en indiquant ce que la règle prend en input, de même que la règle utilisée, au bout de la traduction.

Mais on sait que pour Montague, un nom propre dénote l'ensemble des propriétés du concept individuel du porteur de ce nom. Aussi devrait-on traduire "John" par exemple par  $\lambda P [P \{j\}]$  où "P" est une variable pour propriété et "j" une constante individuelle. Cette expression se lit: "l'ensemble des propriétés telles que ces propriétés sont les propriétés du concept individuel exprimé par "John"". A la ligne 1., on devra avoir:

1'. John  $\Rightarrow \lambda P [P \{j\}]$

et à la ligne 3.,

3'.  $\lambda P [P \{j\}] (^walk')$

Cette traduction est un peu longue. On peut toutefois la réduire, premièrement en utilisant la conversion lambda. La conversion lambda permet de rendre des expressions de forme

$\lambda x [ \dots x \dots ] (\alpha)$

par

$[ \dots \alpha \dots ]$

Par exemple,

$$\lambda x [Bx \cdot Mx] (\lambda)$$

peut être rendue par

$$[B\lambda \cdot M\lambda]$$

La ligne 3' . peut donc être rendue par

$$\{j\}^{\wedge} \text{walk}$$

ou par

$$3'' \wedge \text{walk}' \{j\}$$

Nous prendrons cette dernière traduction.

Par ailleurs, cette dernière formule peut aussi être réduite à l'aide de la convention d'attachement (brace convention), qui permet de rendre une formule de forme

$$\lambda \{ \beta \}$$

par une formule de forme

$$\vee \lambda (\beta)$$

Ces deux formules sont, par convention, logiquement équivalentes. Ainsi, 3'' . peut être rendue par

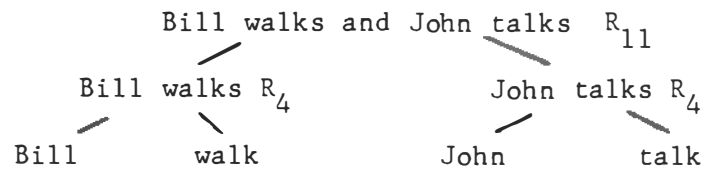
$$3''' \vee^{\wedge} \text{walk}'(j)$$

cette dernière formule peut de nouveau être réduite par la règle de la cancellation par le bas (down up cancellation) à

$$3'''' \text{walk}'(j)$$

puisque l'on sait que  $\wedge'$  et  $\vee'$  s'annulent, et qu'une expression de forme  $\vee^{\wedge} \lambda'$  est logiquement équivalente à une expression de forme  $\lambda'$ . La traduction 3'''' est la traduction correcte de notre premier exemple.

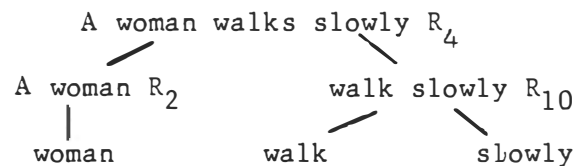
L'arbre de notre second exemple était le suivant:



Ce second exemple se traduit:

1. Bill  $\Rightarrow \lambda P [P\{b\}]$  Expr. de base,  $RT_1$
2. walk  $\Rightarrow$  walk' Expr. de base,  $RT_1$
3. Bill walks  $\Rightarrow \lambda P [P\{b\}]$  (^walk') De 1. et 2. par  $RT_4$
4.  $\lambda P [P\{b\}]$  (^walk')  $\Rightarrow$  ^walk' { b } De 3. par conversion lambda
5. ^walk' { b }  $\Rightarrow$  ^walk (b) De 4. par convention d'attachement
6. ^walk (b)  $\Rightarrow$  walk' (b) De 5. par l'annulation par le bas
7. John  $\Rightarrow \lambda P [P\{j\}]$  Expr. de base,  $RT_1$
8. talk  $\Rightarrow$  talk' Expr. de base,  $RT_1$
9. John talks  $\Rightarrow \lambda P [P\{j\}]$  (^talk') De 7. et 8. par  $RT_4$
10.  $\lambda P [P\{j\}]$  (^talk')  $\Rightarrow$  ^talk' { j } De 9 par conversion lambda
11. ^talk' { j }  $\Rightarrow$  ^talk' (j) De 10. par convention d'attachement
12. ^talk' (j)  $\Rightarrow$  talk' (j) De 11. par l'annulation par le bas
13. Bill walks and John talks  $\Rightarrow$  walk' (b) . talk' (j) De 6. et 12. par  $RT_{11}$

Le troisième exemple avait pour arbre:



et peut être traduit, sans faire de réduction cette fois,

1. woman  $\Rightarrow$  woman' Expr. de base,  $RT_1$
2. A woman  $\Rightarrow \lambda P \forall x [woman'(x) . P\{x\}]$  De 1. par  $RT_2$
3. walk  $\Rightarrow$  walk' Expr. de base,  $RT_1$
4. slowly  $\Rightarrow$  slowly' Expr. de base,  $RT_1$
5. walk slowly  $\Rightarrow$  slowly' (^walk') De 3. et 4. par  $RT_{10}$

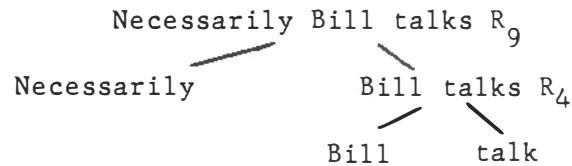
6. 6. A woman walk slowly  $\Rightarrow \lambda P \forall x [ \text{woman}(x) \cdot P \{ x \} \wedge [\text{slowly}('walk')] ] )$

De 2 et 6. par  $RT_4$

Voici quelques nouveaux exemples.

(7) "Necessarily Bill talks."

Engendrement:

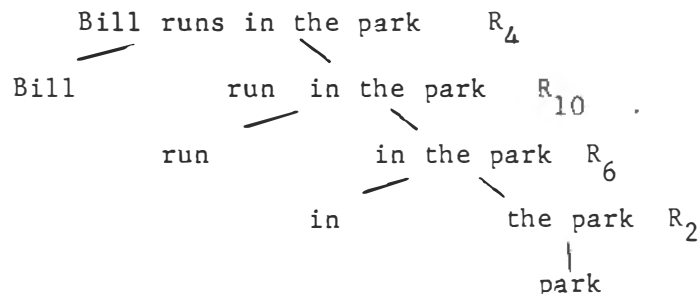


Traduction:

1. Bill  $\Rightarrow \lambda P [ P \{ b \} ]$  Expr. de base,  $RT_1$
2. talk  $\Rightarrow \text{talk}'$  Expr. de base, par  $RT_2$
3. Bill talks  $\Rightarrow \lambda P [ P \{ b \} ] (\wedge \text{talk}')$  De 1. et 2. par  $RT_4$
4.  $\lambda P [ P \{ b \} ] (\wedge \text{talk}') \Rightarrow \wedge \text{talk}' \{ b \}$  De 3. par conversion lambda
5.  $\wedge \text{talk}' \{ b \} \Rightarrow \wedge \text{talk}'(b)$  De 4. par convention d'attachement
6.  $\wedge \text{talk}(b) \Rightarrow \text{talk}'(b)$  De 5. par l'annulation par le bas
7. Necessarily  $\Rightarrow \lambda P [ \Box \vee P ]$  Expr. de base, par  $RT_1$
8. Necessarily Bill talks  $\Rightarrow \lambda P [ \Box \vee P ] (\wedge \text{talk}'(b))$  De 6. et 8. par  $R_9$
9.  $\lambda P [ \Box \vee P ] (\wedge \text{talk}'(b)) \Rightarrow \Box \text{talk}'(b)$  De 8. par conversion lambda

(8) "Bill runs in the park."

Engendrement:



Traduction:

1. park  $\Rightarrow \text{park}'$  Expr. de base,  $RT_1$
2. the park  $\Rightarrow \lambda P \forall y ( \forall x [ \text{park}'(x) \leftrightarrow x=y ] \cdot P \{ y \} )$  De 1. par  $RT_2$
3. in  $\Rightarrow \text{in}'$  Expr. de base,  $RT_1$

4. in the park  $\Rightarrow$  in' (  $\wedge \lambda P \forall y [ \wedge x [ \text{park}'(x) \leftrightarrow x=y ] . P \{y\} ]$  De2. et '3 par RT<sub>6</sub>

5 run  $\Rightarrow$  run' Expr. de base, RT<sub>1</sub>

6. run in the park  $\Rightarrow$  in' (  $\wedge \lambda P \forall y [ \exists x [ \text{park}'(x) \leftrightarrow x=y ] . P \{y\} ]$  (  $\wedge$  run' )

De 4. et 5. par RT<sub>10</sub>

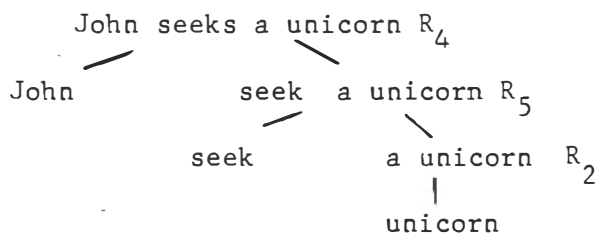
7. Bill  $\Rightarrow \lambda P [ P \{b\} ]$  Expr. de base, RT<sub>1</sub>

8. Bill runs in the park  $\Rightarrow \lambda P [ P \{b\} ]$  in' (  $\wedge \lambda P \forall y [ \exists x [ \text{park}'(x) \leftrightarrow x=y ] . P \{y\} ]$  (  $\wedge$  run' )

De 6. et 7. par RT<sub>4</sub>

On peut aussi produire les deux analyses --- de re et de dicto ---  
de "John seeks a unicorn.":

Engendrement:



Traduction:

1. unicorn  $\Rightarrow$  unicorn' Expr. de base, RT<sub>1</sub>

2. a unicorn  $\Rightarrow \lambda P \exists x [ \text{unicorn}'(x) . P \{x\} ]$  De 1 par RT<sub>2</sub> F<sub>2</sub>

3. seek  $\Rightarrow$  seek' Expr. de base, RT<sub>1</sub>

4. seek a unicorn  $\Rightarrow$  seek' (  $\wedge \lambda P \forall x [ \text{unicorn}'(x) . P \{x\} ]$  ) De 2. et 3. par RT<sub>5</sub>

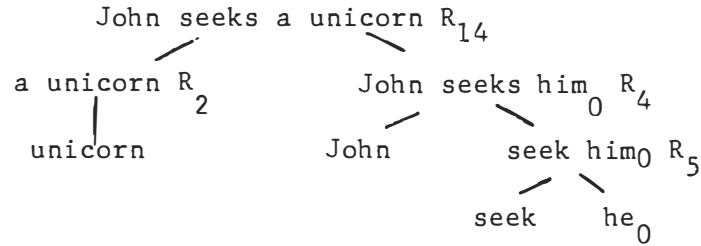
5. John  $\Rightarrow \lambda P [ P \{j\} ]$  Expr. de base, RT<sub>1</sub>

6. John seeks a unicorn  $\Rightarrow \lambda P [ P \{j\} ]$  (  $\wedge$  seek' (  $\wedge \lambda P \forall x [ \text{unicorn}'(x) . P \{x\} ]$  ) )

De 4 et 5 par RT<sub>4</sub>

Dans ce premier cas, on ne quantifie pas sur "unicorn". C'est l'interprétation de dicto. Dans le second cas, on quantifie, et on a l'interprétation de re:

Engendrement:



Traduction:

1.  $\text{seek} \Rightarrow \text{seek}'$  Expr. de base  $RT_1$
2.  $\text{he}_0 \Rightarrow \lambda PP \{x_0\}$  Expr. de base,  $RT_1$
3.  $\text{seek him}_0 \Rightarrow \text{seek}' (\wedge \lambda PP \{x_0\})$  De 1. et 2. par  $RT_5$
4.  $\text{John} \Rightarrow \lambda P [P \{j\}]$  Expr. de base,  $RT_1$
5.  $\text{John seeks him}_0 \Rightarrow \lambda P [P \{j\}] (\wedge \text{seek}' (\wedge \lambda PP \{x_0\}))$  De 3 et 4 par  $RT_4$
6.  $\text{unicorn} \Rightarrow \text{unicorn}'$  Expr. de base,  $RT_1$
7.  $\text{a unicorn} \Rightarrow \lambda P \forall x [\text{unicorn}'(x) \cdot P\{x\}]$  De 6. par  $RT_2$
8.  $\text{John seeks a unicorn} \Rightarrow \lambda P \forall x [\text{unicorn}'(x) \cdot P\{x\}] \lambda x_0 (\lambda P [P \{j\}] (\wedge \text{seek}' (\wedge \lambda PP \{x_0\})))$  De 5 et 7. par  $RT_{14}$

## 8. Karttunen et Peters

Les sémantiques de Montague ne peuvent servir de modèle de description sémantique à Karttunen et Peters dans leur état actuel, puisqu'elles ne peuvent rendre compte que des aspects vériconditionnels de la signification, et sont inutilisables pour rendre compte des aspects nonvéridictionnels de la signification, des implications conventionnelles par exemple.

Karttunen et Peters donnent une version modifiée des règles de traduction de Montague, où, à chaque FBF on assigne, en plus d'une intension, comme c'est le cas chez Montague, une implication conventionnelle, l'implication conventionnelle de cette expression. Ainsi, à une expression  $\mathcal{A}$  au lieu d'associer uniquement un sens  $\mathcal{A}'$ , on associe un sens  $\mathcal{A}^e$

qui correspond à  $\mathcal{L}'$ , ce que nous donne une traduction normale, et  $\mathcal{L}^i$ , ce qui est implicite par  $\mathcal{L}$ . Par exemple, à "love", au lieu d'associer uniquement "love'", ce que fait Montague, on associe "love"<sup>e</sup>, qui correspond à "love'", et "love)", "love)" étant ce qui est implicite conventionnellement par "love". Pour les expressions de base,  $\mathcal{L}^e$  et  $\mathcal{L}^i$  sont indiquées dans le lexique. Pour les expressions engendrées, les règles permettent d'obtenir  $\mathcal{L}^e$  et  $\mathcal{L}^i$ . Les règles de traduction donnent  $\mathcal{L}^e$  et  $\mathcal{L}^i$  en output.

Karttunen et Peters utilisent aussi une fonction  $h$  d'héritage, qu'on associe à chaque expression qui suit la première expression dans l'ordre d'engendrement. Cette fonction a pour arguments  $\mathcal{L}^e$  et  $\mathcal{L}^i$ , et permet de rendre compte de l'héritage d'implications conventionnelles dans les phrases complexes, lors de la production de ces phrases. En fait, cette fonction permet de résoudre le problème de la projection des présuppositions (voir chapitre 1). Nous verrons et préciserons les détails des règles de traduction en les formulant et les utilisant. Plus tard, je ferai quelques remarques et commentaires à leur propos.

### Règles de traduction

- RT'<sub>1</sub> a) Si  $\mathcal{L} \in \text{dom } g$ , alors  $\mathcal{L}$  se traduit  $g(\mathcal{L})$  et  $g(\mathcal{L}) = \langle \mathcal{L}^e, \mathcal{L}^i \rangle$ , valeur de  $h$ ,  $\mathcal{L}^h$  (où  $\mathcal{L}^h$  est une abréviation pour  $h(\mathcal{L}^e, \mathcal{L}^i)$ )
- b) "he" se traduit par  $\langle \lambda P \lambda x P \{ \lambda y [\forall y = x] \} ; be^i \rangle$ , valeur de  $h$ ,  $\lambda P \lambda x \forall PP \{ P \}$
- c) "necessarily" se traduit par  $\langle \lambda P \Box \forall P; \lambda P p=p \rangle$ ; valeur de  $h$ ,  $\lambda p \forall p$
- d) 1) "Bill" se traduit par  $\langle \lambda pp \{ \wedge b \} ; \lambda P male^e (\wedge b) \rangle$ ; valeur de  $h$ ,  $\lambda PP \{ \wedge b \}$



2) "Mary" se traduit par  $\langle \lambda PP \{^a m\} ; \lambda P \text{ female}^e (^a m) \rangle$  ; valeur de h,  $\lambda PP \{^a m\}$

e) "he<sub>n</sub>" se traduit par  $\langle \lambda PP \{x_n\} ; \lambda P x_n = x_n \rangle$  ; valeur de h,  $\lambda PP \{x_n\}$

De plus, Karttunen et Peters ajoutent des postulats de signification où sont assignées des valeurs à  $^i \lambda$  et  $^h \lambda$ , pour certaines expressions  $^i \lambda$ . On a:

$$\begin{aligned} ^i \text{like} &= ^i \lambda y P \lambda x P \{ \lambda y \text{ be-acquainted-with}^e (^i x, ^i y) \} \\ ^h \text{like} &= ^h \lambda P \lambda x \forall PP \{P\} \\ ^h \text{assert-that} &= ^h \lambda P ^h x p=p \\ ^h \text{hope-that} &= ^h \lambda p \lambda x \text{believe-that}^e (x, p) \\ ^h \text{forget-that} &= \lambda p \lambda x [^i p] \\ ^e \text{fail-to} &= ^e \lambda P ^e x \neg P \{x\} \\ ^i \text{fail-to} &= ^i \lambda P ^i x [ \text{try-to}^e (x, p) , \forall y \text{expect-that}^e (y, ^h WP \{x\}) ] \\ ^h \text{fail-to} &= ^h \lambda P ^h x P \{x\} \\ ^i \text{forget-that} &= ^i \lambda p ^i x [ \forall p . H \text{know-that}^e (x, p) ] \end{aligned}$$

On a aussi les règles suivantes.

$$\begin{aligned} \text{RT}'_2 \text{ Si } \mathcal{S} \in P_{CN} \text{ et } \mathcal{S} \text{ se traduit par } \langle \mathcal{S}^e ; \mathcal{S}^i \rangle, \text{ alors} \\ F_0 \text{ se traduit par } \langle \lambda P \exists x [ \mathcal{S}^e(x) \rightarrow P\{x\} ; \lambda P \forall x [ \mathcal{S}^e(x) . \mathcal{S}^i(x) ] \rangle \\ F_1 \text{ se traduit par } \langle \lambda P \forall y [ \exists x [ \mathcal{S}^e(x) \leftrightarrow x=y ] . P\{y\} ] ; \\ \lambda P \forall y [ \exists x [ \mathcal{S}^e(x) \leftrightarrow x=y ] . \mathcal{S}^i(y) ] \rangle \\ F_2 \text{ se traduit par } \langle \lambda P \forall x ( \mathcal{S}^e(x) . P\{x\} ) ; \lambda P \forall x \mathcal{S}^i(x) \rangle \end{aligned}$$

valeur de h en traduction:

$$\begin{aligned} F_0: & \lambda P \exists x [ \mathcal{S}^e(x) \rightarrow P\{x\} ] \\ F_1: & \lambda P \forall y [ \exists x [ \mathcal{S}^e(x) \leftrightarrow x=y ] . P\{y\} ] \\ F_2: & \lambda P \forall y [ \mathcal{S}^e(x) . P(x) ] \end{aligned}$$

$$\text{RT}'_3 \text{ Si } \mathcal{S} \in P_{NC}, \phi \in P_t \text{ et } \mathcal{S}, \phi \text{ se traduisent par } \langle \mathcal{S}^e ; \mathcal{S}^i \rangle$$

$\langle \varphi^e, \varphi^i \rangle$  respectivement, alors

$$F_3(\varphi, \phi) \text{ se traduit par } \langle \lambda x [\varphi^e(x) \cdot [\lambda x_n \phi^e](x); \lambda x \\ [\varphi^i(x) \cdot [\lambda x_n \phi^i](x)] \rangle$$

RT' 4 Si  $\varphi \in P_{t/VI}$ ,  $\beta \in P_{VI}$  et  $\varphi, \beta$  se traduisent par  $\langle \varphi^e, \varphi^i \rangle$   
 $\langle \beta^e, \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$$F_4(\varphi, \beta) \text{ se traduit par } \langle \varphi^e(\neg \beta^e); [\varphi^i(\neg \beta^e) \cdot \varphi^h(\neg \beta^i)] \rangle$$

RT' 5 Si  $\varphi \in P_{VI/T}$ ,  $\beta \in P_T$  et  $\varphi, \beta$  se traduisent par  $\langle \varphi^e; \varphi^i \rangle$   
 $\langle \beta^e, \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$$F_5(\varphi, \beta) \text{ se traduit par } \langle \varphi^e(\neg \beta^e); \lambda x [\varphi^i(\neg \beta^e)(x) \cdot \varphi^h \\ (\neg \beta^i)(x)] \rangle$$

RT' 6 Si  $\varphi \in P_{IAV/T}$  et  $\beta \in P_T$  et si  $\varphi, \beta$  se traduisent par  
 $\langle \varphi^e; \varphi^i \rangle \cdot \langle \beta^e; \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$$F_5(\varphi, \beta) \text{ se traduit par } \langle \varphi^e(\neg \beta^e); \lambda P \lambda x [\varphi^i(\neg \beta^e) \\ (P)(x) \cdot \varphi^h(\neg \beta^i)(P)(x)] \rangle, \text{ valeur de } h, \lambda P \lambda P(x)$$

RT' 7 Si  $\varphi \in P_{VI/t}$  et  $\beta \in P_t$ , et si  $\varphi, \beta$  se traduisent par  $\langle \varphi^e; \varphi^i \rangle$   
 $\langle \beta^e; \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$$F_6(\varphi, \beta) \text{ se traduit par } \langle \varphi^e(\neg \beta^i); \lambda x [\varphi^i(\neg \beta^e)(x) \cdot \varphi^h \\ (\neg \beta^i)(x)] \rangle$$

RT' 8 Si  $\varphi \in P_{VI/VI}$  et  $\beta \in P_{VI}$  et si  $\varphi, \beta$  se traduisent par  $\langle \varphi^e; \varphi^i \rangle$   
 $\langle \beta^e; \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$$F_6(\varphi, \beta) \text{ se traduit par } \langle \varphi^e(\neg \beta^e); \lambda x [\varphi^i(\neg \beta^e)(x) \cdot \varphi^h \\ (\neg \beta^i)(x)] \rangle$$

RT' 9 Si  $\varphi \in P_{t/t}$ ,  $\beta \in P_t$  et si  $\varphi, \beta$  se traduisent par  $\langle \varphi^e; \varphi^i \rangle$   
 $\langle \beta^e; \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$F_6(\mathcal{L}, \beta)$  se traduit par  $\langle \mathcal{L}^e(\neg \beta^e); [\mathcal{L}^i(\neg \beta^e) \cdot \mathcal{L}^h(\neg \beta^i)] \rangle$

RT' 10 Si  $\mathcal{L} \in P_{VI/VI}$ ,  $\beta \in P_{VI}$  et si  $\mathcal{L}, \beta$  se traduisent par  $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$ ,  $\langle \beta^e; \beta^i \rangle$  respectivement, alors

$F_7(\mathcal{L}, \beta)$  se traduit par  $\langle \mathcal{L}^e(\neg \beta^e); \lambda x [\mathcal{L}^i(\neg \beta^e)(x) \cdot \mathcal{L}^h(\neg \beta^i)(x)] \rangle$

RT' 11 Si  $\phi, \psi \in P_t$  et si  $\phi, \psi$  se traduisent par  $\langle \phi^e; \phi^i \rangle$ ,  $\langle \psi^e; \psi^i \rangle$  respectivement, alors " $\phi$  et  $\psi$ " se traduit par  $\langle [\phi^e, \psi^e]; [\phi^i \cdot [\phi^e \rightarrow \psi^i]] \rangle$ , " $\phi$  ou  $\psi$ " se traduit par  $\langle [\phi^e \vee \psi^e]; [\mathcal{L} \phi^i \vee \psi^e] \cdot [\phi^e \vee \psi^i] \rangle$

RT' 12 Si  $\mathcal{X}, \mathcal{L} \in P_{VI}$  et  $\mathcal{X}, \mathcal{L}$  se traduisent par  $\langle \mathcal{X}^e; \mathcal{X}^i \rangle$ ,  $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$  respectivement, alors " $\mathcal{X}$  et  $\mathcal{L}$ " se traduit par  $\langle \lambda x [\mathcal{X}^e(x) \cdot \mathcal{L}^e(x)] ; \lambda x [\mathcal{X}^i(x) \cdot [\mathcal{X}^e(x) \rightarrow \mathcal{L}^i(x)]] \rangle$ , " $\mathcal{X}$  ou  $\mathcal{L}$ " se traduit par  $\langle \lambda x [\mathcal{X}^e(x) \vee \mathcal{L}^e(x); \lambda x [\mathcal{X}^i(x) \vee \mathcal{L}^e(x)] \cdot [\mathcal{X}^e(x) \cdot [\mathcal{X}^e(x) \vee \mathcal{L}^i(x)]]] \rangle$

RT' 13 Si  $\mathcal{L}, \beta \in P_T$  et  $\mathcal{L}, \beta$  se traduisent respectivement par  $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$ ,  $\langle \beta^e; \beta^i \rangle$ , alors " $\mathcal{L}$  ou  $\beta$ " se traduit par  $\langle \lambda P [\mathcal{L}^e(P) \vee \beta^e(P)]; \lambda P [\mathcal{L}^i(P) \vee \beta^e(P)] \cdot [\mathcal{L}^e(P) \vee \beta^i(P)] \rangle$  valeur de  $h$ ,  $\lambda P [\mathcal{L}^e(P) \vee \beta^e(P)]$

RT' 14 Si  $\mathcal{L} \in P_T$ ,  $\phi \in P_t$  et  $\mathcal{L}, \phi$  se traduisent par  $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$ ,  $\langle \phi^e; \phi^i \rangle$  respectivement, alors

$F_{10,n}(\mathcal{L}, \phi)$  se traduit par  $\langle \mathcal{L}^e(\lambda x_n \phi^e); [\mathcal{L}^i(\lambda x_n \phi^e) \cdot \mathcal{L}^h(\lambda x_n \phi^i)] \rangle$

RT' 15 Si  $\mathcal{L} \in P_T$ ,  $\mathcal{L} \in P_{NC}$  et si  $\mathcal{L}, \mathcal{L}$  se traduisent par  $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$ ,  $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$  respectivement, alors

$F_{10,n}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle \lambda y \mathcal{A}^e(\lambda x_n \mathcal{L}^e(y)); \lambda y$   
 $[\mathcal{A}^i(\lambda x_n \mathcal{L}^e(y)), \mathcal{A}^h(\lambda x_n \mathcal{L}^i(y))] \rangle$

RT' 16 Si  $\mathcal{A} \in P_T$ ,  $\mathcal{L} \in P_{VI}$  et si  $\mathcal{A}, \mathcal{L}$  se traduisent par  $\langle \mathcal{A}^e; \mathcal{A}^i \rangle$   
 $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$  respectivement, alors

$F_{10,n}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle \lambda y \mathcal{A}^e(\lambda x_n \mathcal{L}^e(y)); \lambda y$   
 $[\mathcal{A}^i(\lambda x_n \mathcal{L}^e(y)), \mathcal{A}^h(\lambda x_n \mathcal{L}^i(y))] \rangle$

RT' 17 Si  $\mathcal{A} \in P_T$  et  $\mathcal{L} \in P_{VI}$  et  $\mathcal{A}, \mathcal{L}$  se traduisent par  $\langle \mathcal{A}^e; \mathcal{A}^i \rangle$   
 $\langle \mathcal{L}^e; \mathcal{L}^i \rangle$  respectivement, alors

$F_{11}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle \neg \mathcal{A}^e(\neg \mathcal{L}^e); [\mathcal{A}^i(\neg \mathcal{L}^e), \mathcal{L}^h$   
 $(\neg \mathcal{L}^i)] \rangle$

$F_{12}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle W \mathcal{A}^e(\neg \mathcal{L}^e); W[\mathcal{A}^i(\neg \mathcal{L}^e), \mathcal{A}^h$   
 $(\neg \mathcal{L}^i)] \rangle$

$F_{13}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle \neg W \mathcal{A}^e(\neg \mathcal{L}^e); W(\mathcal{A}^i(\neg \mathcal{L}^e), \mathcal{A}^h$   
 $(\neg \mathcal{L}^i)] \rangle$

$F_{14}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle H \mathcal{A}^e(\neg \mathcal{L}^e); H(\mathcal{A}^i(\mathcal{L}^e),$   
 $\mathcal{A}^h(\neg \mathcal{L}^i)] \rangle$

$F_{15}(\mathcal{A}, \mathcal{L})$  se traduit par  $\langle H \mathcal{A}^e(\neg \mathcal{L}^e); H(\mathcal{A}^i(\neg \mathcal{L}^e),$   
 $\mathcal{A}^h(\neg \mathcal{L}^i)] \rangle$

Voyons maintenant quelles nouvelles traductions permettent ces règles.

Prenons nos deux premiers exemples:

(1) "John walks."

(2) "Bill walks and John talks."

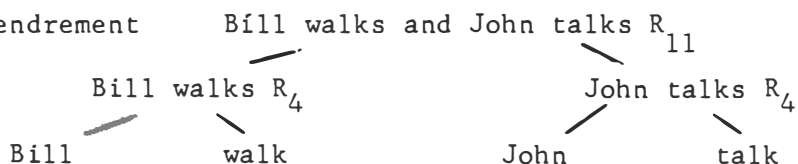
(1) Engendrement

John walks  $R_4$   
 John walk

## (1) Traduction:

1. John  $\Rightarrow \langle \text{John}^e; \text{John}^i \rangle *$  Expr de base
2. walk  $\Rightarrow \langle \text{walk}^e; \text{walk}^i \rangle$  Expr. de base
3. John walk  $\Rightarrow \langle \text{John}^e(\text{walk}^e); [\text{John}^i(\wedge \text{walk}^e), \text{John}^h(\wedge \text{walk}^i)] \rangle$  De 1 et 2 par RT'<sub>4</sub>

## (2) Engendrement



## (2) Traduction:

1. Bill  $\Rightarrow \langle \text{Bill}^e; \text{Bill}^i \rangle$  Expr. de base
2. walk  $\Rightarrow \langle \text{walk}^e; \text{walk}^i \rangle$  Expr de base
3. Bill walks  $\Rightarrow \langle \text{Bill}^e(\wedge \text{walk}^e); [\text{Bill}^i(\wedge \text{walk}^e), \text{Bill}^h(\wedge \text{walk}^i)] \rangle$   
De 1. et 2 par RT'<sub>4</sub>
4. John  $\Rightarrow \langle \text{John}^e; \text{John}^i \rangle$  Expr. de base
5. talk  $\Rightarrow \langle \text{talk}^e; \text{talk}^i \rangle$  Expr. de base
6. John talks  $\Rightarrow \langle \text{John}^e(\wedge \text{talk}^e); [\text{John}^i(\wedge \text{talk}^e), \text{John}^h(\wedge \text{talk}^i)] \rangle$   
De 4 et 5 par RT'<sub>4</sub>
7. Bill walks and John talks  $\Rightarrow \langle [\text{Bill}^e(\wedge \text{walk}^e), \text{John}^e(\wedge \text{talk}^e)]; [\text{Bill}^i(\wedge \text{walk}^e), \text{Bill}^h(\wedge \text{walk}^i), [\text{Bill}^e(\wedge \text{walk}^e) \rightarrow \text{John}^i(\wedge \text{talk}^e), \text{John}^h(\wedge \text{talk}^i)]] \rangle$   
De 3. et 6. par RT'<sub>11</sub>

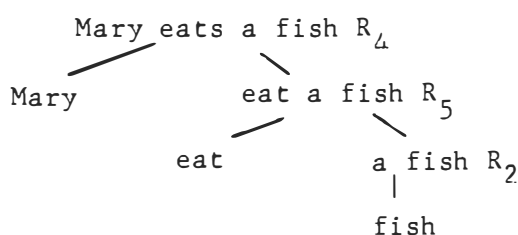
Voyons de nouveaux exemples:

(8) "Mary eats a fish."

(9) "Bill will not try to run."

(10) "Bill likes Mary."

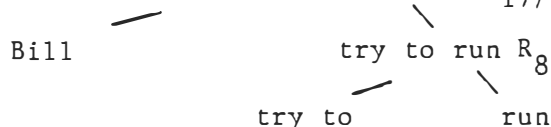
(8) Engendrement:



(8) Traduction:

1.  $\text{fish} \Rightarrow \langle \text{fish}^e; \text{fish}^i \rangle$  Expr. de base
2.  $\text{a fish} \Rightarrow \langle \lambda P \forall x [\text{fish}^e(x), P\{x\}]; \lambda P \forall x \text{fish}^i(x) \rangle$  De 1. par RT'2
3.  $\text{eat a fish} \Rightarrow \langle \text{eat}^e(\wedge \lambda P \forall x [\text{fish}^e(x), P\{x\}]); \lambda x [\text{eat}^i(\wedge [\lambda P \forall x [\text{fish}^e(x), P\{x\}]](x), \text{eat}^h(\wedge [\lambda P \forall x \text{fish}^i(x)](x)) \rangle$   
De 2. par RT'5
4.  $\text{Mary} \Rightarrow \langle \text{Mary}^e; \text{Mary}^i \rangle$  Expr. de base
5.  $\text{Mary eats a fish} \Rightarrow \langle \text{Mary}^e(\wedge (\text{eat}^e(\wedge [\lambda P \forall x [\text{fish}^e(x), P\{x\}]])))$   
 $;$   
 $[\text{Mary}^i(\wedge (\text{eat}^e(\wedge [\lambda P \forall x [\text{fish}^e(x), P\{x\}]]))$   
 $\text{Mary}^h(\wedge [\lambda x [\text{eat}^i(\wedge (\lambda P \forall x [\text{fish}^e(x), P\{x\}]](x), \text{eat}^i(\wedge [\lambda P \forall x \text{fish}^i(x)](x)) \rangle$   
 $\text{eat}^i(\wedge [\lambda P \forall x \text{fish}^i(x)](x)) \rangle$  De 3. et 4. par RT'4

(9) Engendrement Bill will not try to run R17/13

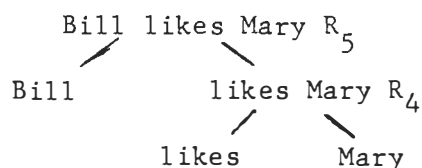


(9) Traduction:

1.  $\text{try to} \Rightarrow \langle \text{try to}^e; \text{try to}^i \rangle$  Expr. de base
2.  $\text{run} \Rightarrow \langle \text{run}^e; \text{run}^i \rangle$  Expr. de base
3.  $\text{try to run} \Rightarrow \langle \text{try to}^e(\wedge \text{run}^e); \lambda x [\text{try to}^i(\wedge \text{run}^e(x), \text{try to}^h(\wedge \text{run}^i(x)) \rangle$   
De 1. et 2. par RT'8
4.  $\text{Bill} \Rightarrow \langle \text{Bill}^e; \text{Bill}^i \rangle$  Expr. de base
5.  $\text{Bill will not try to run} \Rightarrow \langle W \text{Bill}^e(\wedge (\text{try to}^e(\wedge \text{run}^e)); W[\text{Bill}^i(\wedge (\text{try to}^e(\wedge \text{run}^e)))$   
 $\cdot \text{Bill}^h(\wedge [\lambda x$   
 $\text{try to}^i(\text{run}^e)(x), \text{try to}^h(\wedge \text{run}^i)$

(x)  $\rangle \rangle \rangle$ De 3. et 4. par  $RT'_{17/13}$ 

(10) Engendrement



(11) Traduction:

$$1. \text{like} \Rightarrow \langle \text{like}^e; \text{like}^i \rangle$$

Expr. de base

$$2. \text{Mary} \Rightarrow \langle \text{Mary}^e; \text{Mary}^i \rangle$$

Expr. de base

$$3. \text{likes Mary} \Rightarrow \langle \text{likes}^e(\wedge \text{Mary}^e); \lambda x [\text{likes}^i(\wedge \text{Mary}^e)(x). \text{likes}^h(\wedge \text{Mary}^h)(x)] \rangle$$

De 1. et 2. par  $RT'_4$ 

$$4. \text{Bill} \Rightarrow \langle \text{Bill}^e; \text{Bill}^i \rangle$$

Expr. de base

$$5. \text{Bill likes Mary} \Rightarrow \langle \text{Bill}^e(\wedge (\text{like}^e(\wedge \text{Mary}^e))); [\text{Bill}^i(\wedge (\text{like}^e(\wedge \text{Mary}^e) . \text{Bill}^h(\wedge (\lambda [\text{like}^i(\wedge \text{Mary}^e)(x) . \text{like}^h(\wedge \text{Mary}^i)(x))]) \rangle \rangle$$

De 3. et 4. par  $RT'_5$ 

Ces traductions sont relativement simples à effectuer. On peut les effectuer mécaniquement.

Cette traduction dans la sémantique de Montague présente un grand intérêt. Elle permet de lier une grammaire et une sémantique à une pragmatique --- la théorie des actes illocutoires --- et une théorie de la conversation, pour avoir une théorie de la signification où toutes les branches de la sémiotique et une théorie de la conversation sont intégrées.

Cependant, cet intérêt diminue quand on constate que, pour chaque expression de base, il faut assigner, dans le lexique, l'implication de cette expression de même que les conditions d'héritage de cette expression, et qu'on ne peut faire récursivement cette assignation.

Cet intérêt faiblit encore quand on sait qu'il est difficile de savoir ce qui est exactement implicite par une expression du lexique (voir Karttunen et Peters, 1979, p.23, note 9, qui soulignent ce problème) .

Par ailleurs, notons que notre modèle de description ne permet de rendre compte que des implications conventionnelles, et ignore les implications conversationnelles, de même que les conditions préparatoires. On n'a donc qu'une description partielle.



## CONCLUSION

La notion sémantique de présupposition, introduite par Frege (Frege, 1892), a suscité de nombreux débats en philosophie du langage et en linguistique.

Cependant, le phénomène saisi par cette notion n'est caractéristique que des assertions; et la notion sémantique de présupposition n'est pas généralisable à d'autres actes illocutoires. En ce sens, cette notion n'a pas beaucoup d'intérêt et fait surgir plus de problèmes qu'elle n'en résoud.

Il n'en demeure pas moins que cette notion permet de saisir un trait important des langues naturelles, dont il faut rendre compte en théorie de la signification. Pour ce faire certains philosophes (R. Stalnaker par exemple), ont proposé une notion pragmatique de présupposition. Mais, des notions pragmatiques de présupposition, aucune n'est satisfaisante. Elles rencontrent de nombreux contre-exemples ou sont trop vagues, comme nous l'avons vu. Lauri Karttunen et Stanley Peters, en 1979, ont proposé d'analyser les phénomènes qualifiés de présuppositionnels en termes d'implication conventionnelle et conversationnelle, et de conditions préparatoires à la performance réussie et non défectueuse d'actes illocutoires.

Cette nouvelle façon d'aborder le problème est intéressante à plusieurs points de vue.

Elle permet de distinguer plus nettement des traits des langues na-

turelles et de faire l'économie d'un concept en pragmatique. De plus, elle permet de rendre compte d'une façon relativement simple des exemples paradigmatiques, de même que de nouvelles énigmes.

Malheureusement, la nouvelle théorie présentée par Karttunen et Peters souffre de nombreuses carences. La plus notable est la faiblesse et le peu de précision de la théorie de la conversation utilisée, théorie qui fournit la notion d'implicitation. Si on considère que la plupart des phénomènes présuppositionnels sont analysés par Karttunen et Peters en termes d'implicitation, on admettra que la théorie de la conversation a ici une importance capitale et que ses faiblesses ne peuvent être négligées.

La notion de condition préparatoire, introduite par Searle dans la théorie des actes illocutionnaires en 1969, fait bien le travail que Karttunen et Peters lui demandent de faire. Searle et Vanderveken (1984

) ont par ailleurs développé la théorie des actes de langage et clarifié cette notion.

Cependant, Karttunen et Peters ne rendent pas compte du cas type en théorie des présuppositions: le cas où l'on dit que l'expression qui est en position de sujet dans une phrase doit avoir une dénotation pour que la proposition exprimée par cette phrase (déclarative) ait une valeur de vérité. Cette faiblesse peut être corrigée en utilisant la notion de présupposition propositionnelle, de Searle et Vanderveken, ou en utilisant la notion d'implicitation.

Karttunen et Peters formalisent leur théorie dans la sémantique

de Montague, plus précisément dans la sémantique présentée dans "P.T.Q." Le fait qu'il y ait formalisation est intéressant. Toutefois, cette formalisation est incomplète, et ne permet pas de suppléer aux déficiences de la théorie, déficiences qui doivent être corrigées.

Nous rencontrons, en analysant les théories des présuppositions pragmatiques, un problème constant: les phénomènes sont décrits et peu, ou mal, expliqués. Pourtant une explication est nécessaire. Ce problème est dû au fait que les théories de la signification ne fournissent pas, ou ne font qu'esquisser, le cadre dans lequel on doit rendre compte des phénomènes.

A mon avis, ce cadre théorique plus général serait fourni par un programme précis en théorie de la signification.

Je conclurai ce mémoire en essayant de justifier l'existence d'un tel cadre.

Chez Karttunen et Peters, la difficulté d'expliquer les implicatures est due à la faiblesse de la sémantique lexicale. Une telle sémantique doit permettre de caractériser les relations entre différentes expressions du lexique. Si on a une telle sémantique, on peut savoir pourquoi un locuteur, parce qu'il utilise une expression comme "réussir" pour performer un acte de langage, implique un implicatum où l'on retrouve le verbe "essayer". Bien sûr, cette branche de la sémantique n'est pas développée, et l'esquisser demandera beaucoup de travail. Mais, dans le contexte actuel, ce travail est nécessaire.

Un nouveau problème se pose quand on essaie d'expliquer les implicatures.

tations conversationnelles. La théorie de Grice n'est pas adéquate. Il faut construire une nouvelle théorie de la conversation, qui au moins préserve et précise les résultats obtenus par Grice.

On rencontre de nombreux problèmes lors de la construction de telles théories. Parmi ~~ceux~~-ci notons le problème de savoir ce que l'on entend par "arrière-fond conversationnel", de préciser quels sont les éléments de cet arrière-fond, de même que sa structure.

Notons aussi le problème de la pertinence, ~~de~~ la notion de pertinence. La notion de pertinence est vague. Ce problème peut être étendu pour couvrir toute notion qui sera utilisée pour rendre compte de l'adéquation de certains actes illocutoires comme répliques à certains autres dans une conversation.

La notion de but conversationnel devra aussi être précisée. Il faut déterminer des buts possibles aux conversations et aux acteurs en conversation, et examiner comment ces buts s'articulent.

Il faut de même formuler les règles (maximes, normes, conventions ou lois) que respectent les locuteurs en conversation. Le développement d'une telle théorie est un projet ambitieux, dont la réalisation est désirable, comme le montre la littérature récente en philosophie du langage et en linguistique. Des travaux récents (Wilson, 1975, Gazdar, 1979, Dinsmore, 1981) portant sur le problème des présuppositions sont, partiellement ou complètement, des essais de développement d'une telle théorie.

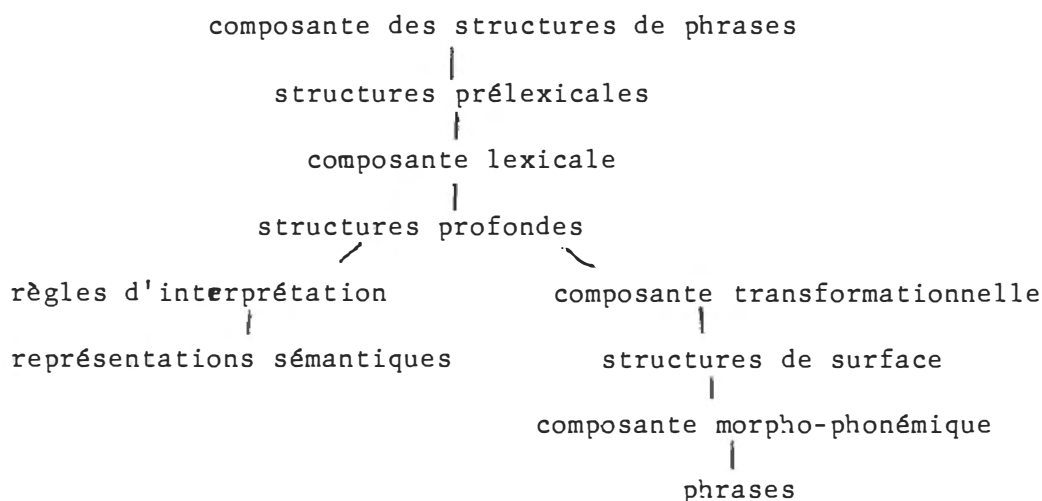
La demande d'explication, en philosophie, peut sembler inhabituelle. Traditionnellement, c'est à la science qu'on demande d'expliquer, et la philosophie n'est pas une science. Mais les théories philosophiques du

langage doivent répondre à des critères d'adéquation matérielle qui font qu'elles s'apparentent à des théories empiriques. La critique, en philosophie du langage, à l'aide de contrexemples, est une manifestation de cette exigence de satisfaction de conditions matérielles d'adéquation,

En un sens, les théories de la signification en philosophie ont un statut ambigu : sont-elles scientifiques ou non ? faut-il les aborder comme des théories scientifiques ou non ? Quelle est la place de l'empiricité dans les théories philosophiques de la signification ?

Si elles sont empiriques, on devra analyser ces théories et les critiquer, comme on critique des théories scientifiques. Si elles ne le sont pas, on devra caractériser les relations qu'elles entretiennent avec les théories empiriques.

D'une façon ou d'une autre, la formulation de la forme d'une théorie philosophique de la signification, théorie qui serait notre cadre général, serait utile. On aurait un cadre théorique précis où insérer les thèses philosophiques, les concepts, etc. et dans lequel on pourrait faire des relations entre des phénomènes saisis par différents concepts de différentes théories, par exemple des phénomènes saisis par des concepts d'une théorie de la conversation et des phénomènes saisis par des concepts d'une sémantique lexicale. De tels cadres existent en linguistique. Par exemple, Katz et Postal ont proposé le cadre suivant:



Je ne veux pas affirmer ou suggérer qu'on peut utiliser ce cadre. En philosophie, un cadre peut être spécifié en caractérisant clairement chaque branche de la sémiotique, et en établissant leurs relations: un travail métathéorique s'impose en sémiotique.

Ce mémoire se cloît sur une théorie insatisfaisante, la théorie de Karttunen et Peters, à propos de phénomènes qui occupent une place importante dans les langues naturelles, et permet d'identifier un problème plus général, celui des lacunes en sémiotique au niveau de la sémantique (lexicale) et de la pragmatique (de la théorie de la conversation). Mais, il nous permet de formuler des conditions minimales que devra satisfaire une théorie de ce qui était qualifié de présuppositionnel, dans le cadre donné par Karttunen et Peters.

Elle devra, de façon générale:

- 1) décrire avec précision des phénomènes saisis intuitivement. Une telle exigence ne peut être satisfaite qu'avec le développement d'une théorie de la conversation.
- 2) Expliquer les phénomènes décrits. Une telle exigence ne peut être satisfaite que si on se situe dans un cadre théorique suffisamment large et précis. Dans ce cadre théorique, on devra caractériser les branches

de la sémiotique, et assigner comme objet d'étude, à une de ces branches, le phénomène des implicatures.

- 3) La théorie ne devra pas être ad hoc. Une telle théorie devra permettre d'expliquer d'autres phénomènes, d'autres faits linguistiques dont on peut affirmer qu'ils sont liés aux implicatures ou aux relations entre actes illocutoires dans une conversation. Mais surtout, elle devra être liée à une théorie de la signification conventionnelle. Pour que ces conditions soient satisfaites, il faut clarifier ce qu'est la pragmatique et les relations qu'elle entretient avec la sémantique, de même que caractériser la relation qu'entretiennent les phénomènes sémantiques avec les phénomènes pragmatiques.

## NOTES

### Introduction

- (1) On doit évidemment distinguer la notion fré géenne de sens et la notion carnapienne d'intension. Je rapproche ici ces deux notions uniquement pour introduire le lecteur à la sémantique le plus brièvement possible. La distinction entre sens et intension n'est liée à aucun enjeu important dans les pages qui suivent. Pour ceux que cette distinction intéresse, il serait utile de lire Meaning and Necessity, de R.Carnap, en s'attardant aux pages 118 à 133.
- (2) Les conditions formulées ci-dessous sont celles formulées par Searle et Vanderveken dans Foundations of Illocutionary Logic.
- (3) Cet exemple m'est inspiré par un exemple fourni par D. Vanderveken dans Vanderveken, 1981.
- (4) Remarquons qu'on peut toujours questionner l'affirmation selon laquelle chaque conversation a un but.
- (5) Asa Kasher et Shalom Lappin (Kasher et Lappin, 1977) incluent une théorie de la conversation dans la pragmatique. Thomason (Thomason, 1977) va même jusqu'à affirmer que la pragmatique est principalement l'analyse des implicatures, et que, en quelque sorte, la pragmatique est la théorie de la conversation.

### Chapitre 1

- (1) L'exemple serait toujours valable si on se dispensait de l'expression indexicale 'l'actuel'.
- (2) Traditionnellement, la découverte de ce problème est associée à Frege. Cependant, on doit donner le titre de précurseur à Frege avec une grande prudence puisque J.P.N. Land (Land, 1879) a, dans un article consacré à Brentano, introduit la notion de présupposition d'existence d'un objet pour résoudre un problème de quantification dans les langues naturelles. Il écrit, à propos de "Some men walks.", qu'une personne disant cette phrase:  
"(...) professes to be convinced in his own that the question of existence has been settled or may be settled at any time. to his and his interlocutors perfect satisfaction. This he presupposes, that is to say, he considers the statement about the existence as a separate one, to be tied outside of the subject." Land, 1879, pp.291  
Il est intéressant de mettre cette citation en relation avec les thèses présentées par Strawson (Strawson, 1952) L'histoire du concept de présupposition avant Frege reste à faire.
- (3) Et même pas de toutes les expressions des langues naturelles. Rappelons que Frege distinguait 1) les expressions nécessairement pourvues de dénnotations --- par exemple, "1", "2", "3" --- 2) les expressions nécessairement dépourvues de dénnotation --- par exemple, "le cercle carré"--- et 3) les expressions dépourvues de dénnotations, ou pourvues de dénnotations, de façon contingente, comme "la seconde femme d'Adolph Hitler." Seules ces dernières font problème et nous intéresseront.



- (4) Frege, 1892, p.69
- (5) Et où "les mots ont leur référence ordinaire sans que pour autant une pensée soit le sens et une valeur de vérité la référence." Ibid. p. 69
- (6) Ibid. p.69
- (7) Puisque "existe" est un prédicat de second ordre chez Frege
- (8) Frege, 1892, p.69
- (9) La négation interne se distingue de la négation externe, où la négation précède la proposition, comme "Il est faux que....." et de la dénégation illocutoire, où l'on nie une force illocutoire, comme par exemple dans "Je ne promets pas de.....".
- (10) Frege, 1892, p.69
- (11) Par exemple, Black (Black, 1962) et Garner (Garner, 1971) soutiennent que chez Frege aucune assertion n'est faite s'il y a échec des présuppositions. Katz et Langendoen (Katz et Langendoen, 1976) adoptent la même position. Cependant Dummett (Dummett, 1973) présente un argument pour soutenir la thèse contraire. Selon Dummett, non seulement quelque chose ayant un sens aurait été dit, mais une assertion aurait été faite (Dummett, 1971, p.404). Pour ma part, je me bornerai à affirmer que Frege ne disposait pas des concepts nécessaires pour caractériser l'échec de la performance d'un acte de langage.
- (12) Notons qu'il ne fit pas disparaître une intéressante notion métaphysique de présupposition (voir Collingwood, Essay on Metaphysics, et l'article "The Logic of Absolute Presuppositions" de Krausz. Dans cet article, Krausz met la relation strawsonnienne de présupposition en relation avec la notion métaphysique). Malheureusement, je ne puis m'attarder sur ce sujet.
- (13) Cette thèse est sujette à discussion. On pourrait contester la thèse selon laquelle pour Frege les noms propres auraient un sens, qui serait exprimé par une description définie que le locuteur utilisant ce nom propre serait susceptible de substituer à ce nom propre. Mais je me fie ici à l'interprétation classique de Frege, soutenue par exemple par Kripke dans "Naming and Necessity".
- (14) Voir Geach, 1950
- (15) Strawson, 1950, p.179
- (16) Chez Russell, les expressions singulières, les noms propres logiques, ont pour signification leur dénotation. A propos des noms propres logiques chez Russell, on lira "Speaking of Nothing" de Donnellan, et Names and Descriptions de Linsky pour des discussions intéressantes.
- (17) Strawson, 1950, p.183
- (18) Strawson, 1952
- (19) "A particular statement is identified not only by reference to the words used, but also to the circumstances in which they are used, and, sometimes, to the identity of the person using them." Strawson, 1952, p.4.
- (20) Ibid. p.175
- (21) Lewis et Langford, 1932, p. 244
- (22) Carnap, Meaning and Necessity, p.176
- (23) Ce schéma est tiré de Kempson, 1975, p.49
- (24) Strawson, 1950, p.182
- (25) Strawson, 1952, p.175
- (26) Strawson, 1954, p.191
- (27) Ibid, p.191
- (28) Strawson, 1950, p.187

- (29) Il faudrait, pour résoudre ce puzzle, tenir compte de la distinction de Haack (Haack, 1978, p.72) entre discours à propos de la fiction, et discours dans la fiction. Notre exemple pourrait être dit vrai dans le discours à propos de la fiction et dans le discours de la fiction. Sur le discours de fiction, on se réfèrera à Plantinga (Plantinga, 1974), qui soutient que quelqu'un qui tient un discours de fiction ne fait pas d'assertions, mais présente des propositions. En utilisant les thèses de Plantinga, on dirait que notre exemple est vrai quand on a affaire à propos d'un discours à propos de la fiction, et qu'aucune assertion n'est à analyser si notre exemple est tiré d'un discours de fiction.
- (30) Caton, 1969, p.216
- (31) Donnellan, 1966, p.198. "(...) to enable his audience to pick out whom or what he is talking about and states something about that person or thing,"
- (32) Ibid. p.208
- (33) Ibid. p.198 "(...) states something about whoever or whatever is the so-and-so."
- (34) Austin, 1962 a, p. 14-15
- (35) Strawson, 1964, p.253
- (36) Ibid. p.238
- (37) Ibid. p.237
- (38) On voudrait une théorie de la signification qui permette l'assignation d'une valeur de vérité de façon univoque.
- (39) Cet historique serait incomplet sans l'exposé des théories de Van Fraassen (Van Fraassen, 1968, 1969) et de Herzberger (Herzberger, 1973, 1976) et Bergmann (Bergmann, 1981). Mais, la première ne présentant pas de changements majeurs relativement à la théorie de Strawson, et le traitement des présuppositions dans une logique bidimensionnelle aussi intéressant qu'il soit, est assez marginal, nous passerons ces théories sous silence.
- (40) Katz et Langendoen, 1977, p.394
- (41) Kiparsky et Kiparsky, 1970
- (42) Ibid. p.
- (43) Fillmore, 1964, p.380
- (44) Ibid. p.381
- (45) Lakoff, 1971, p.329
- (46) Je présupposerai, au cours des prochaines pages, une connaissance minimale de la sémantique de Katz.
- (47) Katz, 1972, p.130
- (48) Katz 1977, p.93
- (49) Katz, 1977, p.93
- (50) Ibid. p.95
- (51) Ibid. p.95
- (52) Katz, 1977, p.103
- (53) Ibid. p.96
- (54) Katz, 1979, p.95

## Chapitre 2

- (1) Keenan, 1971, p.49
- (2) Zwicky et Geis, 1971
- (3) Boer et Lycan, 1976 p.5

- (4) Zwicky et Geis, 1971, p.562
- (5) Ibid. p.564
- (6) Gazdar, 1979
- (7) Thomason, 1973. Ne disposant pas du texte de Thomason, je me fie entièrement à Gazdar.
- (8) Cité dans Gazdar, 1979, pp. 104-105
- (9) Stalnaker, 1970, p.273
- (10) Ibid. p. 275
- (11) Stalnaker utilise un double système d'indexation, comme D.Kaplan. Cette pratique n'est pas la seule possible. R.Montague utilise un seul système d'indexation, comme on le verra plus loin (Montague, 1974, chap. 8), de même que Searle et Vanderveken dans Foundations of illocutionary logic.

Considérer les phrases comme interprétées uniquement quand on leur a fait traverser les deux systèmes d'indices peut paraître sans intérêt pour ce qui est des phrases ne contenant pas d'expressions indexicales. Mais Stalnaker donne quelques exemples qui montrent que ce n'est pas le cas. Pour interpréter "Everybody is having good time" par exemple, qui ne contient pas d'expression indexicale, il faut connaître le temps de l'énonciation et la classe d'individus quand on parle, parce qu'ici n ne quantifie certainement pas sur tous les individus dans l'univers. (Stalnaker, 1970, p.276)

Stalnaker insisté aussi sur le fait que le contexte affecte la force illocutoire de l'acte performé, et l'interprétation des modalités "peut", "doit", etc... Ces dernières thèses sont très discutables, et en particulier la première. Mais je m'écarterais du sujet en les discutant.

- (12) Stalnaker, 1970, p.279
- (13) Stalnaker, 1973, p.450
- (14) Stalnaker, 1974, p.202
- (15) Stalnaker, 1970, p.279
- (16) Stalnaker, 1973, p.448
- (17) Stalnaker, 1974, p.200
- (18) Stalnaker, 1973, p.450
- (19) Stalnaker, 1973, p.204
- (20) Ibid. p.205-206
- (21) Stalnaker, 1974, p.451
- (22) Stalnaker relie ici la théorie des trous de valeur de vérité à la pragmatique
- (23) Gazdar, 1979 p.105
- (24) Gazdar, 1979, p.105
- (25) Stalnaker, 1979, p.321-322
- (26) Stalnaker utilise ces tableaux de plusieurs façons qui ne nous intéresseront pas ici.
- (27) Karttunen, 1973
- (28) Remarquons que la théorie ne fonctionne pas pour cet exemple
- (29) Karttunen avait produit un exemple en 1973, mais cet exemple de 1974 est plus clair.
- (30) Karttunen, 1974, p.149
- (31) Ibid. p.149

### Chapitre 3

- (1) Grice, 1975, p.44
- (2) Ce schéma est construit à partir de "Further Notes on Logic and Conversation" de Grice.

- (3) Voir Grice, 1975, p. 45-46
- (4) Ibid. p.49
- (5) Ibid. p.50
- (6) Dascal, 1979, p. 173
- (7) Grice, Urbana Lectures p. 54
- (8) Searle, 1969, p.48
- (9) Ibid. p.72
- (10) Ibid. p.73
- (11) Searle, 1969, p.74
- (12) Searle, 1969, p.74
- (13) Pour une longue discussion critique de cette thèse de Searle, voir Katz, 1977, chapitre 1.
- (14) Searle, op.cit. pp.56-57
- (15) Ibid. p.98
- (16) La théorie de la conversation n'est donc pas, stricto sensu, celle de Grice. Mais les modifications apportées sont mineures, et les critiques adressées à Grice valent contre Karttunen et Peters.
- (17) Lewis, 1969, p.78-79
- (18) Karttunen et Peters, 1979, p.8
- (19) En conversation.
- (20) Ces conditions sont à peu près identiques à celles de 1974, comme le montre Soames (Soames, 1979 )

#### Chapitre 4

- (1) Grice, à l'aide de cette théorie, peut soutenir que les connecteurs des langues naturelles ("et", "ou", "si...alors...") sont vérificationnels (on se réfèrera à Cohen, 1971, et Walker, 1975, pour une discussion de ce problème). Cette théorie a aussi un intérêt extra-philosophique, en anthropologie par exemple ( voir E.O. Keenan, "The Universality of Conversational Postulates ")
- (2) voir Black, M. Models and Metaphors.
- (3) Gumb, Rule - Governed Linguistic Behavior p.21
- (4) Ibid. p.21
- (5) Ibid. p.21
- (6) Ibid. p.21
- (7) Kasher, 1976, p.205
- (8) On peut admettre provisoirement que toutes les conversations ont un but. Mais il faudra appuyer cette thèse. Si on se fie à la théorie des jeux pour développer une théorie de la conversation, il faudra cependant examiner la possibilité de conversations qui ne sont pas hétérotéliques, qui n'ont pas de but hors elles-mêmes, mais qui sont autotéliques, qui n'ont pas de but hors elles-mêmes, et qui sont pratiquées uniquement parce qu'elles procurent du plaisir. On aurait là un but bien particulier, pour une conversation. Je ne connais aucun exemple de telle conversation. Par ailleurs, je ne puis amener de contre-exemples à Grice, et dois accepter de dire que toutes les conversations ont un but, sans argument, parce que je n'ai pas de contre-argument.
- (9) Chisholm, 1970, p.655
- (10) Grice, 1975, p.45
- (11) Sadock, 1978, p.285
- (12) Grice, Urbana Lectures p.61

- (13) Grice, 1975, p.46
- (14) Dascal, M, 1979,
- (15) Werth, P. "The Concept of Relevanve in Conversational Analysis."
- (16) Ferrara, A. 1980
- (17) Et, tout de même, la caractérisation serait la tâche d'une théorie de l'action où les acteurs manipulent, ou ont à leur disposition comme moyens d'action, des forces illocutoires.
- (18) Manor, R. 1979
- (19) Toutefois, il reste la possibilité, comme le fait remarquer Manor (Manor, R. 1979), dans sa réponse à Dascal, que ce prédicat soit triadique, le troisième argument étant le contexte. Elle produit des exemples convaincants pour soutenir que la relation de pertinence est au moins triadique.
- (20) Dascal, M. 1979, p.171
- (21) Ces deux critiques sont faites par Gazdar, dans Gazdar, 1979
- (22) Quine, 1970, p.4
- (23) Je réutilise ici les notions introduites par Ganz dans Ganz, 1971
- (24) Grice, 1975, pp.48-49
- (25) Kasher, 1976, p.210
- (26) Searle, 1980, p.227
- (27) Ibid. p.223
- (28) Il est possible qu'elles se réduisent à une seule, celle de Searle par exemple, qui est plus riche,
- (29) Lyons (Lyons, 1977, p.594) croit qu'elle ne le serait pas. Mais il n'apporte aucun argument.

## Chapitre 5

- (1) Et surtout Hall-Partee, B., 1975
- (2) Une autre différence notable entre Montague et Chomsky se situe au niveau de la procédure. Alors que Chomsky cherche à rendre compte de toutes les phrases d'une langue en les 'affrontant' toutes en même temps, Montague engendre des fragments d'une langue à l'aide de règles dont il a la maîtrise, et enrichi graduellement ce fragment en ajoutant de nouvelles règles et de nouvelles expressions.
- (3) Et en ceci l'approche de Montague se distingue nettement de celle de Chomsky. Rappelons-nous que ce dernier non seulement soutient la thèse de l'indépendance de la syntaxe relativement à la sémantique, mais, de fait, développe la syntaxe indépendamment de la sémantique.  
Montague, de son côté, affirme que la syntaxe et la sémantique doivent être développées en même temps (Montague, 1974, p. 210) et ne voit pas grand intérêt à la syntaxe sinon comme préliminaire à la sémantique (Montague, 1974, p. 223, note 2)
- (4) On devrait parler d'indices de catégories, en fait, puisque les catégories syntaxiques sont définies par énumération.
- (5) Où 'K' est une variable pour nombre naturel.
- (6) On remarquera que les fonctions  $F_3$  et  $F_{10}$  ont en indice un 'n', une variable pour nombre naturel, et s'écrivent ' $F_{3,n}$ ', ' $F_{10,n}$ '. Ce détail est très important et mérite d'être explicité. Parce que des variables (' $he_0$ ', ' $he_1$ ', ' $he_2$ ') font partie des

phrases de catégorie T, les règles  $R_2$ - $R_{17}$  peuvent les prendre en input (ou prendre en input des phrases contenant des variables) pour construire des phrases plus complexes où les variables ont une occurrence. Par exemple, on peut construire ' $he_0$  walks', une expression de catégorie t, à partir de ' $he_0$ ', une variable, et 'walk', en appliquant la règle  $R_4$ . La phrase ' $he_0$  walks' peut, par ailleurs, être utilisée pour former une phrase plus complexe, comme par exemple 'Necessarily  $he_0$  walks' à l'aide de  $R_9$ .

Les pronoms sont introduits syncatégorématiquement par les schémas de règle  $R_3$ ,  $R_{14}$ ,  $R_{15}$  et  $R_{16}$ . Ce sont là des schémas de règle et non des règles parce que l'opération structurale effectuée par chacune de ces règles contient, dans sa formulation, une variable à laquelle on substitue un nombre identique au nombre qui est en indice à la variable à laquelle on veut appliquer cette règle. Ainsi ' $F_{3,2}$ ' (l'opération structurale qui est effectuée par  $R_3$ ) est une opération structurale sur la variable ' $he_2$ ' effectuée à l'aide de  $R_3$ . De même, ' $F_{3,4}$ ' est une opération structurale effectuée sur ' $he_4$ '. Parce qu'on a un nombre infini de variables, on a un nombre infini de fonctions  $F_{3,0}$ ,  $F_{3,1}$ ,  $F_{3,n}$ ,  $F_{10,0}$ ,  $F_{10,1}$ ,  $F_{10,n}$ . Parce qu'on a un nombre infini de telles fonctions, on a un nombre infini de règles  $R_3$ ,  $R_{14}$ ,  $R_{15}$ ,  $R_{16}$ .

Il est nécessaire d'avoir un nombre infini de règles pour éviter les ambiguïtés qui pourraient être causées par l'application pour laquelle n'est pas spécifiée la variable sur laquelle elle opère. Par exemple, on pourrait avoir la phrase ' $he_0$  loves  $her_1$ '. Si on appliquait la fonction  $F_{10}$  --- de la règle  $R_{14}$  --- on ne saurait quelle variable doit faire place à l'expression de catégorie T qui est en input de  $F_{10}$ .

\* Qui sont des instanciatiions des schémas  $R_3$ ,  $R_{14}$ ,  $R_{15}$  et  $R_{16}$

## Bibliographie

- Allwood, J.  
1981 'On the Distinction Between Semantics and Pragmatics', In Klein, W. et W. Levelt (éds.), Crossing the Boundaries of Linguistics, pp. 177-189.
- Allwood, J., L.G. Anderson et O. Dahl  
1977 Logic in Linguistics, Cambridge; Cambridge University Press.
- Austin, J.L.  
1962a How to Do Things With Words, Cambridge: Harvard University Press.  
1962b 'Performative-Constative', In Searle, J. (éd.) The Philosophy of Language, pp. 13-22.
- Baker, A.J.  
1956 'Presupposition and Type of Clause', In Mind, 65, pp. 368-378.
- Bar-Hillel, Y. (éd.)  
1971 Pragmatics of Natural Languages, N.-Y.: Humanities Press.
- Bergman, M.  
1981 'Presupposition and Two-Dimensional Logic', In Journal of Philosophical Logic, 10, pp. 27-53.
- Bever, T.G., J.J. Katz et D.T. Langendoen (éds.)  
1977 An Integrated Theory of Linguistic Ability, N.-Y.; Crowell.
- Black, M.  
1962 Models and Metaphors, Ithaca, N.-Y.: Cornell University Press.
- Boer, S.E. et W.G. Lycan  
1976 The Myth of Semantic Presupposition, miméo, Indiana Linguistic Club.
- Butts, R.E. et J. Hintikka (éds.)  
1977 Basic Problems in Methodology and Linguistics, Dordrecht: Reidel.
- Carnap, R.  
1939 'Foundations of Logic and Mathematics', In Neurath, O. (éd.) International Encyclopedia of Unified Science I, Chicago: Chicago University Press, pp. 139-214.  
1947 Meaning and Necessity, Chicago: The Chicago University Press (édition élargie de 1956)  
1955 'Meaning and Synonymy in Natural Languages' In Carnap, R. 1947 (édition élargie de 1956) pp. 233-247.
- Caton, C.E.  
1969 'Strawson on Referring', In Klemke, E.D. (éd.), 1971, pp. 213-219.
- Chisholm, R.  
1970 'The Structure of Intention', In The Journal of Philosophy, 67, no, 19, pp. 633-647.

- Chomsky, N.  
1971 Aspects de la Théorie Syntaxique, Paris: éditions du Seuil.
- Cohen, L.J.  
1971 'Some Remarks on Grice's Views about The Logical Particles of Natural Languages', In Bar-Hillel, Y. (éd.) 1971.
- Cole, P. (éd.)  
1978 Syntax and Semantics, vol. 9, N.-Y.: Academic Press.
- Cole, P. et J. Morgan (éds.)  
1975 Syntax and Semantics, vol. 3, N.-Y.: Academic Press.
- Collingwood, R.G.  
1940 An Essay on Metaphysics, Oxford: Clarendon Press.
- Dahl, O.  
1981 'In Defense of Strawsonian Approach to Presuppositions', In Klein, W. et W. Levelt (éds.) 1981, pp. 181-200.
- Dascal, M.  
1979 'Conversational Relevance', In Margalit, A. (éd.) 1979, pp. 153-174.
- Davidson, D.  
1971 'Truth and Meaning', In Rosenberg, J. et C. Travis (éds.) 1971, pp. 450-465.
- Davidson, D. et G. Harman (éds.)  
1972 Semantics of Natural Languages, Dordrecht: Reidel.
- Dinsmore, J.  
1981 'Toward a Unified Theory of Presupposition', In Journal of Pragmatics, 5, pp. 335-363.
- Donnellan, K.  
1966 'Reference and Definite Descriptions' In Rosenberg, J. et C. Travis (éds.) 1971, pp. 195-211.  
1972 'Proper Names and Identifying Descriptions' In Davidson, D. et G. Harman (éds.) 1972, pp. 356-379.  
1975, 'Speaking of Nothing', In Hockney, D. W Harper et B. Freed (éds.) 1975, pp. 93-118.
- Dowty, D. et coll.  
1981 Introduction to Montague Semantics, Dordrecht: Reidel.
- Ferrara, A.  
1980 'An Extended Theory of Speech Acts: Appropriateness Conditions for Subordinate Acts in Sequences', In Journal of Pragmatics, 4, pp. 233-252.



Fillmore, C.

1969 'Types of Lexical Information' In Steinberg, D.D. et L. Jacobovits (éds.) 1971, pp. 370-392.

1972 'Subjects, Speakers and Roles', In Davidson, D. et G. Harman (éds.) 1972, pp. 1-24.

Fillmore, C. et D.T. Langendoen (éds.)

1971 Studies in Linguistics Semantics, N.-Y.: Holt.

Flahaut, F.

1980 'Le Fonctionnement de la Parole', In Communication, 30

French, P.A., T.E. Uehling et H.W. Zettstein (éds.)

1979 Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, Minneapolis : Minnesota University Press.

Frege, G.

1892 'Sense and Reference', In Translation from the Philosophical Writings of G. Frege, Geach, P. et M. Black (éds.), Basil Blackwell, 1970.

Ganz, J.S.

1971 Rules: A Systematic Study, The Hague: Mouton.

Garner, R.

1971 'Presupposition in Philosophy and Linguistics', In Fillmore, C. et D.T. Langendoen (éds.) 1971, pp. 23-42.

Gazdar, G.

1979 Pragmatics. Implicatures, Presupposition and Logical Form, N.-Y.: Academic Press.

Geach, P.

1950 'Russell's Theory of Descriptions', In McDonald, M. (éd.) 1954.

Grice, H.P.

1957 'Meaning', In Strawson, P. (éd.) 1967, pp. 39-48.

1968 'Utterer's Meaning, Sentence-Meaning and Word-Meaning', In Searle, J. (éd.) 1971, pp. 54-70.

1975 'Logic and Conversation', In Cole, P. et J. Morgan (éds.) 1975, pp. 41-58.

1978 'Further Notes on Logic and Conversation', In Cole, P. (éd.) 1978, pp. 113-127.

non daté Urbana Lectures, non publié

Gumb, R.D.

1972 Rule-Governed Linguistic Behavior. The Hague: Mouton.

Haack, S.

1974 Deviant Logic. Cambridge: Cambridge University Press.

1978 Philosophy of Logics. Cambridge: Cambridge University Press.

Hall-Pardee, B.

1975 'Montague's Grammar and Transformational Grammar', In Linguistic Inquiry, 2, pp. 203-300.

1979a 'Semantics — Mathematics or Psychology?', In Bauerle, et coll. (éds.) Semantics from Different Points of View, Kronberg: Scriptor Verlag, 1979.

1979b 'Montague Grammar, Mental Representation and Reality', In French, P. et coll. (éds.) 1979, pp. 195-208.

Halvorsen, P.K. et W. Ladusaw

1979 'Montague's 'Universal Grammar'; an Introduction for the Linguist', In Linguistic and Philosophy, 3, pp. 185-223.

Hockney, D., W. Harper et B. Freed (éds.)

1975 Contemporary Research in Philosophical Logic and Linguistic Semantics, Dordrecht: Reidel.

Holdcroft, D.

1979 'Speech-Acts and Conversation', In Philosophical Quarterly, 29, pp. 125-141.

Hugues, G.E. et M.J. Cresswell

1968 An Introduction to Modal Logic, London: Methuen.

Jacobson, P.

1971 'Russell and Strawson on Referring', In Klemke, E.D. (éd.) 1971, pp. 285-308.

Karttunen, L.

1973 'Presuppositions of Compound Sentences', In Linguistic Inquiry, 4, pp. 169-193.

1974 'Presuppositions and Linguistic Context', In Theoretical Linguistic, 1, pp. 3-44.

Karttunen, L. et S. Peters

1975 'Conventional Implicature in Montague Grammar', BLS 1, Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society, Berkeley, California, pp. 266-278.

1976 'What Indirect Questions Conventionally Implicates', In CLS 12, Papers from the Twelfth Regional Meeting, Chicago, Chicago Linguistic Society, pp. 351-358,

1979 'Conventional Implicature', In Oh, C.K. et Dinnen, D.D. (éds.) 1979, pp. 1-55.

Kasher, A.

1976 'Conversational Maxims and Rationality', In Kasher, A. (éd.) 1976, pp. 197-216.

- Kasher, A. (éd.)  
 1976 Language in Focus, Dordrecht: Reidel.
- Kasher, A. et S. Lappin  
 1977 Philosophical Linguistics. An Introduction, Kronberg: Scriptor-Verlag.
- Katz, J.J.  
 1972 Semantic Theory, N.-Y.: Harper and Row.  
 1977 Propositional Structure and Illocutionary Force, N.-Y.: Crowell.  
 1979 'A Solution to the Projection Problem for Presupposition', In Oh, C.K. et D.A. Dinneen (éds.) 1979, pp. 91-126.
- Katz, J.J. et D.T. Langendoen  
 1977 'Pragmatics and Presupposition', In Bever, T.G., J.J. Katz et D.T. Langendoen (éds.) 1977, pp. 393-413.
- Keenan, E.L.  
 1971 'Two Kinds of Presuppositions in Natural Languages', In Fillmore, C. et D.T. Langendoen (éds.) 1971, pp. 45-52.
- Keenan, E.O.  
 1976 'The Universality of Conversational Postulates', In Language in Society, 5, pp. 67-80.
- Kempson, R.  
 1975 Presupposition and the Delimitation of Semantics, Cambridge: Cambridge University Press.
- Kiparski, P. et C. Kiparski  
 1970 'Fact', In Bierwisch, M. et K.E. Heidolph, Progress in Linguistics, The Hague: Mouton, 1970. pp. 143-173.
- Klein, W. et W. Levelt  
 1981 Crossing the Boundaries of Linguistics, Dordrecht: Reidel.
- Klemke, E.D. (éd.)  
 1971 Essays on Bertrand Russell, University of Illinois Press.
- Krausz, M.  
 1972 'The Logic of Absolute Presuppositions', In Krausz, M. (éd.) Critical Essays on the Philosophy of R.G. Collingwood, Oxford: Clarendon Press, 1972.
- Kripke, S.  
 1970 'Naming and Necessity', In Davidson, D. et G. Harman (éds.) 1971, pp. 252-355.  
 1979 'Speaker's Reference and Semantic Reference', In French, P. et coll. (éds.) 1979, pp. 6-27.

Lakoff, G.

1971 'Presupposition and Relative Well-Formedness', In Steinberg, D. et L. Jacobovits (éds.) 1971, pp. 329-340.

1972 'Linguistics and Natural Logic', In Davidson, D. et G. Harman (éds.) 1972, pp. 545-665.

Land, J.P.N.

1879 'Brentano's Logical Investigations', In Mind, 1, pp. 289-292.

Langendoen, D.T. et H.B. Savin

1971 'The Projection Problem for Presupposition', In Fillmore, C. et D.T. Langendoen (éds.) 1971, pp. 55-60.

Lewis, C.I. et C. Langford

1932 Symbolic Logic, N.-Y.: Dover. 1959.

Lewis, D.

1969 Convention. A Philosophical Study., Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

Lieb, H.H.

1971 'On Subdividing Semiotics', In Bar-Hillel, Y. (éd.) 1971, pp. 94-119.

Linsky, L.

1962 'Reference and Referents', In Klemke, E.D. (éd.) 1971, pp. 220-235.

1977 Names and Descriptions, Chicago: University of Chicago Press.

Lyons, J.

1977 Semantics Vol. 2. Cambridge: Cambridge University Press.

Manor, R.

1979 'Comments', In Margalit, A. (éd.) 1979, pp. 175-180.

Margalit, A. (éd.)

1979 Meaning and Use, Dordrecht: Reidel.

McCawley, J.D.

1979 'Presupposition and Discourse Structure', In Oh, C.K. et D.A. Dinneen (éds.) 1979, pp. 371-388.

McDonald, M. (éd.)

1954 Philosophy and Analysis, Oxford: Basil Blackwell.

Martin, R.

1971 'Some Thoughts on the Formal Approach to the Philosophy of Language', In Bar-Hillel, Y. (éd.) 1971, pp. 120-144.

Merrill, D.D. et A.F. McKay

1976 Issues in the Philosophy of Language, New Haven: Yale University Press.

Montague, R.

1970 'The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English',  
In Montague, 1974

1974 Formal Philosophy, New Haven: Yale University Press.

Morris, C.

1938 'Foundations of the Theory of Signs', In Morris, C. , Writings on the General Theory of Signs, The Hague: Mouton, 1971, pp. 17-71.

Munitz, M.K. et P.K. Unger (éds.)

1974 Semantics and Philosophy. N.-Y.: New-York University Press.

Oh, C.K. et D.A. Dinneen (éds.)

1979 Syntax and Semantics, vol. 11. New-York: New York University Press.

Peters, S.

1977 'In Consequence of Speaking', In Butts, R.E. et J. Hintikka (éds.) 1977, pp. 283-297.

Plantinga, A.

1974 The Nature of Necessity. Oxford: Clarendon Press.

Quine, W.V.O.

1970 Philosophy of Logic. Englewood Cliff, N. J.: Prentice Hall.

Rosenberg, J. et C. Travis (éds.)

1971 Readings in the Philosophy of Language. Englewood Cliff, N. J.: Prentice Hall.

Rogers, A. et coll. (éds.)

1977 Proceedings of the Texas Conference on Performative, Presuppositions and Implicatures. Center for Applied Linguistics. Arlington, Virginia.

Russell, B.

1905 'On Denoting', In Mind, 14, pp. 479-493.

1918 'The Philosophy of Logical Atomism', In Marsch, R.C. (éd.) Logic and Knowledge, N.-Y.: McMillan and co. 1956.

Russell, B. et A.N. Whitehead

1910 Principia Mathematica (to \*56) Cambridge: Cambridge University Press. (édition de 1978)

Sadock, J.

1978 'On Testing for Conversational Implicature', In Cole, P. (éd.) 1978, pp. 281-297.

Sayward, C.

- 1974 'The Received Distinction Between Pragmatics, Semantics and Syntax', In Foundations of Language, 11, pp. 97-114.

Searle, J.R.

- 1965 'What is a Speech Act ?', In Searle, J.R. (éd.) 1971, pp. 39-53.

1969 Speech Acts. Cambridge: Cambridge University Press. Trad. Les Actes de Langage. Paris: Hermann, 1972. Traduit par M. Pauchard.

1978 'Literal Meaning', In Erkenntnis, 13, pp. 207-224.

1980 'The Background of Meaning', In Searle, J.R. et coll. (éds.) 1980, pp. 221-232.

1982 'Six Principles for the Comprehension of Language'

Searle, J.R. (éd.)

- 1971 The Philosophy of Language. Oxford: Oxford University Press.

Searle, J.R. et coll. (éds.)

- 1980 Speech Acts Theory and Pragmatics. Dordrecht: Reidel.

Searle, J.R. et D. Vanderveken

- 1984 Foundations of Illocutionary Logic. Cambridge University Press.

Soames, S.

- 1979 'A Projection Problem for Speaker's Presupposition', In Linguistic Inquiry, 10, pp. 623-666.

Stalnaker, R.

- 1970 'Pragmatics', In Synthese, 22, pp. 272-289.

1973 'Presuppositions', In Journal of Philosophical Logic, 2, pp. 447-457.

1974 'Pragmatic Presupposition', In Munitz, M.K. et P.K. Unger (éds.) 1974,

1976a 'Possible Worlds', In Nous, 10, pp. 65-75.

1976b 'Propositions', In McKay, A.F. et D.A. Merrill (éds.) 1976.

1978 'Assertion', In Cole, P. (éd.) 1978, pp. 315-332.

Steinberg, D. et L. Jacobovits (éds.)

- 1971 Semantics. An Interdisciplinary Reader. Cambridge: Cambridge University Press.

Strawson, P.F.

- 1950 'On Referring', In Rosenberg, J. et C. Travis (éds.) 1971, pp. 175-195

- 1952 Introduction to Logical Theory. London: Methuen and co..
- 1954 'A Reply to Mr. Sellars', In Klemke, E.D. (éd.) 1971, pp. 190-204.
- 1964 'Identifying Reference and Truth-Value', In Klemke, E.D. (éd.) 1971, pp. 236-255.
- Strawson, P.F. (éd.)  
1967 Philosophical Logic. Oxford: Oxford University Press.
- Swiggers, P.  
1981 'The Supermaxim of Conversation', In Dialectica, 35, pp. 303-306.
- Thomason, R.  
1973 Semantics, Pragmatics, Conversation and Presupposition. mimeo. University of Pittsburg.
- 1974 'Introduction', In Montague, 1974.
- 1977 'Where Pragmatics Fits In', In Rogers, A. et coll. (éds.) 1977, pp. 161-166.
- Vanderveken, D.  
1981 'Pragmatique, Sémantique et Force Illocutoire', In Philosophica, 27, pp. 107-126.
- à paraître 'What is an Illocutionary Force ?'
- Van Fraassen, B.  
1968 'Presupposition, Implication and Self-Reference', In Journal of Philosophy, 65, pp. 136-152.
- 1969 'Presupposition, Superevaluation and Free-Logic', In Lambert, K. (éd.) The Logical Way of Doing Things, New Haven: Yale University press, 1969.
- Walker, R.C.S.  
1975 'Conversational Implicature', In Blackburn, S. (éd.) Meaning, Reference and Necessity, Cambridge: Cambridge University Press. 1975.
- Werth, P.  
1981 'The Concept of 'Relevance' in Conversational Analysis', In Werth, P. (éd.) Conversation and Discourse, St. Martin Press. 1981.
- Wilson, D.  
1975 Presuppositions and Non-Truth-Conditional Semantics. N.-Y.: Academic Press.
- Wittgenstein, L.  
1921 Tractatus Logico-Philosophicus. Pears, D. et B.F. McGuinness (éds.) Londres: Routledge and Kegan Paul. 1961

1953 Philosophical Investigations. Oxford: Basil Blackwell. Trad.  
de G.E.M. Anscombe.

Zwicky, A.N. et M. Geis

1971 'On Invited Inference', In Linguistic Inquiry, 2, pp. 561-566.

#### Addendum

Dummett, M.

1973 Frege. Philosophy of Language. London: Duckworth.

Hugly, P. et C. Sayward

1979 'A Problem About Conversational Implicature', In Linguistic  
and Philosophy, 3, pp. 19-25.